


U d/of OTTAWA



39003002548047



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

OEUVRES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

THÉÂTRE

1885-1895

Le Pater. — Pour la Couronne.

L'Homme et la Fortune (1875).



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

BIBLIOTHECA

CEUVRES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

PQ

2211

.C3A19

1907

v. 5

LE PATER

DRAME

Reçu à l'unanimité par le Comité de lecture de la Comédie-
Française, lu et distribué aux artistes,
et interdit par mesure ministérielle du 18 décembre 1889.



AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

*En réponse à la mesure ministérielle qui interdit *Le Pater*, M. François Coppée se borne à publier son drame, après avoir adressé à M. Francis Magnard, rédacteur en chef du Figaro, la lettre qui suit :*

Paris, 19 décembre 1889.

Mon cher ami,

J'AI appris aujourd'hui avec une extrême surprise que *Le Pater*, un acte en vers, dont je suis l'auteur, vient d'être interdit par le gouvernement.

La pièce a été reçue à l'unanimité par le Comité de lecture de la Comédie-Française, en janvier 1889, lue et distribuée aux interprètes, il y a une quinzaine de jours; et je me plais à remercier d'abord

mon ami M. Jules Claretie et les Comédiens Français qui s'intéressaient sincèrement à cette tentative toute littéraire.

Mais l'action de mon drame se développe en pleine vie moderne, dans les dernières convulsions de la Commune, et — pour des raisons qui m'échappent — la représentation de mon œuvre est brutalement frappée d'interdiction.

Je n'ai pas à me défendre d'avoir cherché un scandale politique. Toute ma vie proteste contre cette accusation. J'ai usé simplement de mon droit de poète en plaçant une scène — qui vaut ce qu'elle vaut, mais que je crois inspirée par un sentiment très humain et par la morale évangélique — dans les journées de Mai 1871, comme j'aurais pu lui donner pour cadre les massacres de la Saint-Barthélemy ou ceux de Septembre 1792.

Je ne discuterai pas l'acte d'un gouvernement qui semble trembler devant les conséquences de la représentation d'une pièce en un acte. C'est un ridicule que je lui laisse. Un de ces jours, je ferai le public juge de la question. Il condamnera — j'en ai le ferme espoir — cette atteinte à la liberté de l'art et de la pensée.

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPÉE.



LE PATER

PERSONNAGES

MADemoisELLE ROSE.
LE CURÉ.
JACQUES LEROUX.
UN OFFICIER.
ZÉLIE.
LA VOISINE.
SOLDATS.

A Belleville. — Mai 1871.

DISTRIBUTION DES RÔLES

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mademoiselle Rose : *M^{me} Tessandier.* — Le Curé : *M. Got.*
Jacques Leroux : *M. Laroche.*
Un Officier : *M. Leitner.* — Zélie : *M^{me} Pauline Granger*
La Voisine : *M^{lle} Hadamard.*



LE PATER

Une chambre, au rez-de-chaussée, avec une porte et deux fenêtres au fond, donnant sur un petit jardin ensoleillé, plein de rosiers en fleurs. Au delà du jardin, qui est clos par un mur bas et dont la grille est ouverte, on aperçoit une ruelle de banlieue et quelques hautes cheminées d'usines. L'ameublement de la chambre est des plus simples, presque rustique. Un dressoir de campagne, une table ronde, chaises et fauteuils de paille. A gauche, une cheminée, surmontée d'une statue de la Vierge en plâtre peint. A droite, un bureau à cylindre et une bibliothèque d'acajou, remplie de volumes brochés. Sur les murailles, un grand crucifix d'ivoire et deux tableaux de sainteté. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

ZÉLIE, LA VOISINE.

Au lever du rideau, Zélie, vieille servante en bonnet de payanne, est assise sur une chaise, dans une attitude acca-

blée. Après d'elle, se tient debout la Voisine, jeune femme des faubourgs de Paris, en cheveux, portant un panier à provisions.

LA VOISINE.

Donc, c'est certain ? Ils l'ont fusillé, les bandits ?

Zélie fait un signe de tête affirmatif.

C'est sûr, tout à fait sûr ?

ZÉLIE.

Puisque je vous le dis...

Rue Haxo, là, tout près, avec les autres prêtres,
Avant-hier, quand ces gueux étaient encor les maîtres
Du quartier... Un voisin l'a vu, bien vu... L'abbé,
Pour bénir, a levé la main, puis est tombé.

Sa sœur et moi, nous n'en savons pas davantage.
Mais c'est sûr. Quand ils l'ont arrêté comme otage,
Nous disions, elle et moi : « Bah ! nous le reverrons ! »
Car il était aimé dans tous les environs.

Si bon, si charitable ! Un saint !... Ah ! les canailles !

On entend au loin le bruit d'un feu de peloton.

LA VOISINE, *tressaillant.*

Mon Dieu !

ZÉLIE, *se levant.*

Bien ! Vengez-nous, vous, les gars de Versailles
Tuez, massacrez tout ! Ce sera pain bénit.

LA VOISINE.

Mère Zélie!... Oui, c'est des gredins qu'on punit.
Il paraît cependant que c'est une tuerie,
A présent... Le ruisseau, derrière la mairie
Du vingtième, hier soir, était rouge de sang...
Ah! cela fait frémir!... Et plus d'un innocent...

ZÉLIE.

Un innocent! Qui donc l'était plus que mon maître,
Le pauvre abbé Murel? Un cœur d'or! Un vrai prêtre:
Et n'ayant jamais rien à lui, toujours donnant!...
Le tuer! On est donc des tigres, maintenant.
Moi, je n'y connais rien; je suis de la campagne.
Mais vos Parisiens, c'est tous des gens à baigne.
Ça n'a pas de raison plus que les animaux.
Pour la Commune, quoi? des bêtises, des mots,
Voilà qu'on se massacre et qu'on prend des otages,
Comme chez les brigands, comme chez les sauvages,
Et qu'on tue un brave homme, un pauvre malheureux
Qui, pour ses charités, pendant ce siège affreux,
Avait presque vendu sa dernière chemise.
Voisine, la douceur n'est vraiment plus permise
Ce peuple d'assassins doit être châtié.
Pas de pitié pour eux qui furent sans pitié!

LA VOISINE.

Au fait. Tous ces brigands! Ce n'est pas grand dommage...
Le pauvre cher abbé!... L'hiver du grand chômage,

Chez les plus malheureux, qui le bénissaient tous,
 Il arrivait avec sa pièce de cent sous.
 Tué! Fusillé! Mort!... L'épouvantable chose!
 Mais, — j'y pense, — sa sœur, mademoiselle Rose,
 Qui l'aimait tant?... Non, ça doit être un désespoir!

ZÉLIE.

Voisine, ce n'est rien de le dire, il faut voir.
 D'abord elle a resté sans dire une parole.
 Ça faisait peur. J'ai cru qu'elle devenait folle.
 Et puis ont éclaté des hurlements, des cris,
 Des malédictions sur ce gueux de Paris!...
 Et répétant toujours : « Ah! l'horreur! l'infamie! »
 C'est effrayant!... Enfin, elle s'est endormie
 De fatigue, dans son grand fauteuil,

Montrant la porte de gauche.

là dedans.

Mais tout à l'heure, en rêve, elle grinçait des dents...
 Et j'attends son réveil.

LA VOISINE.

La pauvre demoiselle!

ZÉLIE.

Voilà plus de quinze ans, moi, que je suis chez elle.
 Les parents, des bourgeois à moitié paysans,
 Étaient morts depuis peu. Le frère avait douze ans,
 La sœur vingt, mais déjà c'était un cœur de mère.

L'orphelin revenait de l'école primaire
Avec la croix, toujours... Et doux, obéissant!...
Aussi mademoiselle était fière en disant
Que son Jean n'était pas un enfant ordinaire.
On le mit, à la ville, au petit séminaire.
Il obtint tous les prix, fut toujours le premier.
C'est alors qu'un de leurs cousins, riche fermier,
Voulut épouser Rose. Elle était si gentille!
Mais elle avait juré qu'elle resterait fille
Et refusa, donnant son frère pour raison :
« Quand il sera curé, je tiendrai sa maison, »
Disait-elle; et, tenant la parole donnée,
Elle a toujours vécu pour lui, la sœur aînée.
On n'avait jamais vu deux êtres s'aimer tant...
Et dire qu'il est mort, qu'ils l'ont tué, pourtant,
Que c'est vrai! Quelle horreur, cette guerre civile!
Moi, quand ils l'ont nommé vicaire à Belleville,
Dans cet affreux faubourg de va-nu-pieds, vraiment,
J'ai murmuré, j'avais comme un pressentiment.
Mais la maîtresse alors m'a dit, presque sévère :
« Tant mieux. Mon frère aura beaucoup de bien à faire »
Elle s'est rappelé ce mot, la pauvre sœur!

Elle éclate en sanglots.

Ah! Jésus Maria! Quel malheur! quel malheur!

LA VOISINE.

Oui! pour sûr, qu'on n'a vu jamais chose pareille.

LA VOIX DE MADEMOISELLE ROSE, *dans sa chambre, à gauche.*

Zélie!

LA VOISINE.

Entendez-vous!

ZÉLIE.

Voisine, elle s'éveille.

Excusez-moi, mais il vaut mieux vous en aller,
Car elle se mettrait encore à vous parler,
A gémir... Et vraiment, là, je crains la folie.

LA VOISINE.

Bien, bien, je reviendrai. Bonsoir, mère Zélie.

La Voisine sort.

SCÈNE II

MADEMOISELLE ROSE, ZÉLIE.

Mademoiselle Rose, en robe noire, entre d'un air accablé et presque en chancelant. Zélie va vers elle avec empressement et la soutient.

ZÉLIE.

Êtes-vous un peu mieux ?

MADemoiselle ROSE.

Moi ?... Comment !... En effet,
 J'ai dormi... Mais le rêve horrible que j'ai fait !
 Ces prisonniers, ce mur, tous ces fusils en joue !
 On appelle cela dormir... J'ai de la boue
 Dans la gorge... J'ai soif...

Elle s'assied. Zélie lui apporte un verre d'eau, qu'elle boit avidement.

Plus de bruit de canon...
 Je l'entendais en songe. On ne se bat plus ?

ZÉLIE.

Non.

On dit qu'on a vaincu, dans le Père-Lachaise,
 Les derniers fédérés.

MADemoiselle ROSE.

Oui, c'est vrai, tout s'apaise.
 La maison est en ordre. Il fait très beau. L'azur
 Du mois de juin jamais n'eut un éclat plus pur
 Le jardin est charmant. Je sens l'odeur des roses.
 Elles se moquent bien de nos malheurs, les choses !
 Rien n'a changé. Qu'on souffre ou non, tout est pareil.
 Les insensibles fleurs embaument au soleil ;
 Les stupides oiseaux chantent pour se distraire...
 Ça leur est bien égal qu'on ait tué mon frère !

A ce un sanglot.

Mon bon frère !... perdu pour jamais, pour jamais !

A Zélie.

Personne n'est venu pendant que je dormais ?

ZÉLIE.

Si, Blanche, la voisine...

MADemoiselle ROSE.

Oui. Du bout de la rue...

Une pauvre famille, et souvent secourue
Par mon frère. L'aïeul à l'hospice est entré,
Et grâce à lui, toujours.

ZÉLIE.

... Puis, monsieur le curé.

MADemoiselle ROSE, *brusquement.*

Je ne veux pas le voir !

ZÉLIE.

Y pensez-vous, maîtresse ?
Il aimait l'abbé Jean de toute sa tendresse,
Et votre frère était son ami, son bras droit.
Vous consoler, mais c'est son devoir, c'est son droit.
Pouvez-vous recevoir de visite meilleure ?

MADemoiselle ROSE.

A-t-il dit qu'il allait revenir ?

ZÉLIE.

Tout à l'heure.

MADemoiselle ROSE.

Soit, qu'il vienne! Il aimait mon frère. J'avais tort.
Cependant, s'il voulait me parler tout d'abord
De résignation... Ah! tant pis, je blasphème!
Mais je soufrire par trop, et ce prêtre lui-même
N'osera pas, alors qu'un pareil crime a lieu,
Me vanter la justice et la bonté de Dieu!...

A Zélie.

Tiens! laisse-moi!

Zélie sort.

SCÈNE III

MADemoiselle ROSE, *seule.*

Vraiment, est-ce que je vais vivre?
Car je vis... Et toujours les heures vont se suivre,
Et toujours cette vieille horloge, à petit bruit,
Comptera les instants du jour et de la nuit.

On ne meurt pas du coup d'une chose pareille !
Non, je n'en suis pas morte, et je ne suis pas vieille.
Elle est peut-être loin, cette mort que j'attends.
Je puis durer, qui sait ? cinq ans, dix ans, vingt ans,
Avec cette douleur toujours vive et sanglante,
Qui croîtra dans mon cœur comme une horrible plante
Et me déchirera de ses affreux rameaux !
A la campagne, on tue, au moins, les animaux,
Quand ils ne sont plus bons à rien... Mais moi, que faire ?
Puisqu'ils ont massacré mon cher enfant, mon frère,
Je n'ai plus maintenant de raison d'exister.
Oh ! tenir un de ces bandits, le souffleter,
Lui cracher au visage et l'égorger ensuite !...
On les a vaincus, bon ! mais beaucoup sont en fuite ;
Des gens vont leur donner asile, les cacher,
Et Dieu ne fera rien pour les en empêcher.
Eh bien, non, non ! C'est trop monstrueux, trop infâme
Depuis ce meurtre affreux, je suis une autre femme.
Mes pieux sentiments d'autrefois sont éteints ;
Je suis du peuple et j'ai retrouvé mes instincts.
On n'apaisera pas mon atroce souffrance
En me parlant de ciel, de pardon, d'espérance.
Depuis hier, j'ai bu mes pleurs ; c'est un poison
Qui, certes, fait bien mal, mais qui rend la raison.
J'y vois clair maintenant. Leur bon Dieu, s'il existe,
N'est rien, puisque le mal triomphe et lui résiste,
Et c'est un Dieu mauvais, ou du moins impuissant !
Et puisqu'il a permis la mort de l'innocent,
Puisqu'il prend le parti des démons contre l'ange,

Et qu'il ne souffre pas même que je me venge,
Lui, ce bon Dieu que j'ai sottement adoré,
Je n'y crois plus!... Qu'il vienne, à présent, le curé!

Pendant qu'elle dit ces derniers mots, le curé, vieillard à cheveux blancs, est entré par le fond. Il traverse le petit jardin et s'est arrêté sur le seuil de la chambre. Mademoiselle Rose l'aperçoit.

C'est lui!

SCÈNE IV

MADemoiselle ROSE, LE CURÉ.

LE CURÉ, *s'avançant vers elle.*

Ma pauvre enfant!

MADemoiselle ROSE, *d'une voix interrompue.*

Merci de la visite,

Monsieur le curé, mais, voyez-vous, tout m'agite,
M'enerve, me fait mal... Je suis au désespoir.
Nous causerons plus tard, bientôt... J'irai vous voir.
Vous l'aimiez je sais bien... Je suis très impolie...
Mais quand il faut parler de cela, la folie

Me prend, j'entre en fureur... Et là, vrai, j'ai besoin
Qu'on me laisse pleurer tout mon soûl, dans mon coin.

LE CURÉ.

Si je suis indiscret, c'est bien, je me retire...
Mais je sais qu'un saint prêtre a subi le martyre,
Et je ne vous dirai qu'un mot, l'essentiel :
Femme, consolez-vous, votre frère est au ciel!

MADemoiselle ROSE.

Le ciel! Ah! j'attendais la banale réponse,
Le mot creux que toujours l'égoïsme prononce!
Ah! mon frère est au ciel! Soit, mais il est aussi
Rue Haxo, dans l'affreux charnier, tout près d'ici,
Sanglant, défiguré, percé de vingt blessures.
Ces atrocités-là, ce sont des choses sûres.
Je ne puis distinguer de mon regard humain
Mon pauvre Jean là-haut, une palme à la main,
Mais son cadavre est vrai, mais sa mort n'est pas fausse.
Ça, c'est certain, et ceux qui l'ont mis dans la fosse,
En jetant sur son corps la glaise et les cailloux,
Enterraient ma croyance au ciel, comprenez-vous?
Le ciel! toujours le ciel! Mais quand ces cannibales
Ont pris mon pauvre Jean et l'ont criblé de balles,
Il brillait, votre ciel, il était calme et bleu.
Il ne se trouble plus maintenant pour si peu,
Et c'était bon du temps de Gomorrhe et Sodome.
Le ciel? Mais voyez donc comme il est pur, brave hommr

Et Paris brûle, et l'on s'égorge, et les pavés
De pétrole et de sang sont partout abreuvés.
Cela mériterait qu'il s'en mêlât, peut-être,
Votre ciel! Eh bien, moi, je le hais, sœur de prêtre,
Je le hais et je brave en face son courroux!...
J'ai dit. Maudissez-moi!

LE CURÉ.

Non! je pleure avec vous.
Vos blasphèmes n'ont rien qui m'indigne ou m'étonne.
Je ne les entends pas, et Dieu vous les pardonne.
Mais dans la sainteté qu'il vient de revêtir,
Dans sa gloire, parmi les anges, le martyr
Seul a le cœur navré par sa sœur douloureuse.

MADEMOISELLE ROSE, *éclatant en sanglots.*

Ah! monsieur le curé, je suis si malheureuse!
Pardou... Je ne sais plus vraiment ce que je dis.
Oui, vous avez raison, il est en paradis;
Mais, moi, voyons! comment voulez-vous que je vive?
Oui, j'ai tort de toucher ma plaie, et la ravive.
C'est ainsi, je sais bien, j'ai tort, je me sou mets;
Mais on ne peut comprendre à quel point je l'aimais!
J'étais plus qu'une sœur pour mon malheureux frère.
Quand il était petit, je lui tins lieu de mère,
Et plus tard, prêtre grave et plein de piété,
Il me faisait l'effet d'un père respecté.
Le pur et grand chrétien à la foi bienfaisante,

J'aimais à le servir en fille obéissante,
Et cet homme naïf, distrait, toujours rêvant,
Je le soignais encor comme un petit enfant ;
Aussi, vous me voyez, dans l'horreur qui me mine,
Souffrir comme une mère et comme une orpheline...
Mon frère !... Assassiné par ces brigands hideux !...
C'était si bon, si doux, notre existence à deux,
Dans ce calme logis, dans cette solitude !
Le soir, — ici, tenez ! — il avait l'habitude
De lire une heure, après notre frugal repas.
Je cousais près de lui, nous ne nous parlions pas.
Mais on se comprend bien sans parler, quand on s'aime ;
Et, comme nous pensions, en tout, toujours de même,
Souvent il arrivait que brusquement nos voix
Rompaient, du même mot, le silence à la fois.
Pour lui, j'ai refusé mariage et famille.
Un cœur de sœur aînée, un cœur de vieille fille,
C'est un coffret d'avare, un trésor plein d'amour ;
Et nous ne nous étions jamais quittés un jour ;
Et quand il s'éloignait seulement pour une heure,
Ma pensée, — oui, la plus aimante et la meilleure, —
Je la gardais pour lui toujours, et la mettais
Dans les mailles des bas que je lui tricotais.
C'est fini, tout cela, c'est enfoui sous terre.
Mais, va ! je ne suis pas ingrate, pauvre frère !
Je ne permettrai pas qu'on ose me parler
De m'essuyer les yeux et de me consoler.
Mon bonheur de jadis, — reçois-en l'assurance, —
Je te le dois et veux le payer en souffrance.

Oui, mourir de ta mort, ce sera pour ta sœur
Une cruelle joie, une amère douceur.
Je chéris mon chagrin et j'en goûte les charmes,
Je veux sentir couler ma vie avec mes larmes
Et, quand de la douleur m'étouffera le flot,
Rendre mon dernier soufïle en un dernier sanglot !

LE CURÉ.

Pleurez ! J'aime ces pleurs, ô pauvre âme brisée !
Dans votre aride et murne avenir, leur rosée
Fera fleurir un jour l'oasis, le coin vert.
Les pleurs dans le chagrin, c'est la pluie au désert.
Oui, parlez du cher mort, aimez votre souffrance ;
Mais gardez tout au moins cette triste esperance
Qu'il vous voit et qu'il sait que vous souffrez pour lui.
Ce n'est pas le curé qui vous parle aujourd'hui ;
C'est l'ami, le vieillard, et je vous dis : O femme,
Autour de nous, ici, je sens flatter une âme.
Votre frère vous voit, vous dis-je, il est ici.
Je l'entends murmurer : « Ma pauvre sœur, merci
De m'aimer tant ! Mais plus de blasphème et de rage !
Pleure, les pleurs sont doux, mais pleure avec courage.
Calme-toi ! je suis là, présent, pour te bénir,
Et vivans dans ton cœur et dans ton souvenir.
Nous serons réunis un jour. Consens à vivre !
Je veillerai sur toi. Lis tout haut le Saint Livre,
Et, dans les divins mots prononcés, quelquefois
Tu crieras que résonne un écho de ma voix.

Devant mon crucifix chaque jour prosternée,
 Prie avec tout ton cœur, ma pauvre sœur aînée,
 Et tu croiras, à moi t'unissant en esprit,
 Voir mon sourire errer sur les lèvres du Christ.
 Quand tu visiteras mes pauvres, si l'on presse
 Ta charitable main s'ouvrant pour leur détresse,
 Ma sœur, tu sentiras l'étreinte de ma main.
 O chrétienne! fais donc jusqu'au bout le chemin.
 Sans doute, la douleur est un fardeau terrible;
 Mais je te soutiendrai, moi, ton guide invisible.
 Va, marche et lutte, avec ton frère pour témoin,
 Et, sans t'inquiéter si le moment est loin
 Où l'aube de la mort à tes regards doit poindre,
 Mérite, ô pauvre sœur, le ciel pour m'y rejoindre! »

MADemoiselle ROSE.

Si c'était vrai pourtant? Ah! monsieur le curé,
 Oui, si je faisais peine à mon frère adoré,
 Si j'en étais bien sûre... eh bien, je serais forte,
 Je tâcherais...

Avec accablement.

Hélas! que ne suis-je donc mortel!

Nouvelle détonation au loin.

LE CURÉ, à part.

Dieu! l'on fusille encor!

MADemoiselle ROSE, *qui a tressailli au bruit de la fusillade.*

Mais, là-bas, qu'entend-on ?
Ce bruit lointain, c'est bien un feu de peloton.
Ah ! oui, je me souviens... La Commune abattue...
Ces scélérats...

Avec un cri de triomphe.

Enfin ! On me venge ! On les tue !

LE CURÉ, *troublé.*

Ah ! c'est affreux ! Qui sait ?... Parmi ces malheureux...

MADemoiselle ROSE.

Allez-vous à présent vous attendrir sur eux,
Les plaindre ? Mais ce sont des meurtriers atroces,
Et je n'ai pas pitié, moi, des bêtes féroces.
On ne peut calculer ce qu'ils ont fait de mal,
Versé de sang... Eût puis, cela m'est bien égal.
Leurs crimes, après tout, ce n'est pas mon affaire.
Je ne sais qu'une chose : ils ont tué mon frère !
Mon frère, ils ont tué mon frère, entendez-vous ?
Et c'est juste et c'est bien qu'on les fusille tous.
Ces feux de peloton, pour moi, sont un délire,
Une ivresse ! Et s'il faut, sur le lieu du supplice,
Quelqu'un pour exciter les soldats et charger
Les chassepots, eh bien, qu'on vienne me chercher !

LE CURÉ.

Une femme ! Parler ainsi !...

MADEMOISELLE ROSE.

Tous ces infâmes !...

Mais ces gens du faubourg, oui, ces hommes, ces femmes
 Ces enfants pour lesquels mon frère se privait,
 Qui, malades, voulaient l'avoir à leur chevet,
 Et dont il a, cent fois, secouru l'infortune,
 Ces gens-là justement étaient pour la Commune,
 Prêts à tout massacrer, prêts à mettre le feu !
 Et mon Jean les aimait, pauvre agneau du bon Dieu !
 Il allait tous les jours visiter leurs mansardes,
 Leur apportait du pain, de l'argent et des hardes,
 Leur partageait le peu qu'il possédait de bien ;
 Et ce sont eux qui l'ont fusillé comme un chien !
 Oui, ce sont eux, vous dis-je, ou du moins leurs semblables.
 Ce que mon frère a fait pour tous ces misérables,
 C'est inouï... Tenez ! voyez !

Elle ouvre brusquement une armoire et y prend une soutane et un chapeau rond.

Je garde ici

Une soutane usée, un chapeau tout roussi.
 J'avais dit à mon frère : « Allons ! tu me fais honte.
 Tes habits sont trop vieux, il faut que je remonte
 Ta toilette. L'argent est là, dans mon tiroir. »
 Mais il me répondit : « Rose, je viens de voir

Nos voisins, les Duval. Tu sais, ils sont cinq bouches
A nourrir... Pauvres gens!... Et la femme est en couches.
Hier, pour les saisir, les huissiers sont venus.
Cela ne convient pas, quand les pauvres sont nus,
Qu'en des vêtements neufs le prêtre se pavane.
Reborde ce chapeau, recouds cette soutane;
Mes vieux habits feront encore une saison... »

Elle jette le chapeau et la soutane sur une chaise.

Et, quatre jours après, il était en prison,
Pris comme otage, et nul n'a rien fait pour défendre
Ce bienfaiteur, pour tous si prodigue et si tendre.
Ses plus chers mendiants, ses pauvres préférés
Gagnaient leurs trente sous parmi les fédérés;
Et le jour du massacre ils étaient là peut-être...
Ah! vous osez blâmer ma fureur?... Assez, prêtre!
De votre douce voix quand vous me promettiez
Que l'âme de mon frère était là, vous mentiez,
Vous berchiez ma douleur avec cette musique.
Mais me voici rendue à mon instinct physique
Par les coups de fusil qu'on tire sur ces gueux.
Ils ont tué mon frère! On me venge. Tant mieux!

LE CURÉ.

Je devrais, par respect pour l'habit que je porte,
Franchir, et pour toujours, le seuil de cette porte,
Et ne me laisser pas davantage outrager.
Mais à celle qui parle ainsi de se venger,
Mon devoir est de dire un dernier mot sévère.

Le Dieu qui pour le monde est mort sur le Calvaire,
 Le Dieu dont votre frère, humble, devant l'autel,
 Célébrait chaque jour l'holocauste immortel,
 Et qu'insulte à présent votre lâche démençe,
 Est un Dieu de bonté, de pardon, de clémence.
 Votre frère, au moment de mourir, — je le crois,
 J'en suis sûr, — ne pensait qu'à Jésus sur la croix.
 Ce n'est pas près du port qu'un tel chrétien échoue !
 Et, puisant dans sa foi, sous les fusils en joue,
 La douceur des martyrs, la force des héros,
 Il a levé la main pour bénir ses bourreaux.
 Le cœur empoisonné d'une rancune amère,
 Vous pouvez applaudir la justice sommaire...
 Haïssez, vengez-vous ! Soit ! mais, sachez-le bien,
 Si l'abbé Jean Morel, si ce parfait chrétien,
 Si votre noble frère, ô malheureuse fille,
 Était juge aujourd'hui de ces gens qu'on fusille,
 Et si c'était de lui que dépendit l'arrêt,
 Il aurait pitié d'eux et leur pardonnerait.
 Adieu !

MADemoiselle ROSE.

Quel trouble affreux vous jetez en mon âme !
 Mon frère était un saint, je ne suis qu'une femme...
 C'est vrai pourtant qu'il a béni ses meurtriers.
 Hélas ! que devenir et que faire ?

LE CURÉ, *sur le seuil de la porte.*

Priez !

Il sort.

SCÈNE V

MADemoiselle ROSE, *seule*.

Ma prière, je l'ai bien des fois commencée
Cette nuit, et n'ai pu la finir... Ma pensée
Était pleine de haine et de rébellion...
Prier! Le puis-je? Encore une fois, essayons!

Elle prend son chapelet et commence à réciter le Pater Noster.

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit
sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit
faite sur la terre... »

Ces mots m'ont déjà mis au cœur une tempête.
Puis-je dire : O mon Dieu, ta volonté soit faite?...

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-
nous nos offenses comme nous pardonrons à ceux... »

Pardonner? A qui donc? A tous ces assassins!
J'en prends à témoin Dieu, la Vierge et tous les saints!
Je n'ai pas dit cela, je n'étais pas sincère.
Non! je mentais, par tous les grains de ce rosaire!
Il me brûle les mains, ce chapelet damné!

Elle le jette sur la table, puis, après un silence.

Et le curé disait : mon frère eût pardonné...
Mais moi, je ne peux pas... Oh ! la douleur me tue !
La prière ? Encore une espérance perdue !
Je ne sais plus prier, moi, si pieuse hier,
Et je ne pourrai plus achever mon *Pater*.

En ce moment, un homme nu-tête, en désordre, portant une veste de fédéré à quatre galons d'argent, entre vivement au fond, par la porte du jardin, puis, après avoir regardé dans la rue, à droite et à gauche, comme pour s'assurer qu'on ne l'a pas vu entrer là, il traverse rapidement le petit jardin et s'arrête sur le seuil de la chambre.

SCÈNE VI

MADemoiselle ROSE,
JACQUES LEROUX.

JACQUES LEROUX, *d'une voix défaillante.*

Asile !

MADemoiselle ROSE, *avec un cri de surprise épouvantée.*

Ah !

JACQUES LEROUX.

Voulez-vous me cacher?... Oh! par grâce!
J'ai pu leur échapper; ils ont perdu ma trace.
Personne ne m'a vu lorsque je suis entré.
Voulez-vous me donner asile?

MADemoiselle ROSE, *à part.*

Un fédéré!

Ici! chez moi!

JACQUES LEROUX.

Je suis un vaincu qui se sauve.
Pitié! Je suis traqué comme une bête tuée,
Avec ces Versaillais toujours sur mes talons.
S'ils me prennent portant cette veste à galons,
Tout est dit. On me colle au mur, on me fusille.
Mais en fuyant, j'ai vu ce jardin, cette grille.
Je me suis jeté là. Les femmes ont bon cœur,
Et vous me cacherez. n'est-ce pas?... Oh! j'ai peur
Que des crimes d'hier votre esprit me soupçonne.
Je n'ai pas mis le feu, ni fusillé personne.
Donnez-moi quelque coin où je reste terre,
Pour un jour, un seul!... Oui, demain, je partirai...
Je ne suis qu'un obscur combattant, sur mon âme!
Et si vous me chassez, je suis mort!... Oh! Madame!
Un homme vous est cher, père, fils, frère, époux.

Je vous prie, oh ! les deux mains jointes, à genoux...
 Sauvez le fugitif, le vaincu de la guerre,
 Au nom de ce mari, de ce fils, de ce frère !

MADemoiselle ROSE.

De mon frère !... Debout ! l'homme ! Écoute et conclus.
 Un frère ? j'en avais un, mais je ne l'ai plus,
 Et son nom va répondre à tout ton bavardage :
 C'était l'abbé Morel, fusillé comme otage.

JACQUES LEROUX.

Je suis perdu ! Fuyons !

MADemoiselle ROSE, *lui barrant le chemin.*

Oui, perdu, tu l'as dit.
 Perdu !... Sors, si tu veux, de la maison, bandit !
 Je ne te quitte pas, je te suis dans la rue,
 J'appelle, et je te montre à la foule accourue,
 Et demi-morte, avec ton couteau dans le sein,
 Je te suivrais encor, criant : « A l'assassin ! »

JACQUES LEROUX.

Mais je n'en suis pas un ! J'étais aux barricades
 Et je me suis battu comme les camarades.
 Ces crimes, c'est affreux ! mais j'en suis innocent !
 Grâce !

MADEMOISELLE ROSE.

Quand tu prierais avec des pleurs de sang,
Tu perdrais ton temps, va! Que je te laisse vivre?
Toi, l'un des meurtriers? Je te tiens, je te livre
A la cour martiale! Et que l'ordre soit bref!
Tu me demandes grâce! Un commandant, un chef!
Vraiment, tu tombes mal et tu n'as pas de chance.
Mais vois donc, tout ici m'excite à la vengeance!

Prenant la soutane et la lui montrant.

Jusqu'à ce haillon, tiens! par mon frère porté,
Alors qu'il prodiguait l'or de sa charité,
A vous, les gueux, à vous, assassins que vous êtes!
Te faire grâce, moi? Tu veux rire!

JACQUES LEROUX, *se redressant.*

Eh bien, faites!

Livrez-moi, car j'ai trop supplié. J'avais tort.
Mourons en brave! Et vous que réjouit ma mort,
Sachez donc jusqu'ouù va votre bonne fortune :
Je suis Jacques Leroux, membre de la Commune.

MADEMOISELLE ROSE.

Vous!

JACQUES LEROUX.

Je n'ai pas voté les lois de sang. Parbleu!
Je haïssais d'instinct les mangeurs de bon Dieu.

Pourtant, j'ai repoussé la loi des représailles,
Et je me suis battu contre ceux de Versailles,
Voilà tout ! Mais je sais à présent ce que vaut
L'hypocrite bonté du prêtre et du dévot.
Femme sans cœur, il faut qu'au moins je vous le dise :
Ceux-là qui font semblant d'adorer dans l'église
L'innocent mis en croix qu'ils nomment Jésus-Christ,
Ignorent le pardon et livrent un proscrit !

MADemoiselle ROSE, *à part.*

Ces paroles !... C'était presque la même chose
Que disait le curé.

SCÈNE VII

MADemoiselle ROSE,
JACQUES LEROUX, ZÉLIE.

ZÉLIE, *entrant vivement par le fond.*

Mademoiselle Rose,
Les soldats vont venir pour fouiller la maison.

Elle aperçoit Jacques Leroux et pousse un cri.

Ah!

MADemoiselle ROSE.

Laisse-nous. Va-t'en!

Zélie sort à gauche.

MADemoiselle ROSE, *à part.*

Le prêtre avait raison.

Mon frère eût pardonné. Je le sens là, dans l'âme.

JACQUES LEROUX.

Il faut mourir! Adieu, mes enfants et ma femme.

Du courage! C'est là mon sort! Je le subis.

Mademoiselle Rose prend sur la chaise la soutane et le chapeau et les tend d'une main à Jacques Leroux, tandis que de l'autre elle lui montre la porte à droite.

MADemoiselle ROSE.

Entrez dans cette chambre et mettez ces habits.

JACQUES LEROUX, *stupéfait.*

Moi!

MADemoiselle ROSE, *avec un geste impérieux.*

Faites!

Jacques Leroux prend les vêtements et sort à droite.

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE ROSE, *seule.*

Tu le veux, ô mon frère, ô saint prêtre,
O grand chrétien!... C'est l'un de tes bourreaux peut-être
Mais ta sœur t'obéit et lui fait revêtir
Ta soutane, ô cher mort! ta relique, ô martyr!

SCÈNE IX

MADEMOISELLE ROSE, UN OFFICIER,
SOLDATS.

Un officier, suivi de quelques soldats, entre rapidement par le fond

L'OFFICIER, *jeune, très excité, s'arrêtant sur le seuil
de la chambre.*

Madame, excusez-nous. Un communard se cache
Dans cette rue. Un chef important... Et qu'on sache

Qu'il me le faut. Allons! voyons! répondez-nous.
 Et si vous le cachez ici, malheur à vous!
 Car, dussions-nous fouiller la maison...

MADemoiselle ROSE.

Je m'étonne
 De votre erreur, monsieur. Je ne cache personne.
 Regardez, s'il vous plait, où vous êtes.

L'officier promène un regard circulaire autour de lui, voit le crucifix, la Vierge, les tableaux de sainteté, et recule d'un pas, l'air un peu embarrassé.

Vraiment,
 Si je puis vous donner quelque renseignement,
 Très volontiers. Je suis sans indulgence aucune,
 Croyez-le bien, pour tous ces gens de la Commune.
 Si vous prenez cet homme, on vous dira merci.

En ce moment, Jacques Leroux, en soutane, le chapeau romain sur la tête, paraît à la porte de droite, aperçoit les soldats et s'arrête comme pétrifié. Mademoiselle Rose le montre à l'officier.

J'habite seule avec mon frère, que voici.

L'OFFICIER, *levant un képi à la vue de la soutane.*

Pardon, monsieur l'abbé. Pardon, madame.

A ses hommes.

En route!

Il sort avec les soldats.

SCÈNE X

MADemoiselle ROSE,
JACQUES LEROUX.

JACQUES LEROUX, *tendant les mains vers Mademoiselle Rose, et d'une voix basse et confuse.*

Je me rappellerai toute ma vie, oui, toute...

MADemoiselle ROSE.

Ah! pas un mot! Avec l'habit que vous portez,
Vous êtes sauf. Partez tout de suite! Partez!

Jacques Leroux, suivi par le geste de commandement de Mademoiselle Rose, se dirige lentement vers la porte du fond et sort.

SCÈNE XI

MADemoiselle ROSE, seule, prenant
le chapelet qu'elle a jeté sur la table.

Je suis ta pauvre sœur et ton humble héritière,
Mort bien-aimé ! Bénis la fin de ma prière !

Elle se met à genoux et reprend son Pater inachevé.

• Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à
ceux qui nous ont offensés. Ne nous induisez pas dans la
tentation et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! •



POUR LA COURONNE

DRAME EN CINQ ACTES

EN VERS

Représenté pour la première fois

SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

le 19 Janvier 1895

A

MM. Émile Marek et Émile Desbeaux,

Directeurs de l'Odéon,

en témoignage de reconnaissante amitié.

F. C.

PERSONNAGES

ÉTIENNE, évêque et roi des Balkans.	MM. ALBERT LAMBE
LE PRINCE MICHEL BRANCOMIR.	P. MAGNIER.
CONSTANTIN BRANCOMIR, son fils. ,	JACQUES FÉNO
IBRAHIM-EFFENDI, agent secret du sultan Mohammed II, sous le déguisement d'un chanteur bohémien et portant le nom de BENKO. .	RAMEAU.
OUROSCH, vétérân.	MARSAY.
LAZARE, soldat.	ETIEVANT.
UN PRISONNIER TURC. . .	DUPARC.
UN GUETTEUR.	CÉALIS.
UN CHEVRIER.	JAHAN.
UN OFFICIER.	TALDY.
BAZILIDE, femme du prince Michel. M ^{mes}	TESSANDIER.
MILITZA.	WANDA DE BO
ANNA, fille d'Ourosch.	CHAPELAS.
SOPHIA, chanteuse.	MARIGNAN.
ALEXIS, page.	GROSLIER.

Dans les Balkans. — Fin du xv^e siècle.



POUR LA COURONNE

ACTE PREMIER

La place d'armes d'une citadelle dans les Balkans. Au fond une porte monumentale. A droite et à gauche de la grande porte, le rempart. A droite, au second plan, un corps de logis avec une porte moins importante que celle du fond. Par-dessus les créneaux, on aperçoit la chaîne des montagnes.

SCENE PREMIÈRE

LAZARE, OUROSCH, BENKO.

Au lever du rideau, Lazare, jeune soldat, montre les montagnes à Benko, sorte de bohémien, portant sur l'épaule une guzla au long manche. Ourosch, vétéran aux moustaches grises, est assis sur un banc.

LAZARE, étendant la main vers la gauche.

Oui, chanteur, tu peux voir d'ici tout le pays.

Au Nord, ces seigles mûrs, ces blés et ces maïs,
 Tout ce fauve horizon où le coup d'œil s'é gare,
 C'est le pays chrétien, c'est la plaine bulgare.
 Quand le ciel est limpide et qu'il fait grand soleil,
 Là-bas, on voit, dit-on, briller un point vermeil,
 Le dôme de Viddin, de notre capitale.
 Dans ce beau pays blond, le Danube s'étale,
 Couleur d'acier, et coupe en deux la région,
 Comme un sabre jeté sur la peau d'un lion.

BENKO, *indiquant la droite.*

Mais... au Sud?

LAZARE.

Ah! par là, c'est le Turc. Sa conquête
 Au pied de nos remparts, depuis douze ans, s'arrête,
 Grâce aux Balkans, et grâce à nous aussi, je crois.

Il montre alternativement la droite et la gauche.

Par là, c'est le Croissant; par ici, c'est la Croix.

BENKO, *regardant les cimes.*

Oui, la chaîne des fiers Balkans est effrayante.
 On dirait une mer orageuse et géante,
 Dont les flots pour toujours sont immobilisés.

LAZARE.

Va, le Turc les aurait depuis longtemps forcés,
 Ces Balkans, sans le chef intrépide et fidèle

Qui tient depuis douze ans dans cette citadelle.
Nous serions tous conquis, — c'est à faire frémir, —
Tous, sans notre héros, sans Michel Brancomir.

BENKO.

Pauvre poète errant, qui veux être son hôte,
J'aimerais à chanter cette gloire si haute.
L'œuvre du grand Michel, compagnons, dites-la,
Et je la rimerai sur un air de guzla.

LAZARE.

Fais-le. Nous t'en saurons garder reconnaissance...
Le sultan Mohammed avait conquis Byzance ;
Le Croissant voyait tout céder à son effort ;
Hunyade était mort ; Scanderbeg était mort.
Semblables aux forçats qu'on fouaille et qu'on garrotte,
Tous, le Grec, le Magyar, le Serbe, l'Épirote,
Tous, gens de la mer Noire ou du Montenegro,
Tendaient leurs bras aux fers et leur gorge au bourreau.
Le Turc étant le maître alors, il fut atroce.
Chaque pays saigna sous un pacha féroce,
Et, de Bude à Warna, tout fut ruine et mort.
Au seul de sa tanière ou sur son château-fort,
Pâtant des corbeaux, le boyard ou l'heiduque
Pourrissait, empalé de la cuisse à la nuque.
Tous les princes tremblaient et payaient la rançon,
Et le cavalier turc avait à son arçon,
En souvenir de ses victimes écharpées,

Un hideux sac de sel plein d'oreilles coupées.
On n'avait jamais vu de jours si malheureux.
Les voyageurs parlaient de présages affreux.
En Pologne, empourprant la verdure des haies,
Les Christs des grands chemins saignaient par leurs cinq plaies.
Un portrait de la Vierge, à Prague, avait pâli ;
Et, devant le succès fatal de l'Osmanli,
L'Europe des chrétiens reculait, affolée,
Avec un long sanglot de vierge violée !

OUROSCH.

Oui, c'est vrai. Je suis vieux ; j'ai vu ces temps maudits.

LAZARE.

C'est alors qu'acceptant la lutte un contre dix,
Dans ce royaume obscur des vieux Balkans, un Slave,
Un chrétien, eut horreur du joug et de l'entrave.
Secouant la torpeur de notre défunt roi,
Il osa relever l'étendard de la foi,
Fit broder un Christ d'or sur sa bannière blanche,
Et, seul, il repoussa l'effroyable avalanche.
Le feu roi, conseillé par Michel Brancomir,
Au sultan renvoya son vain titre d'émir,
Refusa le tribut et fit appel aux armes.
Tout le peuple, appelé par les tocsins d'alarmes,
Parut devant Michel. A la voix du héros,
Les lourds sabres rouillés jaillirent des fourreaux.
On l'acclama pour chef, on jura de le suivre.

Ayant donc fait des vœux aux icônes de cuivre,
Senti les douces mains des aïeux sur son front
Êt pris congé des siens d'un baiser rude et prompt,
Chacun vint sur ces monts où Michel mit son arc
Et mêla désormais ses canons au tonnerre.
Le vieux Sultan, rêvant supplices et gibets,
Avait lancé sur nous ses pachas et ses beys,
Les plus cruels, ceux-là que ces damnés préfèrent;
Mais, accourus ainsi qu'une trombe, ils trouvèrent
Michel debout au seuil de chaque défilé.
Alors sur ces sommets tant de sang a coulé
Qu'il rougissait au loin l'écume des cascades.
Toutes les nuits, combats, surprises, embuscades;
Nous glissions vers les Turcs, ventre à terre et rampants;
Chaque quartier de roc cachait un guet-apens;
Sous un bloc ébranlé d'une seule pesée,
Toute une bande, un jour, par moi fut écrasée
Et périt sans pouvoir même crier : Allah !
La bataille a duré douze ans comme cela,
Dans ces vieux monts brûlants d'une ardeur de fournaise;
Et, comme la marée au pied d'une falaise,
Toujours l'effort des Turcs se brisait aux Balkans...
Aujourd'hui leurs assauts deviennent moins fréquents,
Leur Othorgul-pacha campe bien dans la plaine;
Mais le tigre d'Asie est las et prend haleine.
Ses bonds n'ont pas atteint notre aigle dans son nid,
Ses crocs se sont usés contre le dur granit;
Et, tout sanglant, vautré dans les moissons dorées,
Il regarde, en pleurant, ses griffes déchirées.

BENKO.

Oui, ce Michel est grand. Tu dis vrai, compagnon.
Désormais dans mes vers je veux unir son nom
A ceux de Vlad le Diable et de Jean Hunyade.
Je dirai ses hauts faits de bourgade en bourgade,
M'accompagnant, pour mieux les célébrer encor,
Sur mon luth albanais où tremble un grelot d'or...
Mais, dis-moi, ce héros, ce batailleur si rude
Vit donc seul avec vous dans cette solitude ?

LAZARE.

Non pas, il a sa femme et son fils Constantin.
Quand Michel, commençant son glorieux destin,
Du côté du bon droit fit pencher la balance,
L'enfant n'était qu'un page et lui portait sa lance.
Mais l'exemple du père était bon. Aujourd'hui,
Constantin est un homme, un soldat comme lui ;
Et la patrie, heureuse et d'eux seuls occupée,
A ce poignard nouveau près de sa vieille épée.

BENKO.

Et — l'on veut tout savoir des hommes éclatants —
La mère ?...

LAZARE.

Elle est, hélas ! morte depuis longtemps...
Mais le feu roi — que Dieu garde avec lui son âme ! —

A fait prendre à Michel une seconde femme,
La noble Bazilide... Oh! d'aïeux très lointains.
Elle descend, dit-on, des Césars byzantins.

BENKO.

Elle est belle ?

LAZARE.

A damner un saint.

BENKO.

Et Michel l'aime ?

OUROSCH, *de sa place, avec brusquerie.*

Oui! Trop... pour un soldat.

LAZARE.

Bah! le feu roi, quand même,
Eut bien raison de faire à Michel ce cadeau.
Dans le triomphe on met une rose au drapeau.

BENKO.

Il me tarde de voir cette beauté si rare
Qui doit aimer les vers chantés sur la guitare...
Mais ce feu roi, dont vous parlez à tout moment,
— Pardon, je ne sais rien, — est-il mort récemment ?

LAZARE.

Le mois dernier.

BENKO.

Son fils, sans doute, a la couronne ?

OUROSCH, *se levant.*

Non, chez nous, c'est au plus méritant qu'on la donne

Geste d'étonnement de Benko.

Oui, quand un de nos rois est mis dans le cercueil,
 La Diète se rassemble, après un mois de deuil,
 Sur la place, à Viddin, devant la Basilique.
 Les vingt plus vieux boyards sont là — c'est magnifique
 A cheval; et de loin chacun les reconnaît
 A l'aigrette d'argent qui brille à leur bonnet.
 Selon l'ancienne loi, la Diète militaire
 Fait son choix promptement, sans mettre pied à terre;
 Puis, quand le souverain est élu, le Conseil
 L'acclame en brandissant les sabres au soleil.
 Ensuite, on le couronne avec cérémonie.

LAZARE.

Notre Diète à Viddin doit s'être réunie
 Hier même, et nous saurons bientôt le résultat.

BENKO.

Puisqu'elle doit choisir, pour gouverner l'État,

Le plus digne, qui donc voulez-vous qu'elle nomme,
Sinon votre Michel Brancomir ?

LAZARE.

Oui, c'est l'homme
Qu'il faudrait. Il a fait bravement son devoir.

OUROSCH.

Jeunes gens, vous parlez trop vite et sans savoir.
Certes, Michel est grand ; la gloire l'environne ;
Mais il aurait bien tort de rêver la couronne.
On l'a déjà couvert de titres et d'honneurs,
C'est bien. Mais les anciens du peuple, les seigneurs
Sont convaincus, avec la nation entière,
Qu'il faut que ce soldat reste sur la frontière.
Puis, chez nous, pour avoir la couronne, étranger,
Le moyen le meilleur...

BENKO.

C'est ?

OUROSCH.

De n'y pas songer.

BENKO.

En vérité ? Qui donc croyez-vous qui l'obtienne ?

OUROSCH.

L'homme est tout désigné, c'est notre évêque Étienne

BENKO.

Un prêtre!

OUROSCH.

Dis un saint.

LAZARE.

Un saint homme, en effet.

BENKO.

Pour mériter un nom si beau, qu'a-t-il donc fait?

OUROSCH.

Le bien, depuis trente ans, chaque jour, à toute heure,
 Le bien par la parole et par l'œuvre meilleure,
 Le bien pour le pays et pour sa liberté.
 Le bon grain qu'il sema, Michel l'a récolté,
 Voilà tout. Quand la foi chrétienne était traquée,
 Du temps qu'on transformait chaque église en mosquée,
 Qui donc nous a gardés fidèles à la croix?
 L'Évêque. Il nous disait la messe au fond des bois,
 Et nous prophétisait la révolte prochaine
 Devant l'autel dressé dans le creux d'un vieux chêne.
 Ah! déjà sur son front l'auréole avait lui.

Si nous ne sommes pas aux Turcs, c'est grâce à lui
L'antique liberté, qui se souciait d'elle ?
Le roi même payait tribut à l'infidèle.
Que de fois, saisissant son cheval par le mors,
Étienne l'arrêta, comme un vivant remords,
Et lui courba le front sous sa fière parole.
Chaque jour, notre évêque entrait dans une école,
Il groupait les petits autour de ses genoux,
Leur parlait du passé, leur disait : « Vengez-vous ! »
La guerre sainte, il l'a préparée, il l'a faite.
Quand nous sommes enfin partis, bannière en tête,
Il était là, de joie et d'orgueil rajeuni.
Si Michel a vaincu, c'est qu'Étienne a béni.
Alors, il nous donna les bijoux de sa mitre,
Sa crosse d'argent fin, le trésor du chapitre,
Tout, pour armer le peuple et broder les pennons.
Cet or si pur est dans l'airain de nos canons.
Pauvre, de tous nos morts il recueille les veuves...
Mais surtout c'est un saint, nous en avons les preuves.
Un soir qu'il méditait près d'un rosier fleuri,
Un lepreux, qui toucha sa robe, fut guéri ;
Et des bandes d'oiseaux, pour lui seul familières,
Se posent sur ses mains quand il est en prières...
C'est lui qu'on élira ; car le royal pouvoir,
S'il veut bien l'accepter, ce sera par devoir,
Et nous serons certains, ô Christ, de ta victoire,
Quand sur ce noble front, tout rayonnant de gloire,
Nous pourrions voir briller, en mourant pour la foi,
Dans le nimbe du saint, la couronne du roi.

LAZARE.

Si Brancomir rêvait la suprême puissance,
Pourtant ?...

OUROSCH.

Au vœu de tous il doit obéissance.
Il se résignerait.

LAZARE.

Il est ambitieux.

OUROSCH.

Oui, pour sa femme.

LAZARE.

Ourosch, tu dis vrai. Deux beaux ye
Peuvent mettre un dessein funeste dans notre âme.

*En ce moment, un page apparaît à la porte du bâtiment
de droite et reste sur le seuil, soutenant la tapisserie relevée.*

OUROSCH.

Paix ! voici notre chef avec sa jeune femme...
Et selon ton désir, chanteur, tu vas les voir.

*BENKO s'incline avec humilité ; puis, à part, et jetant
un regard de haine sur les deux soldats.*

Chiens de chrétiens ! Je sais ce qu'il fallait savoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL BRANCOMIR,
BAZILIDE.

Michel Brancomir et Bazilide paraissent à la porte de droite. Michel, homme d'une cinquantaine d'années, porte un costume slave; une aigrette d'argent orne son bonnet de fourrures; sa ceinture est garnie d'armes orientales. Bazilide, jeune femme de vingt-cinq ans, est vêtue d'une robe byzantine, très ornée et couverte de bijoux. Elle s'appuie amoureusement au bras de Michel. A l'apparition de Michel et de Bazilide, Benko se prosterne à leurs pieds.

MICHEL.

Qui donc à mes genoux courbè si bas la tête?
Quel est cet étranger?

BENKO.

Moins que rien. Un poète,
Ayant pour tout trésor sa guzla de sapin,
Prince, et qui vous demande un asile et du pain.

BAZILIDE.

Un poète ! Ces jours passés, j'avais envie
De chansons. D'où viens-tu ?

BENKO.

Je viens de Moldavie.
J'ai nom Benko ; je chante et déclame des vers.

BAZILIDE.

C'est bien. Tu nous diras, ce soir, tes nouveaux airs...
Tu sais, ces chants roumains, ces légendes valaques
Qui font peur. Mauvais œil, sorcières, brucolaques...
Les femmes sont ainsi, Michel. Nous nous plaisons
A ces contes affreux qui donnent des frissons,
Pour qu'à notre terreur notre ami s'intéresse
Et nous rassure enfin avec une caresse.

A Benko.

On aura soin de toi, chanteur, je le promets.

Elle congédie d'un geste Benko et les deux soldats.

Allez !

Lazare, Ourosch et Benko sortent.

SCÈNE III

MICHEL, BAZILIDE.

Michel s'approche du rempart à gauche et regarde au loin avec anxiété.

MICHEL.

Ce messager ne viendra-t-il jamais ?

BAZILIDE.

Viddin est loin, la route est pénible.

MICHEL, *très agité.*

Eh ! qu'il crève
Un cheval, mais qu'il vienne et dissipe mon rêve...
Car la Diète, à cette heure, a dû nommer un roi...
Qui peuvent ils avoir élu ?... Si c'était moi ?...
Mais j'ai tort d'espérer. Le peuple est pour ce prêtre.
C'est lui qu'ils choisiront... Pourtant, qui sait ?... Peut-être ..

En un instant on voit les caprices changer...
Par le démon ! quand donc viendra ce messager ?

BAZILIDE.

Patience !

MICHEL.

Ah ! ce peuple est ingrat et stupide !...
Ainsi, pour eux, pendant douze ans, chef intrépide,
J'aurai fait reculer l'étendard triomphal
Surmonté du Croissant et des crins de cheval !
Pour qu'ils sèment en paix leurs maïs et leurs seigles,
Mon sabre aura donné de la pâture aux aigles !
Pour eux tous, laboureurs, ouvriers, trafiquants,
J'aurai barré la route aux Turcs, dans les Balkans,
Et mon canon vainqueur aura rempli ces gorges
De grondements d'orage et de lueurs de forges !
Pour qu'ils vivent sans crainte et qu'ils puissent, le soir,
Au seuil de leur demeure, en famille, s'asseoir,
J'aurai vieilli captif, moi, dans ma place forte
Où j'ai mis, seul trophée, au-dessus de la porte,
Comme les paysans font parfois d'un hibou,
Vingt crânes de pachas traversés par un clou !
Cette invincible main, qui de colère vibre,
Aura fait ce pays riche, prospère et libre.
Puis, le trône étant vide et semblant à mon gré,
On me préférera ce vieillard tonsuré !...
Un prêcheur très expert en grimaces sacrées,

Populaire, faisant le pauvre... Simagrées!...
La couronne des rois tremblera sur son front.
Qu'importe? C'est l'Évêque!... Et tous préféreront
A mes cris belliqueux ses prières peu sûres,
Et le vin de sa messe au sang de mes blessures.
Vainement le feu roi m'a voulu désigner
Comme le seul capable, après lui, de régner;
En vain il m'accorda l'impôt d'une province,
L'aigrette des boyards et le titre de prince.
Ils éliront le vieil évêque, j'en suis sûr.
— Toi, Michel, tiens-toi prêt pour le combat futur.
Othorgul va bientôt reprendre la campagne.
Défenseur des Balkans, reste sur ta montagne.
Veille pour eux, soldat; ils veulent sommeiller,
Et leur ingratitude est un doux oreiller...
Ah! prends garde pourtant, ô peuple, bête brute,
Qu'à la fin le soldat ne soit las de la lutte;
Prenez garde, bourgeois au cœur vil et bourbeux,
Laboureurs encor plus stupides que vos bœufs,
Vieux boyards idiots, moines à face glabre,
Qu'un jour sur mon genou je ne brise ce sabre
Qui seul protège encor votre or et vos moissons,
Dussiez-vous m'égorger avec les deux tronçons!

BAZILIDE.

Une autre vous dirait, Monseigneur, pour vous plaire :
« Calmez vous!... » Moi, Michel, j'admire ta colère.
Le lion n'est jamais plus beau qu'en rugissant ;
Et sur ce noble front où monte un flot de sang,

Moi, fille des Césars et des anciens Patrices,
J'aime à voir le courroux blanchir tes cicatrices.
Que m'importe, après tout, qu'un vote de hasard
Donne ou non pour un jour le trône à ce vieillard,
Et que l'ignoble envie un moment t'en évince !
Tu seras roi, soldat ; vous régnerez, mon prince...
Quand j'étais tout enfant, le devin de la Cour,
A Byzance, m'a dit : « Vous serez reine, un jour ! »
Et toujours devant moi ce souvenir se dresse.
Oui, Michel, à ce front que votre main caresse,
La couronne royale est faite pour briller.
Tu me la gagneras, mon brave aventurier ;
Tu me la gagneras par force ou par malice !
Comme tu seras beau, présidant un supplice,
Et quel orgueil secret et charmant j'aurai, moi,
D'être seule à ne pas trembler devant mon Roi !
Oui, mon Roi ! Je le veux !... Ce misérable évêque !...
Va, Michel, je suis femme et, de plus, je suis Grecque,
Et quiconque une fois m'a déplu s'en repent.
Enlacé dans mes bras, tu dis parfois : « Serpent ! »
Serpent, soit. Mais le souple et venimeux reptile,
En certain cas, est plus que le grand fauve, utile.
Parfois ton rude bras n'aura pas à frapper ;
Je puis mordre pour toi, pour toi je puis ramper...
Serpent, soit ! mais pareil à ce python d'Asie
Qu'un nègre fait danser selon sa fantaisie,
Et qui revient toujours, esclave familier,
Pendre au cou du jongleur son doux et froid collier.

MICHEL.

Je t'aime, Bazilide, ô charmeuse, ô sirène !
Si je veux être roi, c'est pour que tu sois reine...
Comme je suis change, pourtant, et ce que c'est
Que de nous ! Car la gloire, hélas ! me suffisait ;
Jamais je ne rêvai couronne ni royaume...
Mais tu vins et tu mis dans cette rude paume,
En fixant sur mes yeux tes yeux enamourants,
Ta petite main pâle aux ongles transparents.
Puis dans nos belles nuits d'amour, nuits où l'on veille,
Tu murmuras le mot fatal à mon oreille...
Être roi ! Le désir cruel m'avait mordu...
Il peut me perdre !... Soit, je veux être perdu !
Je t'aime ! La saveur de ta chair jeune et chaude
Dans les combats, autour de moi, circule et rôde ;
Dans l'acre odeur du sang je ne puis oublier
L'odeur que tes cheveux laissent sur l'oreiller !
Je t'adore, vois-tu ! Commande, exige, ordonne !
Si la route qui doit mener à la couronne
Est obscure et fangeuse, eh bien, prends-moi la main,
Et je te conduirai jusqu'au bout du chemin,
Fallût il, pour ne pas t'y voir faire la moue,
Étendre sous tes pas mes drapeaux dans la boue !

Acclamations au dehors.

Mais ce bruit ? Si c'était enfin mon messager !...

Nouveaux cris. Constantin Brancimir entre au fond par la porte monumentale, entouré de soldats qui l'acclament. Ses

vêtements portent les traces d'un combat, et il brandit dans sa main droite trois étendards turcs. Derrière lui paraissent, enchaînés et gardés, un chef turc, blessé, qui porte le turban vert des hadjis, et une jeune femme, Militza, en costume oriental, avec un collier de piastres. A droite et à gauche entrent aussi, attirés par les acclamations, d'autres soldats; parmi eux Ourosch, Lazare et Benko le musicien.

SCÈNE IV

MICHEL BRANCOMIR, CONSTANTIN
BRANCOMIR, BAZILIDE, MILITZA,
OUROSCH, LAZARE, BENKO, LE PRI-
SONNIER TURC, SOLDATS.

LES SOLDATS.

Victoire!

MICHEL, *reconnaissant Constantin.*

Constantin!

CONSTANTIN, *avec joie.*

Jésus, dans le danger,

Vous protégez, mon père, et défendez votre gloire ;
Je viens de repousser l'Infidèle !

LES SOLDATS.

Victoire !

MICHEL.

Quoi ? Les Turcs ont voulu surprendre le Balkan ?

CONSTANTIN.

Cette nuit, par l'ancien défilé de Trajan.

MICHEL.

C'est la troisième fois qu'ils tentent ce passage.

CONSTANTIN.

Oui, mais il était bien gardé, selon l'usage.
Marcovitch, le guetteur, qui veillait dans ce lieu
Près du bûcher d'alarme, y mit vite le feu.
L'ennemi connaît bien le signal ; il s'arrête,
Et, sur-le-champ, les chefs commandent la retraite,
Craignant d'être surpris dans l'étroit défilé.
Mais je les ai rejoints pourtant. J'ai rassemblé
Mes hommes ; et, traînant avec nous la bombarde,
Nous avons pu couper en deux l'arrière-garde.
Nous tirions à mitraille et presque à bout portant.
Quatre cents Turcs au moins sont morts en combattant.

Père, une fois de plus la montagne est sauvée.
Nous avons la victoire...

Jetant les étendards aux pieds de son père.

Et voici le trophée!

BENKO, *à part.*

Encor vaincus!

MICHEL, *s'avançant vers Constantin les bras ouverts.*

Mon brave enfant, embrasse-moi!...
Ton chef est satisfait, ton père est fier de toi;
Et j'ai, dans ta personne, un lieutenant solide.

A sa femme.

Il faut que vous l'aimiez, ma belle Bazilide,
Et qu'il vous aime aussi... car c'est mon seul enfant.
Voyez ce front hautain, ce regard triomphant!
Oui, trop de rêverie encore et de chimère
Dans ces yeux-là. C'est bien la douceur de sa mère;
Mais il a la valeur des Brancomir, c'est sûr.
Pour lui donner le lait ardent de son sein dur,
La guerre, sa nourrice, a défait sa cuirasse;
Et l'écho du canon berça ce fils de race,
Qui, marmot, n'a jamais crié quand il tombait,
Et qui, dans l'âge encor d'épèler l'alphabet,
Par jeu, prenait d'assaut les roches escarpées,
Et chevauchait déjà sur mes grandes épées.

Apercevant les deux prisonniers.

Mais qui sont cette femme et cet homme enchaînés
Les ordres sont pourtant formels que j'ai donnés.
Jamais de prisonniers. Tout tuer.

CONSTANTIN.

Noble père,
Vous me pardonnerez pour cette fois, j'espère.
C'est moi qui désarmai ce chef, il est blessé,
Et, comme il s'est conduit en brave, j'ai pensé
Bien faire en l'amenant jusqu'à la citadelle.
Faites lui grâce.

Murmure parmi les soldats.

MICHEL.

Aucun quartier pour l'infidèle!
D'où te vient cet accès de générosité?
Qu'est-ce à dire? Oses-tu blâmer ma dureté?
C'est à force de sang, à force de tuerie,
Enfant, que j'ai sauvé l'Église et la Patrie.
Donc, ceci me déplaît, et c'est rebellion,
Constantin. Pour les Turcs, toujours le talion!
Dent pour dent! Quand ils sont les vainqueurs, ces infâmes
Mutilent nos blessés et violent nos femmes.
A mort, le Turc! A mort, le pourceau circoncis!

LES SOLDATS.

A mort!

CONSTANTIN.

Ne froncez pas vos terribles sourcils,
 Père. Pardonnez-moi si je vous fais offense.
 Je n'ai pu massacrer un blessé sans défense;
 Je me suis souvenu des chrétiens d'autrefois,
 Des héros combattant, comme nous, pour la croix,
 Au temps de Saladin et du saint roi de France;
 Et, malgré moi, j'ai vu l'horrible différence...
 Faites-lui grâce!...

Aux soldats.

Et vous, amis, réfléchissez!

LES SOLDATS.

A mort, le Turc! à mort!

LE PRISONNIER.

Jeune homme, c'est assez.
 Tu ne me devais pas traîner dans ce repaire.
 Tu devais obéir aux ordres de ton père.
 Brancomir a raison et tous ces chiens aussi.
 Pourquoi me faire grâce? Ai-je crié merci?
 Si, devant moi, sanglant et l'épée abattue,
 Je t'avais eu, t'aurais-je épargné? — Qu'on me tue!

LES SOLDATS.

A mort!

Sur un signe de Michel, on entraîne le prisonnier.

MICHEL, à Constantin.

Fais ton profit de cette leçon-là.

BENKO, à part.

Ainsi meurt le croyant. Il n'est de Dieu qu'Allah!

CONSTANTIN, à part.

Oh! l'infemale guerre!

BAZILIDE, désignant Militza.

Eh bien, et cette femme?

CONSTANTIN.

Maintenant, c'est mon droit, père, que je réclame.
Elle est ma prisonnière et ma part de butin.

MICHEL.

C'est ton droit, en effet.

BAZILIDE.

Vraiment, beau Constantin?

Vraiment, tu la choisis pour esclave? Une almée!
Une fille qui suit les charrois de l'armée,
Portant à son collier, symbolique ornement,

Les sequins de sa dot, gagnés Dieu sait comment !
Elle est assez belle... oui, mais la conquête est mince
Pour un fier capitaine et pour un fils de prince.
Elle peut, tout au plus, amuser tes soldats.

CONSTANTIN.

C'est possible. Pourtant on n'y touchera pas.
A me la disputer que nul ne se hasarde.
Cette femme est à moi, vous dis-je ! et je la garde.

MICHEL.

Tu le peux, Constantin. C'est ton droit absolu.
Sache-le cependant. Deux fois tu m'as déplu.
Je te défends ce ton d'humeur âpre et jalouse
En parlant à ma noble et gracieuse épouse,
Qui t'a voulu donner ce conseil par bonté.

CONSTANTIN.

Mais...

MICHEL.

Plus un mot ! Je t'aime encor, bien qu'irrité,

Montrant les drapeaux turcs jetés à terre.

Et, devant ces témoins de ta belle vaillance,
Je veux te pardonner ta désobéissance.
Fortons ces étendards dans la salle d'honneur.

Il fait un signe à Ourouch, qui ramasse les étendards, puis à Constantin :

Et toi, n'offense plus ton père et ton seigneur.

Il donne la main à Bazilide et sort par la porte de droite, suivi d'Ourouch portant les étendards, et de tous les soldats. Penk s'éloigne à gauche. Constantin et Militza restent seuls en scène.

SCÈNE V

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, à lui-même, sans prendre garde à Militza.

Oh! chagrin qui me ronge et qui me désespère!
Cette Grecque m'a pris l'amitié de mon père...
Que le jour qui les a réunis soit maudit!

A Militza, qui s'est humblement approchée de lui.

QUE ME VEUX-TU?

MILITZA.

Je suis ton butin, tu l'as dit,
Ton esclave... et j'attends l'ordre du nouveau maître.

CONSTANTIN.

Ai-je vraiment bien fait, triste et malheureux être,
Créature tombée, hélas! déjà si bas,
De t'épargner la mort!

MILITZA.

Je ne la craignais pas.

CONSTANTIN.

Dis ton nom.

MILITZA.

Militza!

CONSTANTIN.

Ton Dieu?

MILITZA.

Le tien, sans doute.

Je ne sais pas prier.

CONSTANTIN.

Ton pays?

MILITZA.

La grand'route.

CONSTANTIN.

Ta famille?

MILITZA.

Ma mère errait sur le chemin,
Mendiait et lisait les signes de la main.

CONSTANTIN.

Elle t'aimait?

MILITZA.

Qui sait? J'étais souvent battue;
Et, lorsque j'eus quinze ans, la vieille m'a vendue.
C'est elle qui m'apprit à danser.

CONSTANTIN.

Et depuis?

MILITZA.

Depuis, mon beau soldat, je vis comme je puis.
Le chagrin dans le cœur et le fard sur la joue,
Je ramasse mon pain n'importe où, dans la boue...
Mon miroir m'a fait honte, un jour; je l'ai cassé;
Et je pleure, la nuit, après avoir dansé.

CONSTANTIN, *deliant les mains de Militza.*

Allons, sois libre... Adieu!

MILITZA.

Quoi, ta main me délivre !

CONSTANTIN, *lui donnant sa bourse.*

Oui, prends ma bourse, tiens, et tâche de mieux vivre.
Car ta beauté m'afflige et ton charme est navrant,
Pauvre fille qui fais le mal en l'ignorant.
La débauche t'a prise, enfant à l'œil sincère,
Dans l'horrible tribut payé par la misère.
Si jeune, tu rougis de pudeur sous ton fard ;
Un reste d'innocence éclaire ton regard ;
Et la fleur dans la fange et de tous méprisée
Garde encor, du matin, sa goutte de rosée.

MILITZA.

Donc, un homme, — c'est vrai ! — pour la première fois
M'a parlé sans dégoût dans l'âme et dans la voix !
Et cet or que voici, cet or n'a rien d'infâme !...
Qui donc es-tu, soldat aussi doux qu'une femme,
Qui ne me connais pas et me fais tant de bien ?

CONSTANTIN.

Ton frère, si tu veux, pauvre fille, un chrétien.

MILITZA.

Mais tu vois qui je suis.

CONSTANTIN.

Je sais la chair fragile,

MILITZA.

Qui t'a rendu si bon ?

CONSTANTIN.

Ma mère et l'Évangile.

MILITZA.

Je n'ai fait que le mal.

CONSTANTIN.

Puisse Dieu t'éclairer !

MILITZA.

Je vis dans le ruisseau.

CONSTANTIN.

Le ciel peut s'y mirer.

MILITZA.

L'homme pur me repousse en me disant : Arrière !

CONSTANTIN.

Qui donc est sans péché, pour te jeter la pierre ?

MILITZA.

Eh bien, toi qui m'osas donner le nom de sœur,
Toi dont la voix m'emplit de paix et de douceur,
Écoute-moi. Veux-tu vraiment que je remonte
Le courant qui m'entraîne à jamais dans la honte?
Alors, laisse-moi vivre ici, reprends ton or.
Tu m'as sauvé la vie, eh bien, fais mieux encor :
Garde-moi près de toi comme une humble servante.
Car, d'après le passé, l'avenir m'épouvante.
Que vais-je devenir, quand je serai, demain,
Toute seule et livrée aux hasards du chemin?
Ah! dans ces temps mauvais, dans ce pays sauvage,
La liberté, pour moi, c'est le pire esclavage.
O maître, ne sois pas charitable à moitié.
Garde-moi; laisse-moi ma place, par pitié,
Au coin le plus obscur du logis, et supporte
Que je couche, le soir, en travers de ta porte!...
Ah! je baise tes mains! Dis, garde-moi, veux-tu?

CONSTANTIN.

Pauvre oiseau, du premier coup d'orage abattu,
Soit! Je te ferai chaude et paisible la cage.

MILITZA.

Tu consens... Oh! merci!... Mais il me faut un gage
De ta promesse... un rien qui me sera si cher,

Quelque chose de toi pour porter sur ma chair...
C'est l'usage, vois-tu, des filles de Bohême.

CONSTANTIN.

Quoi!... Mon collier? ma bague?... Enfin, choisis toi-même.

MILITZA, *désignant un des poignards passés à la ceinture du jeune homme.*

Eh bien, c'est ce petit poignard que je voudrais.

CONSTANTIN, *le lui donnant.*

Pourquoi?

MILITZA.

Pour me tuer, soldat, si tu mourais.

Acclamations au dehors.

CONSTANTIN.

Ces clameurs?...

SCÈNE VI

TOUS LES PERSONNAGES *du Premier Acte,*
puis L'ÉVÊQUE-ROI.

Lazare, Benko et les soldats entrent à droite et à gauche. Ourosch entre vivement par la porte fortifiée, au fond.

OUROSCH.

Grande joie à toute âme chrétienne!
La Diète a nommé roi le saint évêque Étienne!...

LES SOLDATS.

Vivat!...

CONSTANTIN, *à part.*

Mon pauvre père!

OUROSCH.

Et le roi des Balkans,

A peine couronné, vient jusque dans nos camps
Pour nous bénir...

A Lazare et à Benko.

Eh bien, étais-je bon prophète ?

Nouvelles acclamations.

C'est lui... vous entendez...

Michel Brancomir et Bazilide reparaissent sur le seuil de la porte de droite.

MICHEL, à demi-voix, à Bazilide.

Ainsi la chose est faite...

Il vient ! Il a suivi de près mon messager.

Il vient dans son triomphe ! Il vient pour m'outrager !...

J'étouffe ! Tout mon corps tremble et ma tête brûle !...

BAZILIDE, de même.

Nous nous vengerons, va... Du calme !... Dissimule !

En ce moment l'Évêque-Roi, portant la couronne sur sa mitre et ayant en main une croix de bois blanc, entre par le fond, suivi d'une escorte de boyards.

MICHEL, à part.

C'est lui !

LES SOLDATS.

Vive le Roi !

L'ÉVÊQUE-ROI.

La paix soit avec vous !
Prince Michel, et toi, Constantin, et vous tous,
Soldats chrétiens, soyez bénis au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit.

TOUS

Ainsi-soit-ill

L'ÉVÊQUE-ROI.

La guerre
A fait Brancomir grand parmi nous ; mieux que moi
Il mérite à coup sûr la couronne de roi ;
Pourtant on me la donne et ma surprise est grande.
Mais je dois obéir, quand le peuple commande.
Dans sa sagesse, il veut que le chef redouté,
Sauveur de la patrie et de la chrétienté,
Achève jusqu'au bout sa besogne guerrière,
Et choisit le vieillard dont l'ardente prière
A toujours imploré le ciel pour ce pays.
La volonté de Dieu soit faite ! J'obéis.
J'accepte le devoir encor plus que le titre.
Mais, ayant sur le front la couronne et la mitre,
O vaillant Brancomir, je viens d'abord vers toi
Pour t'offrir le baiser paternel de ton roi.
Mon règne sera court ; car sur moi la nuit tombe ;
Sous mon trône je sens le v. d. de ma tombe.

Tu seras tout à fait vainqueur, quand je mourrai,
Et deviendras le roi du pays délivré.
Jusque-là, Brancomir, de cœur et de pensée
Soyons unis tous deux pour l'œuvre commencée,
L'œuvre sainte qu'il faut poursuivre sans répit;
Et, pour qu'on sache bien qu'aucun mauvais dépit
N'a glissé dans ton sein sa perfide vipère,
Viens embrasser ton roi qui t'aime comme un père
Et viens t'agenouiller aux pieds de ton pasteur.

MICHEL, *à part.*

Moi, fléchir le genou devant cet imposteur,
Cet hypocrite!... Oh! Dieu! subir un tel outrage!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Viens, je t'ouvre mes bras, qu'attends-tu?

BAZILIDE, *bas, à Michel.*

Du courage!

Il est le maître encore et tu dois obéir.

Michel, domptant sa fureur, s'approche d'Étienne, qu'il embrasse, puis il s'agenouille devant l'évêque qui lui pose les deux mains sur la tête.

BENKO, *à part.*

J'arrive à temps... Cet homme est bien mûr pour trahir.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Maintenant, je vous fais mes adieux et regagne
Viddin, heureux d'avoir salué la montagne,
Le libre et fier Balkan, boulevard de la Foi !
Je retourne aux autels où je prierai pour toi,
Brancomir, champion de l'Europe chrétienne !
Et nulle gloire, ami, n'est égale à la tienne ;
Car, pareil à l'archange écrasant les démons,
Tu tiens la barbarie au pied de ces vieux monts,
Immobile, vaincue et de terreur frappée
Par l'éblouissement de ta sublime épée !

LES SOLDATS.

Vive le Roi !

MICHEL, *à part.*

Vieillard, qui crois nos cœurs unis,
Haine et malheur sur toi !

L'ÉVÊQUE-ROI, *au fond de la scène, élevant
la main droite.*

Vous tous, soyez bénis !





ACTE DEUXIÈME

Une salle de la citadelle décorée avec un goût barbare. Tapisseries orientales, peaux de bêtes, trophées d'armes et d'étendards pris sur les Turcs. Au fond, une grande porte; à gauche, au premier plan, une porte plus petite, et, au second plan, une fenêtre. A droite, un réduit caché par une tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

BAZILIDE, BENKO, SOPHIA.

Bazilide est étendue sur un lit de repos; Sophia l'évente. Entre Benko, sa guitare en main.

BAZILIDE.

Accorde ta guzla, Benko... Le prince chasse...

Sous de trompes dans l'éloignement.

Tiens, on entend d'ici le son du cor qui passe.
Accorde ta guzla... car, depuis ce matin,

Je suis là, regardant les cimes au lointain
 Et les pesants vautours qui planent... Je m'ennuie...
 J'ai le vide dans l'âme et suis tout éblouie
 D'avoir vu trop longtemps, dans ce jour de langueur,
 La neige des sommets moins froide que mon cœur.
 C'est dans ces moments-ci que je deviens méchante...
 Mais j'aime ta chanson... Que Sophia la chante.

SOPHIA, *chantant.*

*L'âme comme un ciel limpide,
 Elle vient d'avoir quinze ans.
 Volez vers l'enfant candide,
 Purs papillons blancs.*

*Il regarde l'ingénue
 Et lui fait baisser les yeux.
 Volez vers la vierge émue,
 Doux papillons bleus.*

*Il rend la fille amoureuse
 Et lui ravit son trésor.
 Volez vers l'amante heureuse,
 Beaux papillons d'or.*

*Mais il part. Au cœur blessée,
 Elle pleure tous les soirs.
 Volez vers la délaissée,
 Lourds papillons noirs.*

BAZILIDE.

L'air est voluptueux, mais ma tristesse empire.
 Raconte-moi plutôt l'histoire du vampire,

Du jeune homme si pâle et cependant si beau,
Qu'on a trouvé, les yeux ouverts, dans son tombeau...
Toi, Sophia, va-t'en. Ton éventail m'énerve.

Sophia sort.

SCÈNE II

BAZILIDE, BENKO.

BENKO.

Enfin nous sommes seuls et nul ne nous observe,
Revenons au complot que nous avons ourdi.
Eh bien ! princesse ?

BAZILIDE.

Eh bien ! Ibrahim-Eïfendi,
Le projet est encor loin de sa réussite.
Je n'ai pu décider Brancomir. Il hésite.
Les offres du Sultan, à coup sûr, l'ont tenté ;
Mais, malgré tout, il n'a pas encore accepté.

BENKO.

Assistez !

BAZILIDE.

Chaque jour, j'y reviens et j'insiste.

BENKO.

Son intérêt est là.

BAZILIDE

Son préjugé résiste.

BENKO.

Pourtant l'événement ne serait pas nouveau.
Assen, roi de Choumla, Jean, tzar de Tirnovo,
Et Sava le Hautain, despote de Serbie,
Furent mis à la même épreuve et l'ont subie.
Pour sauver leur couronne, ils ont passé par là.
En permettant chez eux le saint culte d'Allah,
En laissant circuler l'Ottoman sur leurs terres,
Ils y règnent en paix et sont rois tributaires.
Faisant ce qu'ils ont fait pour sauver leurs États,
Le prince y gagnerait un trône qu'il n'a pas.
Être roi du Danube au Balkan! Qu'il y pense!
C'est une généreuse et large récompense.
Mon maître est cependant prêt à la lui donner.
Le Sultan — je l'ai dit — ne veut plus s'obstiner;
Il s'afflige de voir son héroïque armée
Au pied de ces vieux monts vaincue et décimée.
Que Michel, sans combat, nous les laisse franchir;

Et soudain Othorgul, le glorieux muchir,
Couronne Brancomir et dépose l'évêque.
Alors l'Islam fleurit près de l'Église grecque.
Le sang ne coule plus. Aux pays danubiens,
Tout est en sûreté, les gens comme les biens.
Défense désormais qu'on se tue et se batte
Des bords de la mer Noire au sommet du Carpathe.
Michel roi, c'est la paix... Que vous dirais-je encor ?
Qu'il n'aura qu'à payer par an cent bourses d'or,
Que j'ai là le firman donné par Sa Hautesse...
Mais je vous ai vingt fois fait ces offres, princesse,
Et vingt fois vous m'avez promis votre concours
Pour que Michel consente... Il refuse toujours.

BAZILIDE.

Crois-tu donc, Ibrahim, qu'il me soit si facile
De plier à mon gré cet esprit indocile ?
Ce plan, qui nous parait tracé par la raison,
A ce rude soldat semble une trahison.
Je murmure souvent ton offre à son oreille,
Mais je vois dans ses yeux le scrupule qui veille.
Dans ce cœur plein de cendre et par moi tourmenté,
Brûle un dernier tison d'antique loyauté.
Un peu d'honneur, au fond d'une âme militaire,
Est toujours enfin comme une épée en terre...
Et je me décourage, ainsi qu'un laboureur,
Dans un champ où la guerre a semé sa fureur,
Fait halte, en essuyant du bras son front qui sue,
Quand des glaives rouillés arrêtent sa charrue.

BENKO.

Pour briser cet obstacle il faut faire un effort.
 On vous aime et l'amour doit être le plus fort.
 Si Michel est toujours à vos conseils rebelle,
 A quoi sert d'être femme ? à quoi sert d'être belle ?

BAZILIDE.

Entendons-nous. Rien n'est encor désespéré.
 Car je veux réussir et je réussirai.
 J'en jure par le rêve ardent qui me dévore !...
 Montre-moi ce firman. Je veux le voir encore.

Benko tire de son sein un parchemin avec un large cachet de cire pendu au bout d'un ruban de soie verte, et le donne à Bazilide, après avoir respectueusement baisé le cachet.

BAZILIDE, lisant.

« Gloire à l'unique Allah ! Mohammed, Commandeur
 Des Croyants, qui remet sa force et sa grandeur
 Aux mains du Tout-Puissant dont il est l'humble esclave
 Promet de s'allier de cœur avec le Slave,
 Noble ou non, qui fera passer, sans coup férir,
 Les monts, que le Sultan renonce à conquérir,
 Aux troupes dans la plaine à présent bivouaquées.
 L'allié du Sultan rouvrira les mosquées,
 Et paiera le tribut en or. Moyennant quoi,
 Il aura la couronne et le titre de roi,
 Avec tout le pays de la montagne au fleuve.

Nous le lui promettons par serment, et, pour preuve,
Il peut par-devant lui garder ce parchemin
Timbré de notre sceau par notre propre main. »

BENKO.

Pour que tout soit conclu, Michel n'aura qu'à mettre
Son sceau près de celui de mon auguste Maître.

BAZILIDE, *après un silence.*

Quel rêve !

BENKO, *reprenant le parchemin.*

Eh bien ! il faut le perdre ou le saisir.

BAZILIDE.

Que dis-tu ?

BENKO.

Qu'on vous a laissé tout le loisir
De mener au succès cette trop longue intrigue,
Que le Sultan, mon maître, à la fin se fatigue
D'accorder des délais et de toujours surseoir,
Et que, si je n'ai pas de réponse ce soir,
Si Brancomir hésite encore ou se rétracte,
Je pars...

BAZILIDE.

Tu pars ?

BENKO.

Et vais offrir le même pacte
— Entendez-vous, princesse? — au plus entreprenant.
Et si quelque soldat, si quelque lieutenant
Veut être plus hardi que Michel et plus sage,
Et nous donne un moyen de forcer le passage,
Fût-il serf et bâtard, c'est lui qui sera roi.

BAZILIDE.

Assez, Turc insolent, et prends bien garde à toi.
Je puis faire, d'un mot, flamboyer les épées.
Ibrahim, souviens-toi de ces têtes coupées
Qu'on cloue à notre mur et qu'on laisse pourrir.

BENKO, *haussant les épaules.*

Vous me faites pitié... Le Croyant sait mourir.

Changeant de ton et avec humilité.

Est-ce qu'à nos projets la princesse renonce?

BAZILIDE.

Jamais!... C'est donc ce soir que tu veux ta réponse?

BENKO.

Ce soir même... On vous a parlé de ces guetteurs
Qui, dans les défilés, veillent sur les hauteurs,

Près d'un bûcher, l'oreille à tous les bruits ouverte,
Et dont les feux vingt fois vous ont donné l'alerte.
Dès longtemps, ces signaux nous barrent le chemin ;
Ils ont fait échouer nos meilleurs coups de main,
Et toujours pour le Turc les nuits furent sanglantes
Où l'on vit s'allumer ces flammes vigilantes.
Sans elles, les Balkans eussent été forcés.
Or, on change ce soir les gardiens, je le sais.
Donc, si vous décidez Brancomir, tout à l'heure,
Qu'au chemin de Trajan, la route la meilleure,
Le guetteur soit absent, le feu ne brille pas ;
Mais que le prince seul vienne à minuit là-bas.
Je prévien's Othorgul, nous nous mettons en marche,
Nous prenons le chemin de Trajan, et, sous l'arche
Où triompha jadis le grand César romain,
Le Slave et l'Ottoman se donneront la main.
Puis, franchissant les monts, ils iront par la plaine
A Viddin, et demain... demain vous serez reine.

BAZILIDE.

Eh bien, c'est entendu. Car il faut en finir.
Avant qu'il soit longtemps Michel va revenir.

Lui montrant la gauche.

Reste patiemment dans cette galerie,
Et — crois-en mon désir qui touche à la furie —
Je t'amènerai là Brancomir consentant.
Et toi, dont je sens bien le mépris insultant,

Toi pour qui toute femme est une esclave, en somme,
Tu pourras mesurer mon pouvoir sur cet homme.
Car je vais présenter à sa tentation
Le vin de la rancune et de l'ambition ;
Je prétends qu'il s'en grise et soit prêt à tout faire ;
Et, quand il croirait voir la mort au fond du verre,
— J'en jure par mon sexe ! — il faudrait qu'il le bût !..
Au revoir, Ibrahim !

Elle sort.

BENKO, *un moment seul.*

Allons, je touche au but.

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA, OUROSCH,
LAZARE, BENKO.

Constantin entre par le fond, accompagné des deux soldats et leur parlant. Militza les suit. Benko, à l'entrée de Constantin, se retire dans un coin de la scène.

CONSTANTIN.

Ainsi, depuis un mois, pas une seule attaque ?

OUROSCH.

Non, maître, dans la plaine où l'ennemi bivouaque,
Pas un seul mouvement d'attaque ou de recul.

CONSTANTIN.

Je ne reconnais plus le terrible Othorgul,
Qui nous harcelait tant naguère. C'est bizarre.
Enfin, il faut toujours veiller... Ourosch, Lazare,
On change les guetteurs, ce soir... N'oubliez rien.

LAZARE.

Chaque poste sera pourvu de son gardien,
Maître, et pour les placer près des bûchers d'alarmes,
J'ai là des hommes sûrs, munis de bonnes armes
Et de vivres. Le chef désire-t-il les voir ?

CONSTANTIN.

Non, car ils seront vus par mon père, ce soir,
Et seul il a le droit de donner la consigne.

*BENKO, s'approchant de Constantin et le saluant
avec servilité.*

Monseigneur, je salue en vous le chef insigne,
Le fils du grand héros que bénit l'Occident,
Le jeune capitaine intrépide et prudent
Qui, même dans les jours de paix, songe à la guerre.

CONSTANTIN, *dédaigneusement.*

Le compliment est froid et ne me touche guère ;
Pour les femmes tu sais en trouver de meilleurs.
Benko, va-t'en porter ta flatterie ailleurs.

*Benko s'incline en dissimulant un regard de haine. —
Aux deux soldats :*

Laissez-moi, mes amis.

Les soldats sortent au fond.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, *sans faire attention à la jeune femme
qui se tient à l'écart.*

Donc la guerre s'apaisé
Et l'on ne se bat plus... Que ce calme me pèse !...
Sous le ciel morne et pur où pendent les drapeaux,
Comme ils sont longs, les jours du soldat au repos,
Lorsque c'est dans l'ennui que le devoir consiste !
Oh ! les heures de plomb !

MILITZA, *qui s'est approchée de lui.*

Le jeune maître est triste.

CONSTANTIN.

Tu le vois, mon enfant, et n'y peux rien changer.

MILITZA.

Si.

CONSTANTIN.

Comment ?

MILITZA.

D'un seul mot.

CONSTANTIN.

Et lequel ?

MILITZA.

Le danger !

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

MILITZA.

Ce chanteur à l'œil louche et perfide,

Que traite en favori l'altière Bazilide
Et que souffre ton père en sa maison...

CONSTANTIN.

Eh bien?

MILITZA.

Soldat, prends garde à lui ! Prends garde à lui, chrétien !

CONSTANTIN.

Je ne lui cache pas le dégoût qu'il m'inspire.
C'est un flatteur abject et rampant.

MILITZA.

C'est bien pire,
Et ton pressentiment ne te sert qu'à demi.
Ce Benko, c'est un Turc.

CONSTANTIN.

Un Turc ! Quoi ! L'ennemi
Parmi nous, dans nos murs, ose envoyer un traître !

MILITZA.

C'est un Turc.

CONSTANTIN.

Mais comment l'as-tu pu reconnaître ?...
Es-tu certaine au moins ?

MILITZA.

J'ai d'abord hésité,
Maintenant j'en suis sûre et c'est la vérité.
C'est bien lui que j'ai vu là-bas, dans leur armée.
Écoute. Quand, honteuse et misérable almée,
Je subissais le sort d'où ta main m'arracha,
Le soir, pour se distraire, Othorgul, le pacha,
Me faisait quelquefois danser devant sa tente,
Avec le tambourin et l'écharpe flottante.
C'est auprès du lion que j'ai vu le chacal ;
Oui, près du chef, par lui traité presque en égal,
En habits somptueux, à la meilleure place...
Ah ! j'ai douté d'abord d'une pareille audace.
Venir ici, braver la mort à chaque pas !
Je songeais : « Je me trompe. Un Turc n'oserait pas. »
Mais j'ai bien observé le faux chanteur bohème.
C'est l'homme que j'ai vu dans leur camp, c'est lui-même.
Hier soir, — car toujours mon soupçon le guettait, —
Se croyant seul, je l'ai surpris qui récitait
Sa prière, tourné du côté de la Mecque.
Prends garde à lui ! prends garde à ta maîtresse grecque !
Maître, sois attentif, veille sur ta maison !
Car le chien du logis flaire une trahison.

CONSTANTIN.

Merci... Mais le danger n'a pas tant d'importance.
Une heure suffira pour dresser la potence.

Les Turcs verront de loin l'espion châtié;
Et je vais...

MILITZA, *l'arrêtant.*

Pas encore.

CONSTANTIN.

Et pourquoi?

MILITZA.

Par pitié,
O maître, jusqu'au bout écoute ton esclave.

CONSTANTIN.

Parle donc!

MILITZA.

Cette main qui brisa mon entrave,
Lorsque je t'aurai dit mon soupçon plein d'horreur,
Se lèvera sur moi peut-être avec fureur
Et me fera rouler à tes pieds, abattue.
Laisse-la-moi baiser avant qu'elle me tue.

CONSTANTIN.

Moi, te frapper! Comment? Et que soupçonnes-tu?

MILITZA.

O cœur aveugle et plein de candide vertu !
Souviens-toi que la Grecque a rêvé la couronne
Et que c'est quelquefois l'ennemi qui la donne.
Songe à la trahison ; souviens-toi, Constantin,
De Jean de Tirново, de Sava le Hautain.
Bien d'autres, comme ont fait le Bulgare et le Serbe,
Pourraient devant le Turc incliner leur superbe
Et, chrétiens devenus vassaux du Grand Seigneur,
Gagner une couronne au prix du déshonneur.
Que de defections déjà dans cette guerre !
Va, ce Benko n'est pas un espion vulgaire ;
La-bas, ils l'honoraient, te dis-je, comme un chef.
Songe à la Byzantine, ami, songe au grief
Que contre le vieux prêtre elle garde dans l'âme.
Elle peut désirer une couronne infâme,
Et peut-être ce Turc, dont nous nous méfions,
La lui montre et la fait briller sous ses haillons.

CONSTANTIN.

Tout ce que tu me dis me glace d'épouvante.
Oui, quelquefois, c'est vrai, l'ambition enfante
Le crime, et Basilide a le cœur corrompu.
Sans ton utile avis, peut-être elle aurait pu
Rêver quelque action horrible et la commettre.
Mais je vais éclairer mon père ; il est le maître.
Vainement un complot se replie et se tord
Et prend en ses filets le vieux lion qui dort ;

Il n'a qu'à secouer sa crinière indignée
Pour rompre d'un seul coup ces toiles d'araignée!
D'un mot je l'avertis...

MILITZA.

Calme ton sang qui bout,
Et, je te le répète, écoute jusqu'au bout.
Il faut — malheur sur moi, si le mot t'exaspère! —
Te méfier de tous et même de ton père.

CONSTANTIN, *levant le bras avec fureur.*

Mon père!... Misérable esclave!...

MILITZA.

Frappe-moi.
Mais songe que ton père aussi veut être roi...

CONSTANTIN.

Militza!...

MILITZA.

Quand son chien sent un péril et jappe,
L'homme injuste brandit un bâton... Eh bien, frappe!
Qu'importe que mon sang rougisse le pavé
Et que le chien soit mort, si le maître est sauvé!

CONSTANTIN.

Mon père! c'est affreux!

MILITZA.

Ah ! que mon cœur se rompe,
Que je meure soudain, si mon instinct se trompe !
Mais j'ai vu, oui, bien vu Brancomir échanger
De singuliers regards avec cet étranger,
— Dors-je dire le mot ? — des regards de complice !

CONSTANTIN.

Complice !... Lui !...

MILITZA.

Je sais, je te mets au supplice...
Mais songe donc. Toujours son désir le poursuit.
N'est il pas devenu sombre comme la nuit,
Depuis qu'ils ont fait roi l'évêque à tête blanche ?
Si Michel voulait prendre à tout prix sa revanche ?...
Oui, naguère on vantait sa rude loyauté,
Mais Bazilide est là, qui peut l'avoir tenté.
Le prison est subtil et pénétrant que verse,
Dans les heures d'amour, une femme perverse.
Crois-moi, la haine en lui fait son travail obscur ;
Et, comme la tempête envahit un ciel pur,
On peut voir dans ses yeux, lentement amassées,
Flotter l'orage noir des mauvaises pensées !

CONSTANTIN.

Oh ! tais-toi !... car j'entends — et j'en ai le frisson —

En moi-même un écho qui te donne raison...
 Mon père!... C'est atroce!... Oh! soupçonner mon père!

MILITZA.

Tu connais le danger. Maintenant délibère
 Et décide. L'esclave a tout dit et se tait.

CONSTANTIN.

Mon Dieu, je deviens fou!... Si cette chose était,
 Cependant?... Si mon père — oh! non, c'est trop infâme!
 Vendait ainsi son Dieu, sa patrie et son âme?
 Lui, traître! Après trente ans d'honneur et de devoir!...
 Tout savoir, sur-le-champ! Oh! je veux tout savoir!

MILITZA.

C'est aisé. Tous les jours, dans cette chambre close,
 Le prince vient après la chasse et se repose.
 Seuls, sa femme et Benko sont admis dans ce lieu.

*Elle soulève une tapisserie et découvre un coin de mur
 où une personne peut se cacher.*

Eh bien, vois ce réduit...

CONSTANTIN.

L'épier, moi!... Grand Dieu!...
 L'espionner!... Mais c'est pour le sauver peut-être...

Fanfares de chasse très proches.

Ces tanfares!... C'est lui!... Non, je veux tout connaître.

C'est pour la foi du Christ et c'est pour mon pays,
Et, qui que vous soyez, traltres, soyez trahis!

Il se cache derrière la tapisserie.

MILITZA, *un moment seule.*

Pauvre maître! La foudre à ses pieds est tombée...
Mais l'esclave voit clair et ne s'est pas trompée.

SCÈNE V

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE,
MILITZA, LES CHASSEURS.

*Brancomir, un épieu à la main, entre, précédé et suivi
par les chasseurs. Bazilide l'accompagne.*

MICHEL, *d'une voix railleuse.*

J'ai tué l'ours! L'exploit sans doute est glorieux
Pour le chef des Balkans, vingt fois victorieux...
Un monstre très farouche et de la grande espèce!...
Je l'ai tué d'un coup... Holà! qu'on le dépèce,
Et qu'on envoie, ainsi qu'un présent qui vaut cher,
Sa fourrure au vieux roi pour qu'il ait chaud l'hiver.

Il ne souhaite pas d'offrandes plus guerrières,
C'est un saint ; nous devons la paix à ses prières.
Jadis aux Turcs vaincus j'arrachais leur drapeau.
Je n'ai tué qu'un ours ; envoyez-lui la peau.
Allez !

Les chasseurs sortent ; Militza les suit sans être remarquée.

SCÈNE VI

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE.

MICHEL, *avec accablement.*

Oui, c'est ainsi. Le soldat le plus brave,
Le chef le plus fameux de tout le pays slave
A pour seuls ennemis les aurochs et les ours...

BAZILIDE.

Et celle qui naquit et grandit dans les cours,
Oui, celle qui descend des Porphyrogénètes,
Languit en contemplant la neige sur les crêtes,
Bercée au rythme dur d'un chant bohémien...
Va, ton sort n'est pas plus à plaindre que le mien.

Il nous faut désormais descendre côte à côte
Notre morne chemin, Michel... A qui la faute ?

MICHEL.

Grâce ! Par tes regrets je suis trop torturé.
J'ai pour toi, tu le sais, ardemment désiré
Cette place où l'intrigue a mis l'évêque Étienne.
Mais, à présent, comment veux-tu que j'y parvienne ?
Comme son successeur ? Et dans combien de temps ?
Il est robuste et vert, malgré ses soixante ans.
Tous l'adorent ainsi que la plus sainte icône.
Vais-tu, ce scélérat vieillira sur son trône,
Vénéré comme un père, obéi comme un tzar ;
Et Liben, le fameux voyant de Kilandar,
L'ermite qui, dit-on, parle avec le tonnerre,
A prédit autrefois qu'il serait centenaire...
Enter ! Vivre cent ans !... Ah ! pour cela, vieillard,
Il faut une poitrine à l'abri du poignard,
Et cette dague, un jour, par cette main saisie,
Fera, si je le veux, mentir la prophétie.
Oui, j'irai jusqu'au meurtre, et, quand j'aurai frappé,
Nul ne m'arrachera de mon trône usurpé ;
J'y ferai près de moi place à ma Bazilide,
Et je m'y sentirai plus ferme et plus solide,
Et les profonds coussins m'en paraîtront plus doux,
Si j'ai pour marchepied ce corps percé de coups !

BAZILIDE.

Vaine fureur, Michel, inutiles blasphèmes !

Tout un peuple le garde, et tes soldats eux-mêmes
Sauraient bien garantir l'évêque ou le venger.

MICHEL.

Ah! Dieu! Toujours sentir le frein et le ronger!
Obéir à ce vil diseur de patenôtres!
C'est odieux!... Que faire?

BAZILIDE.

Eh! ce qu'ont fait les autres
Ce qu'ont fait Assen, Jean, Sava, tant d'autres rois,
Se mettre du côté du plus fort.

MICHEL.

Oui, vingt fois
Tu me l'as dit... Souvent j'y songe, aux heures noires.
Mais s'allier au Turc... Oh! mes vieilles victoires!

BAZILIDE.

Pourtant — et c'est un ordre ici que je transmets —
Il faut s'y décider tout de suite ou jamais.

MICHEL.

Un ordre! A moi!

BAZILIDE.

L'orgueil ici n'a rien à faire.

L'acte n'a jamais lieu que toujours on diffère.
Michel, il faut tenter ou non ce coup hardi;
Car enfin ta faiblesse a lassé l'effendi.
C'est trop de lutte sourde et d'angoisses confuses.
Ibrahim partira ce soir, si tu refuses.

MICHEL.

Quoi ? Ce soir !

BAZILIDE.

Et ce prix que tu peux conquérir,
Ce trône des Balkans, le Turc ira l'offrir
— Entends-tu bien, Michel ? — à l'homme de courage
Qui, dans ces monts, saura lui livrer le passage ;
Et le lourd diadème aux joyaux rayonnants
Sera mis sur le front d'un de tes lieutenants,
Et, fût-il un vil serf, les choses seront telles.

MICHEL.

Tous le repousseront, hélas ! tous sont fidèles.

BAZILIDE.

Alors fais donc comme eux, laisse l'ambition,
Reste à ton poste et monte ici la faction.
Fais comme tes soldats, te dis-je, et les imite.
Pourvu que son pilaf cuise dans sa marmite
Et qu'il touche sa solde intacte au jour promis,

L'honnête janissaire est content et soumis,
Et, lorsque son aga le soufflette, il s'incline.
Fais comme tes soldats. C'est beau la discipline!

MICHEL.

Par la mort! Je jouerais ce rôle avilissant!...

BAZILIDE.

Allons donc! Ton orgueil est un cheval de sang.
Dès qu'il sent l'éperon, il se cabre et frissonne.

MICHEL.

Donc, qu'exige Ibrahim?

BAZILIDE.

Que tu sois, en personne,
A minuit, près de l'arc romain, sur la hauteur,
Que le pacha t'y trouve en place du guetteur;
Et tu seras, demain, roi dans ta capitale...
Tu consens?...

MICHEL, *à part*.

Elle a donc sonné, l'heure fatale...
La voici!... Loin de moi, scrupules et remords!
Fuyez, spectres sanglants de tous mes soldats morts!

BAZILIDE.

Dis... Consens-tu?

MICHEL, *de même.*

Cessez vos plaintes étouffées,
Anciens devoirs ! et vous, armes, drapeaux, trophées
Qui témoignez encor de ma vieille vertu,
Oh ! ne fremissez pas !

BAZILIDE.

Mais, voyons, consens-tu ?

MICHEL, *haut.*

Tu le veux ?... Oh ! dernier effort ! Lutte suprême !..

BAZILIDE.

Eh bien ! oui, je le veux, et parce que je t'aime ;
Car je connais le fond de ton cœur, Brancomir,
Car je sais ton secret, moi qui te vois dormir,
Et j'entends, dans les nuits où te tordent les fièvres,
Toujours le même mot murmuré par tes lèvres.
Oui, je veux cette chose et j'ai tout préparé,
Mais c'est pour ton bonheur, ô mon maître adoré ;
Car n'as-tu pas assez de cette horrible vie
Où mon ardent désir et ta cuisante envie,
Pareils à des couteaux l'un sur l'autre aiguisés,
Détruisent notre amour et gâtent nos baisers ?
J'en souffre trop. Un jour, la coupe serait pleine.
Prends garde, notre amour deviendrait de la haine...
Tu me verrais alors m'arracher de tes bras !..

Mais ce ne sera point et tu consentiras...
Michel, fais ce que veut ta femme et crois en elle;
Et, si l'ambition est folle et criminelle
Qui nous ronge le cœur comme un bec de vautour,
Eh bien, commets le crime et sauve notre amour.
Ah! vois-tu, deux amants qui deviennent complices
Trouvent dans leur baiser de plus âcres délices.
Ce sein, où ton désir se pâme tous les soirs,
Bercera doucement tes sommeils les plus noirs...
D'ailleurs, pourquoi parler de remords et de crime?
Non, tu reprends, héros, ta place légitime
Et tu punis ce peuple, ingrat comme ton Dieu!
Qu'importe un minaret debout dans le ciel bleu,
Quelques sacs d'or payés, quelque autre ignominie?
Sois roi d'abord et fais éclater ton génie.
Ces peuples désunis, ces méchants roitelets,
Capitaine, fais-leur la guerre, conquiers-les,
Mets dans un seul carquois toutes les flèches slaves;
Et, traînant après toi rois et peuples esclaves,
Un jour tu chasseras les Turcs en conquérant,
Et tu seras Michel le Saint, Michel le Grand,
Et deviendras fameux comme un César antique!...
Mais l'avenir est loin. Assez de politique.
Mets tes mains dans mes mains, mets tes yeux dans mes
Suis-je femme d'un lâche ou d'un ambitieux?
Sais-tu ce que tu veux et sais-tu ce qu'on t'offre?
Le trône, le pouvoir royal, l'or à plein coffre;
Et tu peux consentir ou tu peux refuser.
Mais, devant mon regard et devant mon baiser,

Si d'un scrupule encor ton âme est combattue,
Si tu dis non, c'est bien décidé, je me tue!...

MICHEL.

Ciel!...

BAZILIDE.

Et, pour te prouver, Michel, entends-tu bien?
Que le cœur d'une femme est plus fort que le tien
Et sait, quand il a fait un projet, le conclure,
De ces mains, je m'étrangle avec ma chevelure!

MICHEL.

Assez! j'accepte, assez! C'est conclu, c'est juré!
Partout où tu voudras, Bazilide, j'irai.
Je me sens prêt à tout, au crime, au sacrilège.
Mais je te bâtirai ce trône, oui, dussé-je
Devenir de Satan l'esclave et le suppôt,
Et, prenant avec lui la scie et le rabot,
Tailler le bois sacré de la croix du calvaire!

*BAZILIDE, l'entraînant et lui montrant d'un geste impé-
rieux la porte de la galerie où les attend l'émissaire du
Sultan.*

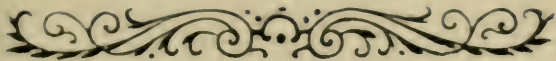
Viens!

SCÈNE VII.

CONSTANTIN, *seul.**Il sort de sa cachette dans le plus grand trouble.*

Mon père trahit, et je le sais!... Que faire?





ACTE TROISIÈME

Un plateau dans les Balkans. Au milieu de la scène, vu de trois quarts, l'arc de triomphe de Trajan, en ruines. Les bas-reliefs représentent des scènes guerrières ; quelques-unes des figures sont mutilées. Une chaussée romaine, aux grandes dalles disjointes, traverse en biais le théâtre et passe sous l'arche monumentale. A droite, au bord de la chaussée et au pied du monument se dresse un bûcher de fascines résineuses, près duquel brûle une longue torche fichée en terre. De toutes parts, sapins et rochers. Au fond, la chaîne des montagnes ; quelques cimes sont blanches de neige. Nuit étoilée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GUETTEUR, puis UN CHEVRIER.

LE GUETTEUR, regardant un sablier à la lueur
de la torche.

L'heure d'avant minuit... Tournons le sablier.

Il retourne le sablier et le pose à terre.

Ah çà, mais ils ont l'air là-bas de m'oublier ;
 Car, ordinairement, l'homme qui me remplace
 Arrive un peu plus tôt... Il fait un froid de glace...
 Bien sûr que, cette nuit, il va geler encor.

Apercevant le chevrier qui paraît dans les roches.

Quelqu'un?... Ce n'est que toi, berger?

LE CHEVRIER.

Bonsoir, Sandor.

LE GUETTEUR.

Bonsoir, Djoan.

LE CHEVRIER.

Tu n'as donc pas fini ta garde?

LE GUETTEUR.

J'attends mon remplaçant et je me plains qu'il tarde,
 Car le vent des glaciers vous pénètre la peau...
 Mais, toi-même, pourquoi laisses-tu ton troupeau?

LE CHEVRIER.

Mon chien le veille et, va, la bête n'est pas sourde...
 Je reviens du torrent où j'ai rempli ma gourde.

LE GUETTEUR.

Je songe — pour rêver j'ai le jour tout entier —
 Que nous faisons, ton chien et moi, même métier.

Dormir le jour, veiller la nuit, tendre l'oreille,
Ouvrir l'œil. La besogne est tout à fait pareille.

LE CHEVRIER.

Oui, c'est juste. Le Turc est le loup, toi le chien
Et Michel le berger... Mais il nous garde bien,
Le brave homme, et s'il dort, c'est la main sur ses armes.
Où donc en serions-nous sans les bûchers d'alarmes ?
Ah ! c'est un chef !...

LE GUETTEUR.

Pardieu ! C'est le grand Brancomir !
N'importe... Le nouveau guetteur devrait venir,
Et c'est bien long, vois-tu, trois jours de solitude.

LE CHEVRIER.

Dis donc, Sandor. Ma vie est encore plus rude.
Ce soir, tu vas dormir au lit et manger chaud,
Tandis que, tout l'été, je dois rester là-haut,
Sans voir visage humain, tout seul, avec mes chèvres
Là, j'ai failli mourir, quand j'avais pris les fièvres..
Sans sacrement !... Enfin, on n'y peut rien changer...
Reignons-nous. Adieu, guetteur.

LE GUETTEUR.

Adieu, berger.

Le berger s'éloigne.

SCÈNE II

LE GUETTEUR, *seul.*

Ce maudit froid me fait grelotter jusqu'aux moelles.
Quel éclat singulier ont, ce soir, les étoiles !
On dirait des témoins ouvrant tout grands leurs yeux.
Ma mère prétendait que les astres des cieus,
Qui peuplent de clartés la nuit bleue et profonde,
Ont seuls pu voir, depuis les premiers jours du monde,
Des forfaits inconnus, restés sans châtement.
Et qu'ils témoigneront, au dernier jugement.
Aussi, quand leur éclat est extraordinaire,
— La solitude rend un peu visionnaire, —
Il me semble qu'un crime est tout près d'arriver.
Comme ils brillent ce soir !... A quoi vais-je rêver ?
Le ciel est pur, le vent du Nord a ce caprice,
Voilà tout... Et c'étaient des contes de nourrice,
Que me disait jadis ma mère en me berçant.

*Michel Brancomir entre au fond, avec un bonnet et un
manteau pareils à ceux du guetteur.*

Un homme... Ce doit être enfin mon remplaçant.

SCÈNE III

MICHEL, LE GUETTEUR.

LE GUETTEUR.

Qui vive ?

MICHEL.

Ami.

LE GUETTEUR.

C'est bien. Dis-moi le mot de passe.

MICHEL.

Fakawa.

LE GUETTEUR.

Pour trois jours je te cède la place.
As-tu des vivres ?

MICHEL.

Oui.

LE GUETTEUR.

Mais dis-moi, compagnon,
Il ne me semble pas t'avoir jamais vu.

MICHEL.

Non.

Je suis l'ancien guetteur près d'Etropol. J'arrive.

LE GUETTEUR.

Tu sais qu'il faut toujours rester sur le qui-vive?

MICHEL.

Je sais.

LE GUETTEUR.

Connais-tu bien le pays?

MICHEL.

J'y suis né.

LE GUETTEUR

Et le nouveau mot d'ordre?

MICHEL.

Ourosch me l'a donné.

Il devra m'être dit, dans trois jours, par l'autre homme.

LE GUETTEUR.

Tout va bien. Adieu donc, je m'en vais faire un somme.

Le guetteur sort.

SCÈNE IV

MICHEL, *seul.*

J'ai promis, j'ai juré!... C'est le lieu, le moment,
Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
Quel calme! Le torrent là-bas à peine pleure...
Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
Sur le pave romain les pas de son cheval
Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.
N'importe! Je suis prêt à toutes les audaces,
Bazilide! Tes bras amoureux d'ou je sors
Ont eu, par leur étreinte, étouffer mes remords;

Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
Je sens une âpre joie à t'aimer jusqu'au crime,
Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.
Je l'ai juré, pâmé dans tes cheveux funèbres.
Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
Je te l'apporterais dans cette main brûlée!...
Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée!

SCÈNE V

MICHEL, CONSTANTIN.

MICHEL, *à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers.*

Mais quoi?... Rêvé-je?... Un homme auprès de ce roche

Haut et violemment.

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.
Au large, sur-le-champ... La consigne est severe...
Au large!...

CONSTANTIN, *s'approchant.*

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père.

MICHEL.

Constantin!... Mon fils!

CONSTANTIN.

Oui.

MICHEL.

Qui t'amène, dis-moi,
Dans cette solitude, à cette heure?... Et pourquoi
Cette bouche qui tremble et cette face blême?...
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN.

Qu'y faites-vous vous-même?

MICHEL.

Reponds, et sans pousser ma patience à bout.
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN.

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL.

Tu sais?...

CONSTANTIN.

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'armes
Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien ;
Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme,
Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, *à part.*

Dieu juste ! j'adressais au démon mes défis,
Et le voilà qui prend la forme de mon fils !

Haut.

Quelle démence ! As-tu vraiment fait un tel songe ?

CONSTANTIN.

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
Le trône offert, le Turc ici même attendu...
Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, *à part.*

Enfer !

CONSTANTIN.

Ou plutôt non... Non, ce n'est pas possible,
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
J'étais pris de folie, et vous avez raison...

Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
Vous vouliez seulement abuser cette femme,
N'est-ce pas? Son baiser scellant le pacte infâme,
Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
Vous l'avez essuyé du revers de la main.
Je devine. C'était une ruse, une feinte.
C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal,
Et vous venez ici pour donner le signal.
Nous allons écraser Othorgul pris au piège;
Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar!
Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne!

MICHEL.

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
Ose se demander si je trahis ou non.
Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte?
Depuis quand ai-je pris tes avis? Depuis quand
Le chef est-il soumis à son valet de camp?
Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
Et tu vas retourner à ton poste, au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.

J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN.

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL.

Tu prétends!...

CONSTANTIN.

Ah! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.
Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place! Je veux saisir cette torche.

MICHEL.

Jamais.

CONSTANTIN.

Mon père, songez-y! Mon père, prenez garde!
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde!...

Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas ! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous denoncer, vous et votre horrible femme !
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux !
C'était la mort après quelque supplice affreux ;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée.
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux buter la flamme au feu d'alarme. Place !
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir !

MICHEL.

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.

Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN.

Vous abandonneriez notre vieille frontière!
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien!

MICHEL.

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN.

Et le Christ, votre Dieu!

MICHEL.

Ce Dieu m'a-t-il fait roi?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai!

CONSTANTIN.

Peut-être!

La couronne est parfois trop large au front du traître.
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL.

Tu m'insultes!... C'est trop de rage et de folie!

CONSTANTIN.

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours!
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Desordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!
Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!...
Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
Et vous reculerez et vous ne voudrez point
Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...

Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux ?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement ainsi que des prostituées ?
Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas !
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas !
Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père !
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort ;
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le turpide projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit ;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles !

MICHEL.

C'en est assez. Debout ! car, par tous les démons !
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant,
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN.

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Écluse en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL.

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN.

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traltrel

MICHEL.

Tu dis?

CONSTANTIN.

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse

MICHEL.

Quel devoir?

CONSTANTIN.

Je me dis que, très injustement,

J'ai voulu vous sauver du dernier châtement,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL.

Toi! Ton épée!

CONSTANTIN.

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

Il tire son épée.

MICHEL, *dégainant à son tour.*

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN.

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,

Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide !...
A mort le traître !

Constantin foud sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.

MICHEL.

Ah !

CONSTANTIN.

Dieu ! qu'ai-je fait !...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide !

Sois maudit !

Il meurt.

CONSTANTIN.

Le signal d'abord... Mettons le feu !...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !

Mais devant ce cadavre et devant cete flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
Étoiles, j'ai tué mon père !... Jugez-moi !...





ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, OUROSCH, ANNA.

Au lever du rideau, Ouroub, blessé à la jambe, le pied sur un escabeau, se fait panser par Anna, sa fille, agenouillée devant lui. Lazare se tient debout auprès d'eux.

LAZARE.

Donc, bataille perdue ?

OUROSCH

Oui, la chose est trop sûre !...
Encor vaincus !... Anna, lave bien ma blessure...

ANNA.

Plus de cent morts, dit-on ?

OUROSCH.

Et cent autres avec,
Sans compter les blessés.

LAZARE.

C'est le dixième échec
Depuis la mort du grand Brancomir ! Tiens, j'enrage !...
Ce Constantin, avec son imprudent courage,
Nous perdra.

OUROSCH.

J'en ai peur.

LAZARE.

Descendre du Balkan,
Aller chercher les Turcs retranchés dans leur camp,
Vois-tu ! c'est une guerre absurde et téméraire !
Le pauvre grand Michel faisait tout le contraire ;
Il attendait l'attaque et toujours triomphait.
Ah ! celui-là, c'était un maître homme.

OUROSCH.

En effet,
Depuis six mois, jamais de bonheur pour nos armes.

Où l depuis qu'il est mort près de ce feu d'alarmes,
Mort l'épée à la main, le soldat de la Croix,
En sauvant la montagne une dernière fois...

LAZARE.

O Michel ! si là-bas, à Viddin, sa statue
Pouvait voir notre armée épuisée et battue,
Et le Turc, chaque jour, regagnant du terrain,
Bien sûr, elle accourrait, sur son cheval d'airain.

OUROSCH.

Hélas ! la gloire semble avec lui trépassée.

Se levant.

Bien, ma fille... Voilà ma blessure pansée,
Et ton baume toujours est d'un effet certain.

ANNA.

Père, n'êtes-vous pas ingrat pour Constantin ?
Ne le teniez-vous pas pour un bon chef de guerre,
Et n'a-t-il pas été victorieux naguère ?

OUROSCH.

Où l du temps de son père, et comme lieutenant.

LAZARE.

D'ailleurs, combien il est changé

OUROSCH.

C'est surprenant.
Son deuil l'a désolé bien plus qu'il n'est d'usage,
Et je n'ai jamais vu d'aussi sombre visage.

ANNA.

Blâmez-vous sa douleur filiale?

OUROSCH.

Non pas!
Mais le fils perd son temps à pleurer le trépas
D'un tel père. Il a mieux à faire. Qu'il le venge!

LAZARE.

Et puis, est-ce bien là du chagrin? C'est étrange.
Point de pleurs dans ses yeux, au nom du grand Michel;
Non! il a des frissons, ainsi qu'un criminel,
Et sa morne tristesse au remords est pareille.
On dit qu'avec des cris, chaque nuit, il s'éveille,
Et prie, en se frappant le cœur d'un dur caillou...
Vraiment! cet homme a l'air d'un coupable... ou d'un fo

ANNA.

Soldats, quelle cruelle injustice est la vôtre!
Lui, fou? coupable?...

LAZARE.

Il est peut-être l'un et l'autre.
Quel est son plan? A-t-il de secrètes raisons
Pour livrer les combats où nous nous épuisons?
Voudrait-il, par hasard, nous lasser de la guerre?

OUROSCH.

C'est possible.

LAZARE.

Autrefois je n'aimais déjà guère
Sa stupide clémence envers les prisonniers.
Or, le peu qu'on en fit dans les combats derniers
Fut épargné.

OUROSCH.

Le Turc épargne-t-il le Slave?

LAZARE.

Sa seule compagnie est cette jeune esclave...
Une infidèle encor.

OUROSCH.

Ce n'est pas naturel.

LAZARE.

Et sa conduite envers la veuve de Michel?

Toi qui ne l'aimais pas, Ourosch, sois équitable.
Elle avait pour Michel un amour véritable ;
Elle pleure toujours le héros regretté,
Et jamais deuil ne fut plus noblement porté.

OUROSCH.

J'en conviens.

LAZARE.

Constantin, le cœur plein de colère,
N'a pas voulu revoir la veuve de son père ;
Et depuis lors, pleurant et priant tour à tour,
Ainsi qu'une recluse, elle vit dans sa tour.

ANNA.

Alors, chez Constantin, tout vous semble équivoque ?

OUROSCH.

Ma fille, nous vivons dans une sombre époque.
La guerre sainte est longue et meurtrière, hélas !
Plus d'un se décourage, en disant : « Je suis las ! »
La conscience, alors, devient trouble et s'égare.
Songe au Serbe Sava, songe à Jean le Bulgare ;
La défaite leur mit la félonie au cœur,
Et, vaincus, ils se sont alliés au vainqueur !

ANNA.

Osez-vous accuser Constantin ?

OUROSCH.

Pas encore,
Mais nous nous demandons quel souci le dévore,
Quel secret désespoir peut ainsi l'envahir...
Il est déjà vaincu... S'il songeait à trahir?

ANNA.

Lui! Chassez ces mauvais rêves d'esprits malades...
Lui!...

LAZARE.

Mais c'est le soupçon de tous nos camarades,
Et nous verrons bientôt éclater leur courroux.

Constantin paraît au fond du théâtre.

ANNA.

Parlez plus bas. Voici le chef.

OUROSCH.

Éloignons-nous.

LAZARE, mettant la main sur la poignée de son arme.

Par l'Enfer! si j'étais certain qu'il fût un traître...

OUROSCH, *l'entraînant.*

Allons, viens.

ANNA, *sortant la dernière, après un regard jeté sur Constantin.*

Qu'il est triste et pâle ! Pauvre maître !

SCÈNE II

CONSTANTIN, *seul.*

Il s'avance lentement, le visage défait, plongé dans une sombre rêverie.

J'en suis sûr ! j'ai bien fait. Ouï ! je devais frapper.
Il le fallait ! De quoi dois-je me disculper ?
D'avoir fait mon devoir ?... Qui m'accuse ? Personne.
J'ai tort quand je pâlis, j'ai tort quand je frissonne ;
J'avais droit de juger, j'avais droit de punir !
Et je devrais toujours garder ce souvenir
Baigné dans ta clarté pure et sans défaillance,
Lampe de ma pensée intime, ô conscience !
Je frémis cependant et c'est plus fort que moi...

Mais si je ne suis pas un criminel, pourquoi
Cette froide sueur inondant mon front moite ?
Pourquoi ne puis-je plus regarder ma main droite ?
Et pourquoi tout à l'heure ai-je, tout frémissant,
Jeté cet affreux vin qui me semblait du sang ?...
Devant moi, juste et pur, j'avais le crime immonde,
En frappant, je sauvais mon pays, tout un monde,
Vingt royaumes, aux pieds du Christ agenouillés !
Dieu conduisait mon bras ! Astres, vous m'approuviez !
Comme, sur son chemin, on tue une vipère,
J'ai dû tuer ce monstre... Oui ! mais c'était mon père !...
Mon père ! Mais c'est lui qu'en frappant j'ai sauvé !
Si son nom, dans le cœur de tous, est conservé
Comme le nom sacré d'un héros et d'un brave,
Si là-bas, à Viddin, devant le peuple slave,
Son image a reçu cet honneur souverain
De surgir sur le ciel dans l'immortel airain,
Offerte à tous ainsi qu'un exemple sublime,
C'est que j'ai supprimé cet homme avant son crime ;
C'est que j'ai su tenir secret le châtement ;
C'est que pour lui je fus un juge encor clément,
Et que, l'honneur étant sauvé par ma sentence,
Il obtint ce triomphe au lieu d'une potence !...
N'importe ! Contre moi j'entends son sang crier.
O pleux assassin, filial meurtrier,
Tu te cherches des noms dans ta douleur stupide ;
Mais c'est en vain ! L'écho te répond : « Parricide ! »
Oui ! j'ai fait mon devoir ; je n'ai pas de remord ;
Mais j'ai là, sous mes yeux, toujours cet homme mort !

Et je le vois partout, et rien ne m'en délivre.
Oui ! je suis innocent, mais je ne peux plus vivre !...
La mort, je l'ai cherchée avec l'ardeur d'un fou,
Laisant à mon cheval la bride sur le cou,
Dans d'imprudents combats, dans la guerre insensée.
Cette mort du soldat, Dieu me l'a refusée.
Le chrétien ne peut pas porter la main sur soi ;
Mais tu me vois souffrir, mon Dieu, délivre-moi !
La mort, je veux la mort, et n'importe laquelle !
La mort dans la douleur, dans l'angoisse cruelle,
Dans la torture et sous les morsures du fer,
Faisant se hérissier tous les poils de ma chair !
La mort sur l'échafaud, la mort dans l'infamie !
Et je l'accueillerai, Seigneur, comme une amie,
Quand elle fermera mes yeux d'agonisant ;
Car je ne peux plus vivre avec ce goût de sang
Dans le vin que je bois, dans le pain que je mange,
Fuyant à reculons ce spectre qui se venge
Et grelottant d'effroi dans mes membres transis,
Avec ce souvenir entre les deux sourcils !

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA.

*Militza entre, les mains pleines de fleurs.*CONSTANTIN, *l'apercevant.*

Ah! c'est toi, Militza.

MILITZA.

Je t'apporte des roses.

L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.
Ce sont celles que j'ai toujours le mieux aimées,
Nobles lys, doux œillets, roses très parfumées.
Celles qu'on reconnaît à leur odeur, la nuit ;
Et le simple sélam de Militza traduit
Son pauvre amour pour toi, triste maître à l'œil sombre
Son amour qui fleurit et s'exhale dans l'ombre.

J'ignore tes chagrins, mais je sais seulement
Qu'au parfum de mes fleurs et de mon sentiment
Tu parais moins souffrir et que tu te reposes.
Je t'apporte des lys, des œillets et des roses.
Que mon bouquet dissipe un moment ton ennui.
Laisse-moi me placer à tes pieds avec lui !
En le cueillant, de toi ma pensée était pleine ;
Daigne un peu respirer son souffle et mon haleine.
O maître ! laisse-nous embaumer tes douleurs.
Souris à mon sélam. Je t'apporte des fleurs.

CONSTANTIN.

Je demandais la mort. O cruelle ironie !
Et l'amour vient s'offrir... Cependant, sois bénie,
Toi qui de mon supplice adoucis la rigueur,
Seule et dernière étoile en la nuit de mon cœur.
Sois mille fois bénie, enfant tendre et sauvage,
Qui de l'homme brutal as subi l'esclavage,
Car ton instinct fait honte à tout l'esprit humain.
Le chien du meurtrier lui lèche encor la main.

MILITZA.

Quel mot prononces-tu ? Sois confiant, mon maître.
Le chagrin qui te navre, oh ! fais-le-moi connaître.
Me suis-je donc trompée alors qu'en ta maison
J'ai cru voir se glisser la pâle trahison ?
Dis-moi comment la mort soudaine est descendue
Sur l'homme dont là-bas triomphe la statue,

Et pourquoi, depuis lors, le vent du désespoir
Souffle sur toi...

CONSTANTIN.

Non! non! Tu ne dois rien savoir.
Mon père est un héros tombé pour la patrie ;
Et le soupçon dont fut sa loyauté flétrie
Par nous deux, et qu'ici tu m'oses rappeler,
Militza, jure-moi de n'en jamais parler!

MILITZA.

J'obéirai. Sur quoi veux-tu que je le jure?
Là, tiens, sur ce poignard qui vient de ta ceinture
Et que je porte ainsi qu'un souvenir sacré!
Je ne parlerai plus de cela. C'est juré.
Du moins, apaise-toi, cher maître. Que ma lèvre
Se posant sur ta main en calme un peu la fièvre,
Et si, comme cela t'arrive quelquefois,
Tu verses une larme, attendri par ma voix,
Permetts que je recueille et boive cette larme,
Car pour moi, vois-tu bien, c'est une ivresse, un charme,
Un bonheur qui ne peut même au ciel exister,
Et qui remplit mon cœur à le faire éclater.

CONSTANTIN.

Durez, prolongez-vous, instants heureux et calmes!
Halte du voyageur au désert sous les palmes!

Visite du soleil au pauvre prisonnier!...
Ma pensée est un champ de bataille, un charnier,
Pauvre femme! mais, grâce à ta bonté touchante,
Un papillon y vole, une fauvette y chante.

MILITZA.

Te consoler? Oh! si mon amour le pouvait!...

CONSTANTIN.

Hélas! non. Quand un homme a fait ce que j'ai fait,
L'espoir est impossible... Un instant, tu m'apaises...
Mais je voudrais couper cette main que tu baises!
Fuis, te dis-je! en mon cœur j'ai le froid du tombeau!

MILITZA.

Ne parle pas ainsi, maître! Toi seul es beau,
Toi seul es bon; tes yeux sont pour moi le ciel même!
Toi seul es noble et pur, puisque c'est toi que j'aime!...

CONSTANTIN.

Eh bien, aimons-nous donc! Viens! Oh! viens dans mes
Serre-toi sur ce cœur que tu consoleras!
Gravissons, enlacés, le dur chemin qui monte,
Moi qui vis dans l'horreur, toi qui connus la honte!
Aimons-nous, mais prouvons, par nos amours naissants,
Que nous étions tous deux nés pour être innocents,
Et montrons combien haut notre âme était placée.
Aimons-nous donc, mais sois comme ma fiancée.

Connais le doux respect du baiser sur ton front
Et restons purs devant les cieux qui nous verront.
Je souffre trop ! la mort viendra vite ; son aile
Étend déjà sur moi son ombre solennelle.
Tu me suivras. Entrons purs dans l'éternité,
Chère âme, et pour unique et chaste volupté,
Permits en ce moment au malheureux qui t'aime
De répandre sur toi, comme l'eau d'un baptême,
Cette gerbe où ton cœur s'est offert en ce jour,
Ces fleurs de ta pitié, ces fleurs de ton amour !

En disant ces derniers mots, Constantin a répandu les fleurs sur la chevelure et sur les épaules de la jeune femme.

SCÈNE IV

CONSTANTIN,
MILITZA, LE PAGE ALEXIS.

CONSTANTIN, au page qui entre.

Que me veut-on ?

LE PAGE ALEXIS.

Seigneur, la noble Bazilide
Demande à vous parler.

CONSTANTIN, *à part.*

La femme au cœur perfide
Qui causa nos affreux malheurs Oh ! la revoir !...

Congédiant Militza.

Laisse-moi, mon enfant.

Militza sort.

Je dois la recevoir.
C'est, à coup sûr, du mal qu'elle veut encor faire,
Mais je veille.

Haut, s'adressant au page.

Introduis la veuve de mon père.

Le page fait entrer Bazilide en grand deuil, et sort.

SCÈNE V

CONSTANTIN, BAZILIDE.

BAZILIDE, *sur le seuil de la porte, à part.*

Allons ! je ne dois pas plus longtemps hésiter.
Cet enfant, ce vaincu, se laissera tenter.

Essayons... Et d'ailleurs, c'est ta dernière chance,
O mon ambition, ô ma soif de puissance!

CONSTANTIN.

Que voulez-vous de moi?

BAZILIDE.

Tu me hais, Constantin.
Malgré mon deuil, malgré mon douloureux destin,
Depuis la mort du grand Michel, son fils m'évite.
Je viens quand même... Il faut agir et parler vite...
Constamment absorbé dans tes rêves mauvais,
Tu me hais, pauvre enfant, et crois que je te hais,
Et contre moi ton âme est de fureur chargée.
Mais je viens te prouver que tu m'as mal jugée...

CONSTANTIN.

Vous!

BAZILIDE.

Que du héros mort je protège l'enfant,
Le fils du grand Michel...

CONSTANTIN.

Comment?

BAZILIDE.

En te sauvant

CONSTANTIN.

Me sauver?...

BAZILIDE, *à part.*

C'est ici qu'il faut payer d'audace.

Haut.

Mais tu ne vois donc pas quel danger te menace?
Ta téméraire ardeur et tes revers constants
Ont mis la rage au cœur des soldats mécontents.
Ces chiens toujours battus hurlent contre le maître,
Et tous en ce moment t'accusent d'être un traître.

CONSTANTIN.

Un traître! moi!

BAZILIDE.

Bien plus. A l'injuste soupçon
Les faits, entends-tu bien? semblent donner raison,
Et je viens t'annoncer une chose certaine :
Les Balkans sont forcés, les Turcs sont dans la plaine.

CONSTANTIN, *avec un grand cri.*

Ah!

BAZILIDE.

Partout la nouvelle a déjà pris son vol.
Oui! les Turcs ont tourné le Balkan d'Étropol,

La nuit, par un ravin qu'on croyait impossible
A franchir, et dans quatre ou cinq jours — c'est terrible —
Aux portes de Viddin peuvent être rendus,
Et la ville est ouverte, et vous êtes perdus!

CONSTANTIN.

Non! pas encor!

BAZILIDE.

Tremblant pour sa couronne, Étienne
— Songe qu'elle devrait être aujourd'hui la tienne —
Veut encore essayer un coup de désespoir,
Et l'évêque viendra demain, sinon ce soir,
Jusque dans ce château pousser le cri d'alarmes.

CONSTANTIN, *s'élançant vers la porte du fond.*

La patrie en danger! Je veux combattre... Aux armes!
A moi, soldats du Christ!...

BAZILIDE.

Point de cris superflus!
Tes hommes mutinés ne t'obéiraient plus.

CONSTANTIN.

Ils oseraient!...

*Rumeurs au dehors, qui se font entendre de temps en temps
jusqu'à la fin de la scène.*

BAZILIDE.

Entends cette rumeur confuse,
Constantin! C'est l'armée entière qui t'accuse;
Quand le roi franchira le seuil de ta maison,
Elle le saluera par le cri : « Trahison! »

CONSTANTIN.

C'est horrible!

BAZILIDE.

Eh bien, vois si je suis généreuse!
Tu me hais! mais je viens, moi, dans cette heure affreuse
T'offrir, en souvenir de mon illustre époux,
Un moyen de salut pour toi-même et pour tous.

CONSTANTIN.

Vous, m'offrir le salut?... Et que pourrais-je faire?

BAZILIDE.

Accomplir jusqu'au bout ce qu'a rêvé ton père!

CONSTANTIN.

Moi!

BAZILIDE.

Sache qu'il était auprès de l'arc romain
Pour attendre Othorgul et lui donner la main...

CONSTANTIN, *à part.*

Que dit-elle?

BAZILIDE.

Et qu'avec un peu plus d'énergie,
Au lieu d'être à cette heure une vaine effigie,
Un bronze aveugle et sourd sur le tombeau d'un mort,
Il eût pu devenir un roi puissant et fort!...

CONSTANTIN, *à part.*

L'odieux souvenir!

BAZILIDE.

Eh bien! la même chose,
Entends-tu, Constantin? moi, je te la propose!

CONSTANTIN, *à part.*

Terre et cieux!

BAZILIDE.

Tes soldats disent que tu trahis!...
Des mots!... Tu peux sauver, malgré lui, ton pays,
Lui rendre le bonheur et la paix. L'Infidèle
N'est pas vainqueur tant qu'il n'a pas ta citadelle.
Hier encor, du Sultan j'ai vu l'agent secret;
Le marché tient toujours, le pacte est toujours prêt.

J'ai gardé le firman de Mohammed, qui donne
 A son nouveau vassal le sceptre et la couronne.
 Pas un mot à changer; et le sceau du chrétien
 Qu'on y voit, c'est celui de ton père... et le tien.

*Elle tire violemment le firman du Sultan de son sein et
 le met sous les yeux de Constantin.*

CONSTANTIN.

Le sceau des Brancomir!

Nouvelles rumeurs au dehors.

BAZILIDE.

La sédition gronde...
 Si le roi paraissait, par cette tourbe immonde
 Tu serais dénoncé comme un chef déloyal.
 Moi, je t'offre le trône et le manteau royal;
 Sois donc plus résolu que ton père et plus sage.
 Accepte. Dès ce jour, livre aux Turcs le passage...
 Et celle qui te sauve en ce cruel moment,
 Et que tu haïssais dans ton aveuglement,
 Ne te demandera, pour toute récompense,
 Que d'avoir sur ta vie une heureuse influence,
 De t'aimer, de tenir sa place auprès de toi,
 Et de s'asseoir aux pieds de ton trône de roi
 Ainsi qu'une fidèle et maternelle amie.
 Voyons... acceptes-tu, Constantin?

CONSTANTIN.

Infamie!

Ah! voici qui dépasse et trouble la raison.
Oser m'offrir, à moi, la même trahison!
O scélérate, il faut que je me satisfasse,
Et je vais te cracher mon secret à la face!

BAZILIDE.

Que dis-tu?

CONSTANTIN.

Que j'étais, aussi, sous l'arc romain,
Tout seul, devant mon père, et l'épée à la main...

BAZILIDE.

Toi!

CONSTANTIN.

Que je savais tout, tout, misérable femme,
Que Brancimir allait commettre l'acte infâme,
Tant déjà tu l'avais dans le crime endurci,
Et que je l'ai tué de la main que voici!

BAZILIDE.

Toi! son fils!

CONSTANTIN.

Oui, je suis parricide ! et la cause
 De ce meurtre, de cette épouvantable chose,
 C'est toi seule ! Et je dois, caprice affreux du sort !
 N'en rien dire, ton crime étant celui du mort ;
 Et la fatalité veut, dans son ironie,
 Pour qu'il reste honoré, que tu sois impunie.
 A la face du Ciel et devant des témoins,
 Je ne puis te flétrir, ô femme ! mais, du moins,
 Ici je puis te dire — oh ! quelle joie amère ! —
 Que j'ai soufflé sur ton imbécile chimère,
 Que le piège dressé par tes mains, dans la nuit,
 Ne prendra pas sa proie et que je l'ai détruit.
 Oui ! c'est moi qui brisai ton espérance affreuse,
 Et je veux t'enfoncer dans le cœur, malheureuse,
 Cet infernal regret, comme avec un poignard,
 Et te montrer ce meurtre, et t'en donner ta part,
 Et venger la nature et les lois irritées
 En secouant sur toi mes mains ensanglantées !

BAZILIDE.

Prends garde !...

CONSTANTIN.

Ah ! tu voulais régner, et faire un roi !
 Eh bien ! tu n'es plus rien, entends-tu ? grâce à moi !

Rentre dans ton néant, dans ta nuit, dans ta fange!...
Maintenant, au combat!

BAZILIDE.

Attends!... que je me venge!

Fanfares et tumulte au dehors. La porte du fond s'ouvre toute grande et l'Évêque-Roi, couronné et mitré, avec une cuirasse par-dessus sa robe blanche et portant à la main droite un petit reliquaire d'or au bout d'une sorte de sceptre, entre brusquement. Il est suivi de quelques boyards et de paysans armés de faux. Les soldats de la citadelle se pressent en désordre autour du roi.

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE-ROI, CONSTANTIN, BAZILIDE,
MILITZA, OUROSCH, LAZARE, ANNA.

CONSTANTIN.

Le Roi!

LES SOLDATS.

Sire, justice!

LAZARE, *au roi.*

Oui, tels sont nos soupçons.
Oui, nous doutons du chef et nous le dénonçons.
O Roi ! fais-nous justice !

OUROSCH.

Oui, sauve-nous, saint prêtre !

LAZARE.

Il nous perd !

OUROSCH.

Il nous vend !

LAZARE.

C'est un fou !

OUROSCH.

C'est un traître !

LAZARE.

Nous étions vainqueurs tant que le père a vécu.
A bas l'indigne fils !

OUROSCH.

A bas le chef vaincu !

LES SOLDATS.

Trahison ! Trahison !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Soldats mutins, silence !

Jamais on n'aura rien de moi par violence...
Constantin, la patrie est en péril de mort,
Et je viens te chercher pour le dernier effort ;
Car, malgré tes revers, je connais ta bravoure.
Je résiste à la foule injuste qui m'entoure
Et je ferme l'oreille à ces cris furieux.
Mon devoir est de dire à tous ces factieux
Que le sort est souvent cruel pour le plus brave,
Que je te tiens pour bon chrétien, pour vaillant Slave,
Et que leur faux soupçon me fait honte et pitié !
Je te veux, devant tous, prouver mon amitié ;
Et puisque en ce moment de suprêmes alarmes,
Vieillard, je suis parti, prêtre, j'ai pris les armes,
Pour notre foi chrétienne et notre liberté,
Je prétends que tu sois toujours à mon côté,
Defendant ma personne et les reliques saintes ;
Et c'est assez, je crois, pour dissiper leurs craintes,
Et pour bien ranimer leur confiance en toi.
Es-tu content, mon fils ?

CONSTANTIN, *se jetant aux pieds de l'Évêque-Roi
et lui bissant la main.*

Oh ! mon saint et bon Roi !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comprenez-moi, soldats, le malheur vous excuse ;
Mais il faudrait d'abord prouver, quand on accuse.
Revenez sans regret vers un chef honoré.

BAZILIDE.

Eh bien ! donc, moi, j'accuse, et moi, je prouverai !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Vous, princesse ?

CONSTANTIN, *à part.*

Mon Dieu !

BAZILIDE.

Tu voudrais une preuve,
Saint évêque ?... Eh bien ! moi, Basilide, la veuve
De Michel, du héros par nous tous regretté,
J'affirme que ces gens ont dit la vérité,
Et la preuve que tu demandes, je la donne !

Donnant à l'Évêque-Roi le firman du Sultan.

Lis !

CONSTANTIN, *à part.*

Horreur !

L'ÉVÊQUE-ROI, *après un regard jeté sur le parchemin.*

Un firman... qui promet la couronne,
Si les Turcs franchissaient les monts sans coup férir,
A... Grand Dieu ! qu'ai-je vu ?... Le sceau des Brancomir !

LA FOULE, *avec indignation.*

Ah !

BAZILIDE.

Cet homme voulait me prendre pour complice.
Je sauve la patrie et le livre au supplice...

CONSTANTIN.

Misérable !

BAZILIDE.

Et je rentre en mon deuil à jamais...

A part.

Mais vengeance !...

Elle sort.

LA FOULE, *dont la rumeur augmente.*

Ah !...

CONSTANTIN, *à part.*

Tu vois ceci, tu le permets,
Dieu juste! Qu'il est lourd, le poids de ta colère!
Je ne puis me sauver qu'en accusant mon père!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne te défends pas?

CONSTANTIN, *à part.*

Me défendre? Et comment?

L'ÉVÊQUE-ROI.

Parle! disculpe-toi de ce crime infamant,
Car il vaut un aveu, ton silence stupide...

CONSTANTIN, *à part.*

Cachons la trahison! cachons le parricide!
Je demandais la mort. La voici. Je veux bien.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Une dernière fois, tu ne réponds rien!

CONSTANTIN.

Rien!

LA FOULE.

A mort, le traître, à mort!

L'ÉVÊQUE-ROI, *les contenant du geste.*

Justice sera faite

Et bientôt au bourreau nous livrerons sa tête;
Car son crime est celui que Judas a commis...
Saisissez-le!

Quelques soldats entourent Constantin.

Pour nous, ne songeons, mes amis,
Qu'à la guerre sacrée, à la sainte revanche!
Vous n'avez plus pour chef qu'un prêtre à tête blanche;
Mais il est plein d'espoir et Dieu le guidera.
Aux Turcs, soldats du Christ! En guerre!

LA FOULE, *avec enthousiasme.*

Aux Turcs! Hurrah!

L'Évêque-Roi sort, suivi de la foule.

CONSTANTIN, *à part, tandis qu'on le garrotte.*

O Seigneur! pour finir tous les maux que j'endure,
Je consentais d'avance à la pire torture!
Tu la choisiss atrocement... Allons! subissons-la.

Regardant autour de lui.

Mais l'horrible abandon!

Militza, qui, mêlée à la foule, a assisté et pris part à ce qui vient de se passer, s'approche du prisonnier et s'agenouille devant lui.

MILITZA.

Mon maître, je suis là!





ACTE CINQUIÈME

Une place publique à Viddin. Au milieu, un peu vers la gauche, se dresse sur un haut piédestal la statue équestre de Michel Brancovich. A droite, l'entrée d'une prison, avec une lourde porte ferrée à laquelle on accède par une sorte de perron de quelques marches. Au fond, la ville où s'élève le dôme d'une basilique byzantine. Ruelles à droite et à gauche. Coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

MILITZA, OUIROSH, LAZARE,
ANNA, LA FOULE.

Au lever du rideau, Ouroush et Lazare, en armes, sont entourés par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui les acclament. Militza est occupée dans une attitude de mêlée contre le mur de la prison, dont deux soldats gardent la porte.

LA FOULE.

Vivat! — Vive le Roi! — Vive le saint Evêque!

OUROSCH.

Honneur au peuple slave ! Honneur à la Croix grecque !
Il est sauvé, le cher pays que nous aimons ;
Les damnés Osmanlis ont repassé les monts,
Et notre vieux Balkan, notre montagne noire,
Nous protège toujours... Ils sont vaincus !

LA FOULE.

Victoire !

LAZARE.

Grande victoire !... et due au prêtre en cheveux blancs !...
Les chanteurs parleront encore dans mille ans,
Soyez-en sûrs, du roi mitré faisant la guerre.

OUROSCH.

Ah ! si vous l'aviez vu, portant son reliquaire,
Droit sur son cheval blanc par deux diacres conduit !

LAZARE.

Du lever du soleil au tomber de la nuit,
Partout où la mêlée était très meurtrière,
Il surgissait, tranquille et toujours en prière.

OUROSCH.

Et l'on voyait alors les ennemis fléchir.

LAZARE.

Oui, gloire au roi vainqueur ! Othorgul, le muchir,
S'est fait tuer. Les Turcs sont en pleine déroute
Et courent en jetant leurs armes sur la route.
Beaucoup se sont noyés en se pressant aux ponts.

OUROSCH, *s'adressant à la statue.*

Et toi, l'homme de bronze, es-tu content ? Réponds.
Cette odeur de sang turc doit plaire à tes narines,
Vieux Brancomir !

LAZARE.

On leur a pris vingt couleuvrines,
Tous leurs charrois de guerre et plusieurs étendards.
Trois pachas et six beys sont morts ; et les fuyards
Vont d'un train qui pourrait les conduire à la Mecque.

OUROSCH.

Vive notre vieux Roi !

LA FOULE.

Vive le saint Évêque.

ANNA, *à Ourosch.*

Allons-nous le revoir bientôt ?

OUROSCH.

Avant la nuit.

ANNA.

Quel bonheur!

OUROSCH.

Il revient triomphant, il nous suit,
Et tout à l'heure il va devant nous apparaître...

LAZARE.

Et l'on va châtier ce Constantin, ce traître...
Que ne suis-je bourreau pour le clouer en croix!

ANNA, *montrant la prison à droite.*

Chut!... C'est là sa prison!

LAZARE.

Pourquoi baisser la voix?
Il est là?... Je voudrais qu'il m'entendît, l'infâme!
Point de pitié pour lui!

ANNA, *lui montrant Militza dans son attitude navrée.*

Non... mais pour cette femme.

LAZARE, *reconnaissant Militza.*

Elle!

ANNA.

Dans ce maudit par tous abandonné,

Son instinct ignorant plaint un infortuné ;
Sans patrie et sans Dieu, la fille de Bohême
Soulfre de voir souffrir le malheureux qu'elle aime,
Et ne sent pas combien vile est sa trahison ;
Et depuis les trois jours qu'il est dans sa prison,
Elle passe son temps accroupie à la porte,
Ainsi que tu la vois et comme à moitié morte...
Sa douleur me fait mal.

LAZARE.

Et que m'importe, à moi !

OUROSCH, *entrant du fond et d'une voix joyeuse.*

Le Roi!... Voici le Roi qui vient!

LA FOULE.

Vive le Roi!

Fanfares.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ÉVÊQUE-ROI.

*Le roi entre, suivi par deux diacres et par une escorte de boyards.
Derrière lui viennent en foule des soldats, des hommes et des
femmes du peuple.*

L'ÉVÊQUE-ROI, *après avoir étendu la main
pour obtenir le silence.*

Que Dieu soit seul loué ! Si la cime de neige
Du vieux Balkan nous garde encore et nous protège,
Si le monde chrétien conserve son rempart,
La gloire en est à Dieu. J'en refuse ma part.
Son souffle a dispersé les Osmanlis farouches,
Ainsi qu'un vent d'été chasse l'essaim des mouches ;
Son regard a brillé dans nos glaives brandis
Et, par lui, nous avons pu vaincre, un contre dix.
Que sa seule puissance ici soit proclamée.
Seul, il fit un soldat vainqueur, un chef d'armée,
Du vieillard qui bientôt sera dans le linceul.
Point de vaines clameurs. Peuple, gloire à Dieu seul !

Il bénit la foule inclinée.

Remplissons maintenant un devoir redoutable.
Il nous faut châtier le crime épouvantable,
Le monstrueux dessein qu'a rêvé d'accomplir

Montrant la statue.

Le fils de ce héros, de Michel Brancomir.
Cet instant est le plus pénible de mon règne.
J'aimais ce Constantin, hélas ! et mon cœur saigne,
Quand je songe à l'erreur coupable que je fis,
Quand je vois qu'un tel père a produit un tel fils,
Quand je compare, avec des larmes sur la joue,
Ce grand soldat de bronze à cet homme de boue.

Pour juger et punir un pareil criminel,
Selon l'usage ancien et traditionnel,
La Diète des boyards, dont j'ai la présidence,
M'attend pour prononcer la suprême sentence ;
Car il s'agit ici de haute trahison.
Mais, avant tout, sortez cet homme de prison ;
Je desire le voir et lui parler encore.

Quelques soldats entrent dans la prison, à droite, pour exécuter l'ordre du roi.

ANNA, à Ourosch, dans la foule, à gauche.

Père, comment va-t-on le punir ?

OUROSCH.

Je l'ignore.

On le saura bientôt. Toujours l'arrêt le dit.

Constantin paraît sur le perron de la prison. Sourds murmures dans la foule.

LAZARE, dans un groupe, à gauche.

Voici le scélérat !

OUROSCH, dans le même groupe.

Le monstre !

LAZARE.

Le bandit !

Tiens, Ourosch, je voudrais lui cracher au visage !

En ce moment Militza, qui, dès que le nom de Constantin a été prononcé par le roi, a suivi la scène avec les signes d'une poignante émotion, se traîne jusqu'au bas des marches de la prison.

MILITZA, *regardant Constantin.*

Qu'il est pâle !

UN OFFICIER, *aux sentinelles de la prison en leur montrant Militza.*

Garçons ! qu'on nous fasse passage...

A Militza.

Allons, la femme, il faut te retirer d'ici...

Elle a l'air d'une folle.

MILITZA, *entraînée par les soldats.*

Oh ! le revoir ainsi !

On la pousse dans la foule où elle disparaît.

SCÈNE III

LES MÊMES, CONSTANTIN,
moins MILITZA.

L'ÉVÊQUE-ROI, *montrant la statue.*

Constantin Brancomir, reconnais-tu ton père ?

CONSTANTIN, *à part.*

Hélas!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Après avoir, pendant douze ans de guerre,
Gardé notre pays intact et triomphant,
Il est mort, le héros sublime, en le sauvant.
Aussi nous avons fait, reconnaissant hommage,
Fondre les canons turcs pour dresser son image.
La voici. Malheureux, peux-tu la regarder?
Toi, le fils de Michel, né pour lui succéder,
Sous la protection de sa gloire imposante,
On t'accuse — et la preuve, hélas! est écrasante —
D'avoir eu le projet, effroyable, inouï,
De vendre ces Balkans vingt fois sauvés par lui!
Prêtre, je sais combien le fleuve humain charrie
De hontes, mais celui qui trahit sa patrie
Et qui livre le sol où dorment ses aïeux
Est odieux bien plus que les plus odieux;
C'est du nom détesté de Judas qu'on l'appelle;
C'est le fils monstrueux d'une mère encor belle
Qui, l'exposant aux yeux du public débauché,
Lui-même la vendrait comme esclave, au marché!
Or, ce crime sans nom, sans pareil, sans excuse,
Constantin Brancomir, ce crime, on t'en accuse.
Bien plus, on t'en convainc; et, cœur abject et bas,
Même devant ton roi, tu ne t'en repens pas.
Ah! parle! Éclaire au moins la justice terrestre.

Le geste impérieux de cette image équestre
L'exige, Constantin, et ton père irrité
Veut apprendre par toi toute la vérité.
Ce monument, témoin de ses nobles faits d'armes,
Tu l'as couvert de boue. Ah ! du moins, que tes larmes
Lavent — il t'en supplie avec ton souverain —
La fange dont ton crime a souillé son airain !

CONSTANTIN, *à part.*

Oh ! sois de bronze aussi, mon cœur ! et toi, ma bouche,
Garde de l'airain noir le silence farouche !
Mon père, jusqu'au bout je porterai ma croix
Et je ne serai pas parricide deux fois.
Ta gloire vit encore, un mot de moi la tue.
Je resterai muet ainsi que ta statue.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne veux pas parler, malheureux ! Soit ! Je vais,
Pour trouver une mort digne de tes forfaits,
Rejoindre le Conseil qui déjà délibère.
Toi, reste ici, devant l'image de ton père,
Et puisse, ô scélérat stupide et malfaisant,
Sa gloire t'accabler sous son poids écrasant !
A tout à l'heure !

L'Évêque-Roi sort, suivi de son escorte. Les soldats refoulent le peuple dans les ruelles et en gardent les issues. Constantin reste seul dans l'espace libre laissé autour de la statue.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, *seul, s'adressant à la statue.*

Eh bien ! figure triomphante,
Réjouis-toi de voir ce que ton crime enfante.
Il me faut l'expier, moi, ton fils innocent.
Dis, suis-je assez puni d'avoir versé ton sang ?
Compare nos destins, ô mon père, confronte
Ta gloire imméritée et mon injuste honte.
Tu mérites l'opprobre et tu m'en vois couvrir ;
Ton juge est condamné, ton bourreau va mourir.
En nous deux, la justice est deux fois outragée ;
Spectre, es-tu satisfait ? Victime, es-tu vengée ?
Triomphe, homme d'airain, on va meurtrir ma chair
Et Satan tout joyeux en rit dans son enfer !...
Non, calme-toi, mon cœur ! Point de révolte impie !
Il est bon que je meure, il est bon que j'expie.
J'ai dû frapper, je n'ai pas pu faire autrement,
Mais j'ai tué mon père, il faut un châtement ;
Et nous fûmes tous deux, dans l'affreuse aventure,
Lui, traltre à son pays, moi, traltre à la nature.

Je t'ai pris, justicier intègre et couvaincu,
La vie, à toi sans qui je n'eusse pas vécu ;
Il est juste, à présent, que je me sacrifie
Et sauve ton honneur, en te donnant ma vie.
Je suis quitte envers toi. J'ai lavé — tout est bien ! —
Ton crime dans ton sang, ta gloire dans le mien.
Que le fer du bourreau se lève vite et tombe !
Que j'emporte ta faute à jamais dans ma tombe !
Et que ce monument, à tes hauts faits bien dû,
Enfin purifié par mon sang répandu,
Sans plus craindre, ô sanglant passé, que tu le voiles,
Ait le droit de lever le front dans les étoiles !

SCÈNE V

CONSTANTIN, L'ÉVÊQUE-ROI, OU-
ROSCH, LAZARE, ANNA, LA FOULE,
puis MILITZA.

OUROSCH, *au fond du théâtre.*

Le roi revient.

La foule envahit les côtés de la scène.

LAZARE, à Ourosch dans la foule.

Ici... Plaçons-nous vivement.

OUROSCH.

Nous allons donc connaître enfin le jugement.

LAZARE.

Et voir couler son sang.

OUROSCH.

Et voir tomber sa tête!

L'Évêque-Roi reparait, suivi de son escorte.

CONSTANTIN.

Mort, sois la bienvenue! ô mort, mon âme est prête.
Dans tes bras consolants je vais donc m'endormir!
O mort, cent fois merci!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Constantin Brancovitch,
La Diète des boyards, d'un avis unanime,
Te déclare aujourd'hui convaincu de ton crime.
Il nous comble d'horreur, et d'un commun accord
Nous avons décidé que la peine de mort
Pour le traître qui vend sa patrie et sa mère

Était un châtement trop doux et trop sommaire.
Tu vivras.

CONSTANTIN, *à part.*

Que dit-il ?

Long murmure de la foule.

LAZARE.

Non, l'homme à l'échafaud !

OUROSCH.

Son sang, nous l'exigeons !

LAZARE.

Sa mort, il nous la faut !

LA FOULE.

A mort ! A mort !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Silence !... Il vivra, mais sa vie
Des plus affreux trépas lui donnera l'envie.
Enchaîné pour toujours au bas du piédestal
Où son père surgit dans l'éternel métal,
Il vivra, sans espoir que jamais on le lâche ;
Et vous aurez le droit de cracher sur ce lâche

Et de jeter sur lui de la boue en passant,
Mais non de le frapper et de verser son sang ;
Car vous voudrez qu'il vive et que sa honte dure.

CONSTANTIN.

Horreur !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Plus que la mort la peine est-elle dure ?
Nous approuves-tu, peuple, et te sens-tu vengé ?

LA FOULE.

Oui !

LAZARE.

Qu'il souffre longtemps !

OUROSCH.

C'est bien fait.

LAZARE.

Bien jugé !

ANNA.

Le malheureux !... C'est pis que la corde ou la hache.

CONSTANTIN.

Vivre ainsi ! vivre encore ! Oh ! mon Dieu !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Qu'on l'attache

Des soldats saisissent Constantin et l'enchaînent au socle de la statue.

C'est pour toujours. La mort seule pourra finir
Son long supplice, effroi des traîtres à venir.

OUROSCH, *sortant de la foule.*

Oui, qu'il souffre à jamais l'opprobre, et désespère,
Ayant pour pilori l'image de son père!

CONSTANTIN, *à part.*

Mon père! Il devrait être à la place où je suis.

LAZARE, *sortant de la foule à son tour.*

Qu'il demeure à ce bronze attaché jours et nuits!
Tel un chancre hideux qu'un arbre a sur l'écorce.

CONSTANTIN, *à part.*

O Seigneur, soutiens-moi! Dieu, donne-moi la force!
Que je puisse accomplir ma tâche jusqu'au bout!

LAZARE, *au roi.*

O Roi, laisse éclater la colère qui bout.
Tu veux qu'il vive! Soit. Son existence est sauve,
Du moins, nous entendrons hurler la bête fauve;

Et, comme on le fera tous les jours, qu'aujourd'hui,
Chacun de nous se dresse à son tour devant lui,
Et lui jette une insulte, un crachat, un blasphème!

MILITZA, *sortant de la foule et s'élançant
dans les bras de Constantin.*

Qu'il ait du moins quelqu'un qui l'embrasse et qui l'aime!

CONSTANTIN.

Militza!

MILITZA, *à la foule.*

Maintenant, venez, bourreaux hideux!
Pour recevoir l'outrage, au moins nous serons deux.

LAZARE.

Qu'on l'ôte de ses bras!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Pas encor. Réponds, femme.
Tu sais bien que cet homme est un monstre, un infâme!
Son crime fait horreur ainsi mis en plein jour.
Pour le défendre encor, qui donc es-tu?

MILITZA.

L'amour...

Peuple, que ta clameur de haine retentisse!
Il a pour lui l'amour, plus fort que la justice!

LAZARE.

Qu'on la tue.

L'évêque contient du geste les furieux.

MILITZA.

Oui, l'amour, peuple avide de sang,
Qui lui reste fidèle et le croit innocent !

CONSTANTIN, *la baisant au front.*

Quelqu'un m'aime ! ô douceur !

MILITZA.

Ah ! vous le laissez vivre
Pour qu'il souffre encor plus ; mais, moi, je le délivre.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comment ?

MILITZA, *à Constantin, tirant de son sein le poignard
que le jeune homme lui a donné autrefois.*

Tu m'as donné le poignard que voici,
Constantin !

Elle le frappe.

Tiens ! je t'aime !

CONSTANTIN.

Enfin!... Je meurs!... Merci!

Il meurt.

LA FOULE.

Ah!

MILITZA.

S'il existe un ciel, je t'y suis, pauvre maître!

Elle se tue.

LAZARE.

Ainsi le crime échappe au châtement!

L'ÉVÊQUE-ROI, *bas.*

Peut-être.

Dieu seul fera justice à ce couple qui dort.

Prions pour son repos et respectons la mort.





L'HOMME

ET

LA FORTUNE

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

KARL

LE DUC

MÉTA

LA COMTESSE

L'ARMURIER

UN DOMESTIQUE

L'action se passe en Allemagne, à l'époque et avec les costumes du Werther, de Gœthe.



L'HOMME
ET
LA FORTUNE

ACTE PREMIER

Un paysage d'automne. Au lointain, le panorama d'une grande ville. A gauche, des tables et des bancs sous de grands arbres et l'entrée d'une hôtellerie. A droite, un tir au pistolet.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, L'ARMURIER, puis
LA COMTESSE.

Le duc, en élégant costume du matin, est devant le tir et prend un pistolet des mains de l'armurier.

LE DUC, *armant le pistolet.*

Encore cette balle. *(Il ajuste la cible et fait feu.)*

Mouche... Fridolin, va me chercher le carton. (*L'armurier s'éloigne pour obéir ; le duc descend en scène, puis regarde à l'horizon.*) Vraiment, la ville offre d'ici un merveilleux coup d'œil, avec ses maisons de briques roses, ses toits d'ardoises bleues et ses monuments dorés. Quel magicien que le soleil ! Il jette les splendeurs du prisme sur toutes les pourritures... que ce soit un cloaque ou une capitale. (*L'armurier revient et lui présente le carton.*) Diable !... J'ai seulement couvert six balles sur dix... C'est pitoyable.

L'ARMURIER.

Votre Excellence avait la main un peu nerveuse ce matin.

LE DUC

C'est vrai, et si c'eût été aujourd'hui que je me fusse battu avec le major de Planow... une belle cible, ma foi ! ce plastron vert, constellé de décorations... je crois qu'il y aurait eu dans mon tir un léger écart... et qu'au lieu d'envoyer ma balle juste sur son ordre de l'Éléphant de Danemark, j'aurais pu lui briser sur la poitrine sa croix de la Couronne de fer, ce qui eût été de mauvais goût, puisque je lui avais promis de viser l'Éléphant. (*Rendant à l'armurier le carton et le pistolet.*) C'est bien, je ne tirerai plus aujourd'hui. (*L'armurier sort. Entre la comtesse, en tenue de cheval, venant de l'hôtellerie. Le duc, l'apercevant.*) La comtesse Zéno ?

LA COMTESSE.

Vous, mon cher duc ?

LE DUC.

A quel bon hasard dois-je le plaisir de vous rencontrer dans cette solitude ?

LA COMTESSE.

Tout simplement à un joli temps de galop dans cette fraîche brume d'automne. J'étais entrée dans cette hôtellerie pour laisser souffler ma bête et boire une tasse de lait... Mais que devenez-vous donc?... On ne vous aperçoit plus aux thés intimes de la reine douairière.

LE DUC.

Vous me connaissez, comtesse. Il y a des jours où l'étiquette de nos cours allemandes m'est insupportable.

LA COMTESSE.

Croyez-vous que je m'y ennuie moins que vous et qu'il soit récréatif pour une veuve de trente ans de passer ses soirées à contempler les bonnets montés des chanoinesses, et à faire le reversis de Sa vieille Majesté ? Mais que voulez-vous ? C'est toujours une cour, et le seul théâtre où puisse se produire une femme.

LE DUC.

Surtout quand elle est belle et ambitieuse, et je suis même étonné que depuis la mort de Zéno... voilà trois ans de cela, ce pauvre cousin... vous vous soyez ainsi résignée à la monotone existence d'une dame d'honneur à tabouret.

LA COMTESSE.

C'est vrai, duc, mais laissez faire... Je cherche et j'attends... — Au fait, vous savez la triste nouvelle ?

LE DUC.

Non.

LA COMTESSE, *s'asseyant*.

Ce beau Hongrois des bals de l'hiver dernier...

LE DUC.

Le prince Sika ?

LA COMTESSE.

On annonce qu'il est au plus mal.

LE DUC.

Tant pis, nous regretterons en lui un jeune fou très magnifique... Et de quoi meurt ce pauvre Sika ?

LA COMTESSE.

Hum! c'est assez délicat à dire...

LE DUC.

Je comprends. De mille et une nuits passées autrement qu'à entendre conter des histoires, n'est-ce pas? (*La comtesse sourit avec un léger geste d'affirmation.*) Je le répète... c'est une perte sérieuse que le prince. Je l'ai connu à Ems, où il faisait prendre les eaux à son cheval *Matamore*, qui avait gagné une bronchite à la suite d'une course au clocher... Ah! ces grandes traditions-là s'en vont tous les jours.

LA COMTESSE.

Duc, n'êtes-vous pas toujours là pour les maintenir?

LE DUC.

Vous raillez, comtesse, et si je comprends bien ce joli sourire, vous vous demandez, en ce moment, pourquoi le duc de Falkenberg, qui porte un des plus grands noms de la Bohême, se contente d'être le plus fin duelliste, le plus solide buveur et le plus affreux mauvais sujet de toute l'Allemagne?

LA COMTESSE.

J'aurais pu me poser cette question indiscrète du

temps que vous me faisiez la cour, mon cher duc; mais aujourd'hui...

LE DUC.

Aujourd'hui que votre rigueur envers moi vous a valu mon estime... je suis bizarre, vous savez... aujourd'hui seulement je vous jugerais digne de la confiance.

LA COMTESSE.

Et si ma curiosité de femme vous la demandait, que pourriez-vous lui répondre?

LE DUC.

Hélas! rien que des mauvaises raisons. A peine ai-je l'excuse de la rude et farouche éducation que mon père m'avait donnée, lorsque, après s'être crevé les poumons à sonner de la trompe par les forêts, il me laissa seul, à dix-sept ans, avec le poids d'un grand nom et d'une fortune de plusieurs millions de florins. Cette éducation m'eût seulement rendu capable de déchiffrer les plus vieux blasons, de monter les étalons à cru et de boutonner un maître d'armes, si je ne l'avais complétée, pendant les heures oisives de mon enfance, dans la bibliothèque du manoir paternel, en lisant tous les évangiles du doute et de la corruption, depuis Voltaire jusqu'au marquis de Sade. Je me suis donc trouvé, au matin de ma jeu-

nesse, riche, noble, fort, libre, sentant en moi des facultés puissantes et des passions impétueuses, ayant tous les désirs et ne croyant plus en Dieu.

LA COMTESSE.

Mais, pardon, mon cher duc, c'est très banal ce que vous me contez là!

LE DUC.

Pardieu! banal comme la vie... Banal comme les plaisirs qui ennuient, les voluptés qui dégoûtent, les femmes qui mentent et les amis qui trahissent... Ah! n'ayez pas peur, comtesse, je ne vais pas vous submerger d'élégies. La douleur est une fleur sublime qui ne pousse pas dans l'aridité des sables, et mon âme est un désert.

LA COMTESSE.

Allons donc!... Jamais une larme?...

LE DUC.

Je l'aurais payée au prix d'un diamant... Non, non! la vie a été pour moi plus sévère, c'est-à-dire plus juste. A qui doutait de tout, elle n'a permis de rencontrer que le mal. Une femme à qui j'avais pris le premier baiser devant le lit de mort de son mari, m'a quitte pour un saltimbanque. C'est naturel... Un

jeune musicien que je protégeais, un être exquis d'intelligence et de sensibilité, mais que je savais pauvre et que j'avais voulu tenter, m'a volé de l'argent dans un tiroir ouvert. C'est logique... Un ami, pour qui j'avais reçu trois coups d'épée, mais dont j'avais raillé un léger ridicule, m'a calomnié et m'a donné pour le scélérat qu'après tout je ne suis pas. C'est tout simple... Je ne croyais pas à la pudeur : des mères ont voulu me vendre leurs filles... Je ne croyais pas au patriotisme : un général, sous qui j'ai servi, m'a proposé d'être son complice dans une trahison... Tout cela est bien fait et très bien fait. Mon existence ne pouvait avoir que des hôtes mauvais et sinistres. Les ruines ne sont hantées que par des hiboux et des serpents

LA COMTESSE.

Non ! duc, c'est par trop d'amertume, et vous ne ferez pas croire à une femme que vous n'avez rien trouvé de bon dans la vie.

LE DUC.

Croyez-vous que je n'aie pas tout essayé ? Allez ! j'ai payé de la moitié de ma fortune et d'une bonne pinte de mon sang le droit de mépriser l'humanité. J'ai tout rêvé, même le crime ; j'ai tout fait, même le bien. Mais c'est bien fini... Le désir est mort en moi, et je m'ennuie comme un tyran à jeun de supplices.

LA COMTESSE.

Mais alors on pourrait vous dire : « Pourquoi vivez-vous ? »

LE DUC.

Sur ma foi, c'est ce que je me demandais tout à l'heure en maniant ces armes, et... oui, vous êtes digne d'entendre cet aveu... tous les matins, quand je viens faire ici un carton pour m'entretenir la main, — tous les matins, vous entendez ? — lorsque j'arme mon pistolet, je suis tenté de tirer ailleurs que sur cette cible, et d'aller un peu savoir si la tombe n'est pas une mystification.

LA COMTESSE, *troublée*.

Grand Dieu ! ce n'est pas cela que je voulais dire, et...

LE DUC, *souriant*.

Rassurez-vous. Il y a encore une crainte qui m'arrête.

LA COMTESSE.

Laquelle ?

LE DUC.

Eh bien, c'est qu'après la mort ce ne soit toujours

à recommencer ! ce qui serait pour moi la vraie formule de l'enfer.

LA COMTESSE, *après un court silence.*

Savez-vous bien, duc, qu'une si belle profession de foi de scepticisme ferait l'effet d'un défi, à une coquette ? Mais, pour moi, j'aime mieux vous croire sur parole, et je ne me sens pas le courage de descendre dans le cratère des volcans éteints... Mais mon cheval doit être reposé. Rentrez-vous en ville ?

LE DUC.

Non ; j'ai affaire dans les environs et je viens de commander mon déjeuner dans cette auberge. (*Karl et Méta paraissent au fond, se donnant le bras et se parlant à voix basse.*)

LA COMTESSE.

M'aidez-vous à me mettre en selle ?

LE DUC.

Comtesse, je ne laisserai à personne l'honneur de vous tenir l'étrier. (*Apercevant Karl et Méta, à part.*) Des amoureux... Dire qu'il y a encore des minutes où je les envierais !... Bah ! (*Il suit la comtesse qui entre dans l'hôtellerie. Tous deux sortent.*)

SCÈNE II

KARL, MÉTA.

Karl est vêtu comme un étudiant pauvre. Méta a une robe très simple et un chapeau de paille à la main.

MÉTA.

Quelle bonne idée vous avez eue, monsieur Karl, de me mener aujourd'hui à la campagne !

KARL.

N'est-ce pas, Méta, que les cigognes ont été trop frileuses cette année ? Figurez-vous, ce matin, je lisais à ma fenêtre, quand un fil de la Vierge est venu se poser sur mon livre. Cela m'a fait regarder le ciel, qui était bleu comme au printemps, et cela m'a fait aussi songer à vous, ma laborieuse petite voisine, qui filez comme la bonne Vierge et qui êtes si assidue à votre rouet. C'est alors que la pensée m'est venue de vous offrir le bras, en bon camarade, et de

vous emmener dans les champs, pour dire adieu à l'automne.

MÉTA.

Oh! merci de tout mon cœur... La bonne matinée! Grâce à vous, j'aurai poursuivi le dernier papillon et cueilli le premier chrysanthème. Comme c'est beau! On dirait que les arbres sont en or. Et le ciel, comme il est pur! Il n'y manque que des hirondelles.

KARL.

Alors, vous êtes heureuse?

MÉTA.

Oh! oui, bien heureuse et bien reconnaissante.

KARL.

Non, c'est moi qui suis reconnaissant et fier... Savez-vous la petite joie que j'ai éprouvée, quand nous sommes tous deux sortis du faubourg?

MÉTA.

Non.

KARL.

Eh bien, je me disais qu'en nous voyant passer ainsi, nous donnant le bras et nous parlant à voix

basse, on pouvait bien nous prendre pour des amoureux, et qu'on devait m'envier d'avoir une si jolie fiancée!

MÉTA.

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Karl? Je n'ai jamais été assez folle pour croire qu'une pauvre fille comme moi pût devenir la femme d'un jeune homme savant et distingué comme vous... et je vous ai su gré de ne m'avoir jamais parlé d'amour, parce que c'était la preuve que vous me respectiez. Non! je sais bien ce que je suis pour vous... une bonne voisine, peut-être une amie. Dans cette maison qui abrite nos deux misères, nous nous sommes rencontrés et nous nous sommes parlé. Vous étiez pauvre comme moi, seul comme moi! Les longues soirées que je passais à filer et à coudre, vous les passiez, vous, penché sur vos gros volumes. J'ai vu que vous étiez triste. J'ai cherché à vous distraire, à vous consoler, et... je me trompe peut-être... mais il y a des jours où il m'a semblé que je réussissais. Eh bien, tout ce que je vous demande en échange, c'est de vous souvenir un peu de moi, plus tard, quand vous aurez la richesse et le bonheur que vous méritez, que vous obtiendrez, j'en suis sûre; de même que, quand vous retrouverez une rose séchée dans un livre, vous vous rappelez le jour où vous l'aviez mise, toute fraîche, sur votre table, et où elle a parfumé une de vos heures de travail.

KARL.

Écoutez-moi, Méta. Vous avez été la seule rencontre heureuse que j'aie faite sur mon triste chemin... Dans ce logis où, captif volontaire, j'ai laissé s'écouler mon indigente et laborieuse jeunesse, vous avez été la petite fleur de muraille qui pousse entre les barreaux pour rappeler au prisonnier la belle nature et le grand soleil. Quoique bien plus jeune que moi, vous avez calmé mes colères et mes désespoirs d'enfant avec la ferme et douce tendresse d'une sœur aînée, et vous avez pris dans ma vie la forme visible de mon ange gardien. Si j'avais été sage, je me serais résigné pour toujours à la pauvreté et au travail ; je vous aurais aimée, j'aurais tâché d'être aimé de vous... Mais, maintenant, il est trop tard... Vous le pressentiez vous-même tout à l'heure, la vie n'est qu'une suite de séparations... J'aurais voulu seulement que la nôtre fût moins prompte.

MÉTA.

Mon Dieu ! monsieur Karl, que voulez-vous dire ?

KARL.

Ce que je n'ai le courage de vous avouer qu'au dernier moment. Asseyez-vous sur ce banc, Méta, et promettez-moi d'être raisonnable et de ne pas vous faire du chagrin, n'est-ce pas ? Mais ici même, à l'heure où nous sommes, — dans cette auberge, tenez, —

j'ai un rendez-vous auquel il faut que je me présente seul, et à la suite duquel je vais sans doute m'en aller loin, bien loin d'ici.

MÉTA.

Vous en aller?... Et pour longtemps?

KARL.

Sait-on jamais quand on reviendra?... Peut-être pour toujours.

MÉTA.

Vous quittez l'Allemagne?

KARL.

Oui, Méta, je quitte l'Allemagne.

MÉTA.

L'Europe, peut-être? Vous émigrez?

KARL.

Vous l'avez dit... j'émigre.

MÉTA.

Et vous partez en abandonnant vos meubles, vos chers livres, tout ce qui vous appartient?

KARL.

Le prix de mes pauvres richesses suffira à payer ce que je dois. Et puis, le pacte que je vais signer ici doit pourvoir à tous mes besoins.

MÉTA.

Mais où irez-vous ? Peut-on vous le demander ?

KARL.

Je ne le sais pas moi-même, mon enfant.

MÉTA.

Comme vos paroles sont mystérieuses, monsieur Karl. Oh ! je sais bien que je n'ai pas le droit de vous interroger. Mais vous ne pouvez pas m'en vouloir d'être inquiète de cet avenir inconnu vers lequel vous allez, et d'avoir peur de vous sentir la main si fiévreuse, de vous voir le front si pâle.

KARL.

Non, ce parti décisif qui me sépare de vous, sur mon honneur, je ne puis vous le dire ; mais si vous le connaissiez, Méta, vous l'approuveriez certainement, puisqu'il me promet le repos dont j'ai tant besoin, et la fin des chimères qui m'ont tant fait souffrir.

MÉTA.

N'en parlons plus, monsieur Karl. Du moment que

vosre bonheur dépend de ce départ, vous avez raison, je devrais être contente... Voyez, j'essaye de sourire... Mais vous vous taisez... Est-ce qu'il faut que je vous quitte déjà ?

KARL.

Non, Méta, pas encore. Il me semble que ces dernières minutes que je passe auprès de vous doivent être les meilleures de ma vie, et je n'en veux perdre aucune. *(Il lui prend le bras, puis après un silence et promenant ses regards autour de lui.)* Ah ! la cruelle chose qu'un adieu ! Voici que tout le paysage devient sombre comme nos pensées. Voyez ! c'est bien maintenant la fin d'octobre. Prairies sans fleurs ! soleil sans rayons ! L'azur pâli n'a plus de chaleur ; les arbres flétris n'ont plus de chants d'oiseaux. Toute la nature exprime et respire l'indéfinissable mélancolie qui est contenue dans ce mot : Regret ! Que c'est triste, n'est-ce pas ? Mais que c'est beau pourtant... Et il va falloir quitter tout cela !

MÉTA.

Mon Dieu ! vous me faites peur. N'y a-t-il pas ailleurs des pays comme celui-ci, où vous trouverez ce ciel calme et pur, ces grands arbres d'or et cette belle et triste après-midi d'automne ?

KARL.

Vous avez raison, Méta ; je voulais seulement dire

que ce ne serait plus la patrie ! (*La regardant.*) Vous pleurez?... C'est moi qui vous fais pleurer... Ah ! je ne sais donc que faire du mal !

MÉTA.

Non ! monsieur Karl, mais je puis bien vous avouer cela, maintenant que nous allons nous séparer : je me rappelais ce que vous me disiez tout à l'heure, et je pensais à mon tour que, si quelqu'un nous voyait ici nous regardant dans les yeux et nous tenant les mains, c'est à présent qu'il pourrait bien plutôt nous prendre pour des fiancés... Et, je ne sais pas pourquoi, mais c'est cette pensée-là qui m'a fait venir des larmes.

KARL, *lui serrant les mains.*

Hélas ! (*A part.*) Du courage, il faut en finir. (*Haut.*) Méta, l'heure marche, vous devez maintenant me laisser seul.

MÉTA.

C'est donc vrai... Je ne vous reverrai plus?...

KARL.

Je vous en prie, soyez forte. Abrégeons ces adieux... Un baiser de frère, là, sur votre front... Puis... allez reprendre votre paisible vie de travail et de vertu... Un jour, un honnête homme vous découvrira dans

votre paisible retraite... Aimez-le, vivez heureuse près de lui et par lui, et ne songez plus à ce triste compagnon que le hasard vous avait donné et à qui, dans votre imprudente générosité, vous vouliez dévouer votre jeunesse. Adieu, Méta, et dites-vous que vous me quittez, sans doute, pour toujours.

MÉTA.

Adieu, Karl, et pensez bien que je ne vous oublierai jamais. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

KARL, *seul.*

Je ne pouvais pourtant pas lui dire que j'allais me tuer. (*Après un silence.*) Voyons, toutes mes mesures sont bien prises... Là-bas, ma disparition est expliquée par cette fable de départ... Ici, je ne suis plus sur le territoire de la ville, et quand je me serai brûlé le cœur avec une des armes de ce tir, on jettera le corps du suicidé inconnu dans quelque sépulture décriée et personne ne s'en inquiétera. Pas de tombeau pour qui a vécu sans foyer, pas de prière

pour qui est mort sans espérance ! (*Prenant une pièce de monnaie dans son gousset.*) Voici un florin ; c'est le dernier de ce trésor de pauvre que j'ai mis deux ans à épuiser, liardant comme un avare, usant mes hailons, ne mangeant que juste assez pour ne pas mourir de faim et lisant à la fenêtre ouverte, l'hiver, au clair de lune, pour épargner le feu et la lumière. Cet argent va payer ma mort. Sur ma foi ! ce sera le premier que je dépenserai sans regret.

SCÈNE IV

KARL, LE DUC, *puis* L'ARMURIER

LE DUC, *sortant de l'hôtellerie.*

Il n'y a pas à dire... la truite était fine et l'affenthaler capiteux... Ma foi ! vivent les déjeuners d'auberge !...

KARL, *frappant avec sa pièce d'argent sur la planche où sont posées les armes devant le tir.*

Holà ! l'armurier !... l'homme !... Il n'y a donc personne ici ?

LE DUC, *apercevant Karl.*

Voilà un amateur bien pressé. Tiens, tiens, c'est mon promeneur sentimental de tout à l'heure. S'exercer au pistolet après un rendez-vous galant, c'est assez bizarre... Voyons comment il s'en acquitte. *(Il s'arrête sous les arbres et observe.)*

KARL.

Pourvu que je n'aie pas me manquer! Rappelons-nous ce que me disait cet étudiant, l'autre jour, à l'amphithéâtre. On s'assure bien de la place du cœur, ici, entre ces deux côtes. *(Il se tâte la poitrine.)* L'étudiant avait raison... le cœur bat toujours dans ce moment là...

LE DUC.

Ce garçon est singulièrement agité!

L'ARMURIER, *entrant.*

Vous avez appelé, monsieur?

KARL.

Oui, je veux faire quelques balles... Cela coûte?...

L'ARMURIER.

Un florin pour les douze coups et le carton.

KARL, *lui offrant son florin.*

Voilà justement ce qu'il vous faut.

L'ARMURIER.

Monsieur... tout à l'heure...

KARL.

Non, prenez...

L'ARMURIER, *après avoir pris l'argent, offre un pistolet à Karl.*

Quand il vous plaira, monsieur.

KARL, *le pistolet à la main.*

Cette arme est-elle bonne ?

L'ARMURIER.

Excellente, monsieur. C'est le pistolet d'ordonnance des gardes à cheval de Sa Majesté : ces messieurs les officiers n'en veulent pas d'autre pour les affaires d'honneur.

KARL.

Porte-t-il loin ?

L'ARMURIER.

A vingt-cinq pas, monsieur, cela vous percerait

une bonne planche de chêne ou... *(en souriant)* un homme.

KARL.

La charge est-elle bien bourrée ? la poudre bien sèche ?

L'ARMURIER.

Sans doute, monsieur ; mais pourquoi ?

KARL.

Pour rien. Reculez-vous un peu. Je tirerai d'ici.
(L'armurier s'éloigne de quelques pas.) Tout est dit, allons ! *(Au moment où Karl, seul au milieu de la scène, la main gauche sur son cœur, va diriger l'arme contre lui, le duc, qui s'est approché silencieusement de lui par derrière, lui touche légèrement le bras qui tient le pistolet.)*

LE DUC.

Pardon, monsieur.

KARL, dans le plus grand trouble.

Monsieur...

LE DUC, le saluant avec courtoisie.

Serait-il indiscret de vous demander pourquoi vous voulez vous tuer ?

KARL.

Monsieur, qui peut vous faire croire ?... Prenez garde, j'ai peu de goût pour les mauvais railleurs.

LE DUC.

Et moi pour les impatients, monsieur, et si vous aimez mieux mourir de ma main que de la vôtre... Mais toute cette vivacité est absurde ! Je n'ai point l'intention de vous offenser, et quand vous saurez pourquoi... (*A l'armurier qui s'est approché.*) Laissez-nous.

L'ARMURIER.

Mais... excellence, c'est que si réellement...

LE DUC.

N'es-tu pas payé ? Va-t'en, te dis-je !...

L'ARMURIER.

J'obéis, monseigneur, j'obéis. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LE DUC, KARL.

KARL.

M'expliquerez-vous, maintenant, dans quel dessein vous avez interrompu mon innocente distraction sous le singulier prétexte...

LE DUC.

Monsieur, vous alliez bel et bien vous tirer un coup de pistolet dans le cœur. (*Geste de Karl.*) Il est parfaitement inutile de chercher à me donner le change. Je n'ai pas l'intention de vous empêcher de vous tuer.

KARL.

Monsieur!...

LE DUC.

Regardez-moi bien. Ai-je l'air d'un philanthrope? Je n'attache pas grande importance, et je l'ai prouvé,

à la vie d'un homme, la vôtre ou la mienne. Le suicide me paraît une action très permise, — mais fort difficile, et qui exige, selon moi, plus de courage qu'il n'en faut pour charger l'ennemi comme je l'ai fait, à la tête de mes escadrons, l'épée dans le fourreau et armé d'un simple fouet de chasse.

KARL, *posant son pistolet sur une des tables.*

Et bien, oui ! c'est vrai, je veux mourir ; mais je ne suppose pas, monsieur, que vous ayez retardé le moment de ma mort uniquement pour me faire part de vos théories ou de vos exploits.

LE DUC.

Décidément, vous avez le caractère mal fait aujourd'hui. Mais, dans l'état d'esprit où vous vous trouvez, je vous excuse et je continue à m'expliquer. Sachez donc, cher monsieur, que si j'ai eu l'impolitesse de vous interrompre dans votre très légitime tentative, c'est que, ce matin même, j'ai eu, moi aussi, la fantaisie d'en faire autant.

KARL, *d'abord étonné.*

Vraiment ! (*Avec amertume.*) Mais je vois que ce caprice vous a passé, et je ne m'en étonne guère. Rassurez-vous. Ce n'était qu'un élégant accès de spleen que vous noierez ce soir au fond d'une bouteille de tokay. Moi, je suis le fils d'un homme qui, après m'avoir donné l'éducation d'un prince

du sang ou d'un millionnaire, m'a laissé sans argent et sans protecteur... J'ai accepté bravement la bataille de la vie. Tenez, monsieur, vous jouez avec un pommeau de cravache dont la valeur représente trois fois la somme qui m'a suffi pour végéter pendant deux ans, sous un des toits de cette grande ville, passant mes journées en efforts inutiles et mes nuits en veilles acharnées pour acquérir les connaissances qu'il faut à un ambitieux pauvre. J'ai lutté, mais j'ai été vaincu. Il paraît que la société ne veut pas de moi. J'ai subi tous les refus, toutes les humiliations... Je sens en moi une volonté à soulever des montagnes, et hier on m'a refusé une place d'expéditionnaire à la chancellerie... Ah! je suis allé jusqu'au bout, mais aujourd'hui je suis trop las, et comme il me restait un florin, j'ai acheté la charge de poudre qui est dans ce pistolet... Vous, monsieur... je ne vous connais pas... mais on vous appelait tout à l'heure devant moi Monseigneur et Excellence, et je devine que votre aristocratique ennui n'a rien de commun avec mon trivial désespoir. Ainsi, passez votre chemin... Justement, voici le garçon d'écurie qui amène votre cheval dans cette cour. Bonne promenade! Un temps de trot dissipera vos idées noires... Allez! et laissez cette place libre à un misérable qui en a besoin pour mourir.

LE DUC.

Et je le ferais, vertubleu! si vous mouriez d'une

trahison de grisette ou d'un manuscrit sans libraire. Mais vous venez de prononcer quelques énergiques paroles qui vous ont valu mon estime. Ainsi, cette jeune fille avec qui je vous ai vu tout à l'heure n'est pour rien?...

KARL.

Méta! Ah! silence là-dessus, s'il vous plaît. Elle! c'était le bonheur obscur, le devoir vaillamment accepté, une vie de courage et d'amour qui s'offrait à moi, et dont ma folie n'a pas voulu.

LE DUC.

A la bonne heure! Savez-vous que vous me gagnez tout à fait? Écoutez... Je suis assez bien en cour, je suis riche, et si mon appui...

KARL.

Une aumône!... Ah! je vous attendais là; mais, quand même je ne serais pas trop fier pour accepter, vous doutez-vous seulement de ce qu'il faudrait m'offrir pour me satisfaire? Savez-vous quel est le rêve magnifique qu'il faudrait me donner les moyens de réaliser? (*Montrant la ville au loin.*) Ah! vous me demandiez pourquoi je voulais me tuer? Eh bien! écoutez... Vous voyez cette ville, où j'ai subi toutes les tortures de la privation et du désir, cette cité jadis fameuse dans l'histoire? Eh bien!... je vais

vous paraitre un fou, mais je rêvais d'être celui qui lui rendrait son ancienne gloire. Vous voyez ces faubourgs, bordés d'hôpitaux et de cimetières, où souffre et meurt un peuple rongé de misère et d'envie ? Je voulais y faire bénir mon nom comme celui d'un bienfaiteur. Dans ces casernes, où paradedent quelques bataillons de soldats ivrognes et fainéants, je voulais enflammer d'enthousiasme une jeune armée que j'aurais envoyée à la victoire. Dans ces hôtels, dans ces maisons somptueuses, où s'épanouissent comme des fleurs de serre des femmes dont le regard fait mourir de langueur, je voulais me faire aimer par la plus belle de toutes, comme j'aurais été le plus grand de tous. Enfin, vous voyez bien, là-bas, ce palais sur lequel flotte un drapeau royal et où de vieux ministres en perruques poudrées feuilletent des paperasses autour d'une table ? Eh bien ! c'est dans ce palais, c'est à cette table que je voulais m'asseoir à la première place, faisant courber le front à ces vieillards devant l'audace de ma volonté, et leur parlant, au nom du souverain, un langage dont l'écho aurait fait tressaillir l'Europe ! Ah ! vous me preniez peut-être pour un désespéré vulgaire ?... Vous vous trompez, mon gentilhomme. Le cerveau qui, dans un moment, va souiller de ses débris les planches de ce tir, a contenu un monde, il a conçu l'œuvre sublime du grand patriote et du tribun. Vous parliez de secours et de protection, monsieur le hobereau, et vous comptiez sans doute

m'offrir les dix frédéricks qui sont dans votre bourse et une place de commis chez quelque laquais titré? Cela ne me suffit pas, vous voyez... On devient très exigeant pour la vie quand on a pris son parti de la mort. Allons, parlez! pouvez-vous faire quelque chose pour moi?... Le jeune roi est un libre esprit. Me présentez-vous à la cour? Le premier ministre pourrait comprendre quelques-unes de mes vues politiques et son secrétaire intime vient de mourir. Avez-vous assez de crédit pour me faire obtenir cette place?... Pour débiter, j'ai besoin d'argent. M'ouvrez-vous un compte chez votre banquier? Il me faut des femmes pour alliées. Quand m'introduisez-vous chez la chanoinesse de Plantzau?... Ah! vous vouliez me faire l'aumône!... J'accepterais cela, mais, pas moins... Mon bon monsieur, faites-moi donc la charité!

LE DUC

Monsieur, je me nomme Wolff, duc de Falkenberg, en Autriche, comte de Pzibran en Bohême, seigneur de Rozemburg, Blasewitz, Teufelsbach et autres lieux; je suis colonel général des trabans rouges, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté et commandeur de ses ordres. Le roi m'honore de son amitié; le président du conseil est mon cousin; je possède en terres un capital de quatre millions de florins... Eh bien, je mets mon crédit et ma fortune à vos ordres! Je vous en prie, disposez de moi.

KARL.

Cette ironie...

LE DUC.

Non, morbleu ! je suis sérieux comme un conclave qui nomme un pape.

KARL.

Quoi, vous voudriez ?...

LE DUC.

Êtes-vous gentilhomme ?

KARL.

Je le cachais, dans la misère où j'ai vécu jusqu'ici... Mais je suis baron de Werner... Noble d'hier, d'ailleurs ; mon père a été baronisé par le feu roi.

LE DUC.

C'est la noblesse des ambitieux, courte et bonne. Eh bien, avant trois jours, je vous aurai présenté chez le roi, je vous aurai présenté chez le chef du cabinet, je vous aurai présenté chez la chanoinesse ! mais avant tout, mon cher, il faut que je vous présente chez mon tailleur.

KARL.

Est-ce un rêve ?

LE DUC, *écrivait sur son carnet.*

Voici qui vous convaincra déjà de la réalité. (*Déchirant la feuille et la présentant à Karl.*) C'est un bon sur la banque des frères Manheim.

KARL.

Quatre mille florins!

LE DUC.

Est-ce suffisant comme entrée de jeu ?

KARL.

Excusez-moi, monsieur le duc, mais le malheur enseigne la défiance. Bien que je ne pénètre pas les causes de votre soudaine bienveillance, je m'y abandonnerais peut-être... mais, partout où j'entre, je prétends que ce soit par la grande porte et sans me baisser. Je ne veux mettre mon ambition qu'au service de ce que je crois bon et juste. Pardon si j'insiste, mais avant d'écouter les propositions que vous avez sans doute à me faire, je dois vous déclarer que vous avez devant vous un homme d'honneur.

LE DUC.

Mais je n'ai rien à vous proposer ! Tranquillisez-vous, vertueux puritain ; je ne cherche pas à vous

entraîner dans une intrigue... Je n'ai ni ministre à faire tomber, ni archiduchesse à compromettre, je vous assure. La politique, qui vous tente, est une vilaine science. C'est moins fin que l'escrime ou les échecs, et plus sale que la chimie, et jamais je ne consentirai à y tremper mes mains de gentilhomme.

KARL.

Mais alors, je ne comprends pas...

LE DUC.

Écoutez donc. Je suis le plus fatigué et le plus ennuyé des hommes. Les désirs manqués vous menaient au suicide; moi je me tuerai peut-être un jour par satiété. L'empire de Charlemagne serait à prendre que je ne ferais rien pour l'obtenir, la chose fat-elle aussi aisée que de siffler mon chien. Or, je trouve en vous mon antipode et l'homme le plus formidablement bardé d'illusions que j'aie encore rencontré. Je veux vous voir aux prises avec la vie. Cela me passionnera toujours autant qu'un combat de coqs... Ce n'est pas que je croie à votre génie, au moins!... fumées d'une jeune imagination qui prend le désir pour la volonté. Vous voulez planer comme un aigle, et vous périrez sans doute comme un moucheron, dans la toile d'araignée d'une intrigue diplomatique. La femme aux pieds de laquelle vous rêvez de mettre votre gloire, vous la surprendrez un

jour avec son valet de chambre... et ne parlant pas de métaphysique... Mais, enfin, vous me plaisez; vous avez dans les yeux le regard d'acier des hardis chercheurs d'aventures, et je ne laisserai pas un beau et vaillant garçon se tuer pour des billevesées qu'avant six mois vous mépriserez comme moi. Voyez, je suis bon diable et ne vous propose de signer aucun parchemin rouge. Je n'ai rien de commun avec le Méphistophélès de M. de Goëthe, le conseiller du duc de Saxe-Weimar, et je vous offre une assistance désintéressée. Je tiendrai toutes mes promesses; seulement, je vous préviens, je ne veux faciliter que vos débuts. Au moment où vous allez vous lancer sur le lac glacé de la vie publique, je vous attache vos patins, voilà tout. Mais je ne vous crierai pas : casse-cou ! quand vous courrez aux endroits dangereux, et je vous sifflerai comme un mauvais bouffon, si vous finissez par un plongeon ridicule... Voyons, mon maître, ces conditions vous conviennent-elles ?

KARL.

Prenez garde ! si j'accepte, je ne croirai vous devoir aucune reconnaissance...

LE DUC.

Retenez ceci. J'ai fait tuer un chien de Terre-Neuve qui m'avait sauvé la vie, parce que les aboiements de cet animal m'incommodaient. Je fais pour

vous par désœuvrement ce que la bête a fait pour moi par instinct. Acceptez-vous ?

KARL, *lui frappant dans la main.*

Tope donc ! Si froide que soit la main que vous me tendez, elle m'empêche de couler à fond, et j'accepte... Et maintenant, gros fonctionnaires qui m'avez fait éconduire par vos laquais, pédagogues qui, du haut de vos cathèdres, m'avez inondé de votre science vaine et surannée, femmes qui vous êtes détournées de mon regard mendiant l'amour sur le chemin, jeunes fats dont la voiture m'a couvert de boue, vieux monde égoïste et cruel, à nous deux !... Je ne tirerai de vous qu'une vengeance : je veux vous contraindre à m'admirer. Je ferai, malgré vous et devant vous, la grandeur de ce pays et le bonheur de ce peuple. Je veux qu'avant un an vous entendiez mon nom rugir par l'enthousiasme de la multitude, et que vous en arriviez à m'aimer et à m'obéir ; mais à m'aimer en tremblant devant moi, à m'obéir en rampant à mes pieds, comme des chiens qui ont reconnu le maître !

LE DUC.

Bien craché, le défi ! Ainsi, c'est convenu, dans un an, vous marcherez le premier dans ce pays, dont vous serez à la fois la terreur et le salut, parmi les acclamations et sous les arcs de triomphe... ou bien...

KARL.

Ou bien ?

LE DUC

Vous viendrez reprendre ce pistolet.





ACTE DEUXIEME

Un magnifique cabinet de travail. Grande porte au fond ; à gauche, une fenêtre dont les rideaux sont fermés ; à droite, une porte dans la tapisserie. Une large table chargée de livres ouverts, de dossiers et de papiers épars, sur laquelle se meuvent deux lampes qui répandent une faible clarté. — Vastes bibliothèques, une cheminée avec du feu allumé.

SCENE PREMIERE

KARL, puis LE DUC.

Au lever du rideau, Karl est endormi dans un grand fauteuil devant la table de travail ; il est vetu d'un costume de cour et son visage exprime une fatigue immense. — La porte du fond s'ouvre et le duc entre, introduit par un valet qu'il congédie d'un geste. Puis il s'approche de Karl endormi, le regarde un moment et hausse les épaules.

LE DUC, éveillant Karl et le saluant avec un respect ironique.

Mes respects à Son Excellence.

KARL, *s'éveillant en sursaut, très surpris.*

Vous, monsieur le duc! Je croyais que vous passiez l'hiver en Bohême, dans vos chasses.

LE DUC.

J'en avais d'abord l'intention. Mais les braconniers ne nous laissent rien. A peine si j'ai pu, par-ci par-là, éventrer un sanglier ou tirer un isard.

KARL.

Et vous revenez à la cour!

LE DUC

Où le premier spectacle que je trouve est un ministre dormant sur les affaires d'État, comme un juge à son audience.

KARL, *souriant.*

C'est, ma foi! vrai. Mais j'étais brisé de fatigue. Je n'ai pu quitter le bal de la reine douairière qu'à deux heures de la nuit, et — voyez! — je n'ai même pas quitté mon habit de cour pour me mettre au travail.

LE DUC.

Oh! vous nous avez prouvé votre indomptable énergie. En quelques mois, premier ministre et pro-

tégé de la belle comtesse Zéno... C'est superbe ! Le bruit de vos derniers succès m'est parvenu jusque dans ma terre, et j'ai voulu savoir où vous en étiez. J'assiste un peu à votre vie comme les dilettanti de la Scala ou de San Carlo aux débuts d'un nouveau ténor ; ils se retirent, la plupart du temps, dans le salon de leur loge, pour deviser d'amour avec les dames et prendre des sorbets à la neige, mais ils reviennent à leurs places quand l'orchestre prélude pour le duo ou la cavatine. Or, d'après mes renseignements, vous êtes arrivé au passage scabreux de l'opéra, et je suis curieux de vous entendre donner l'*ut*.

KARL, *avec impatience*.

Ducl

LE DUC.

Ne vous fâchez pas. Sur ma parole, je ne demande pas mieux que d'avoir à vous applaudir. Seulement j'ai bien peur qu'au contraire vous ne courriez à votre perte.

KARL.

Et pourquoi ?

LE DUC.

Je suis seulement ici depuis vingt-quatre heures, et, quoique je n'aie pas encore paru à la cour, j'ai

déjà vu bon nombre de nobles personnages. Tous vos ennemis, mon cher ! une véritable coalition. Aussi, quelle rage de libéralisme ! Quelle avalanche de projets de lois révolutionnaires ! Abolition des majorats, impôts somptuaires, suppression de la vente des baronnies et des commissions d'officiers, que sais-je ? Je ne vous croyais pas si fougueux démocrate.

KARL.

Eh ! monsieur le duc, tout cela est nécessaire. Le roi, d'ailleurs, approuve mes réformes. Les abus que je veux supprimer ne sont plus de notre âge, et quant aux impôts... l'argent manque partout... Les hôpitaux, l'armée...

LE DUC.

De grâce, ne parlons pas politique ! Ce que je vous en dis est simplement dans votre intérêt. Mais, dans votre rapide ascension, vous vous alourdissez d'une cargaison de préjugés et de vertus dont je me débarrasserais, à votre place, avec aussi peu de scrupule qu'un négrier poursuivi lance sa marchandise noire par-dessus bord.

KARL.

Merci du conseil, mais nous ne sommes décidément pas de la même école.

LE DUC.

Voilà qui est merveilleux ! Un an de vie à la cour

et trois mois de pouvoir n'ont pas entamé davantage vos illusions. Quelle robuste naïveté, vertubleu!

KARL.

Non pas! Si en m'arrêtant au seuil de la mort et en me jetant dans mon désir réalisé, vous n'avez voulu que m'apprendre à mépriser les hommes et leurs œuvres, rassurez-vous, monsieur le duc, vous n'avez perdu ni votre argent, ni vos peines. Vous disiez vrai. L'exercice du pouvoir rend sceptique, et je sais maintenant qu'à vouloir le bien de tous, on ne gagne que la haine des uns et l'ingratitude des autres. Mais qu'importe! en quoi l'injustice des faits peut-elle troubler une conscience droite et pure?

LE DUC.

A votre aise, Caton, et agréez mes vœux pour votre succès, qui n'est pas impossible, en somme, surtout avec les conseils de votre belle Égérie, la comtesse Zéno...

KARL, *vivement*.

Mon cher duc, voilà deux fois que vous prononcez ce nom, et je ne veux pas laisser dire...

LE DUC.

Vous faites le mystérieux avec moi? Allons donc!

Recevez de meilleure grâce mes sincères félicitations. La comtesse est très charmante et je vois avec plaisir que, grâce à elle, vous devenez presque mon parent.

KARL.

Comment cela ?

LE DUC.

Ma famille est alliée à celle du comte, son défunt mari. Ce pauvre Zéno ! Il caressait comme vous des rêveries libérâtres, et il fut même très compromis dans la conspiration aristocratique ourdie contre le feu roi, qui, je dois en convenir, ressembla autant à un vrai tyran que cela est possible par ce temps de gouvernement bourgeois. L'affaire fut découverte, naturellement ; il y eut quatre ou cinq têtes tranchées et une centaine de nobles familles bannies. Je ne sais même pas comment Zéno put s'en tirer.

KARL.

Oui, je connais cette sinistre affaire.

LE DUC.

Mais à propos de la duchesse, je vais encore sortir de nos conventions en vous mettant en garde contre un nouveau péril. On fait circuler au sujet de votre liaison un bruit assez fâcheux.

KARL.

Et lequel?

LE DUC.

Oui, on vous accuse... Je n'y ai pas ajouté foi une minute; je vous sais trop naïf ou trop honnête, — comme il vous plaira.

KARL.

Enfin...

LE DUC.

On vous accuse donc — vous n'avez pas peur des mots, n'est-ce pas? — d'aimer moins la personne de la comtesse que ses deux millions...

KARL, *avec force.*

Moi!

LE DUC.

Et de l'avoir compromise pour la contraindre à vous épouser.

KARL.

Infamie! quand, au contraire... (*Se maîtrisant.*) Vous n'avez pas cru cela, monsieur le duc?

LE DUC.

Pas un mot, je vous le répète. Je vous ai même

défendu ; mais comme vous tranchez de l'homme intègre, du héros de Plutarque, j'ai trouvé la calomnie assez adroite.

KARL, *avec agitation.*

Comment la confondre ? comment dire, devant tous ?... Mais non, il n'y a rien à faire... La conscience, cela ne se montre pas. Ah ! tous ces gens de cour sont donc des lâches !

LE DUC.

Doucement, doucement, vous devenez nerveux, mon cher, cela ne vaut rien. Dans ma jeunesse, j'ai été quelquefois ainsi, quand je perdais au baccara. Alors, je faisais des sottises, je tirais à cinq et je me faisais rafler mes frédéricks. Du calme.

KARL.

Ah ! (*L'huissier entre.*)

SCÈNE II

KARL, LE DUC, UN HUISSIER.

KARL, à l'huissier.

Qu'y a-t-il, Wilhem ?

L'HUISSIER, à demi-voix, à Karl.

Monseigneur, c'est une dame voilée qui veut voir sur-le-champ Votre Excellence... (*Montrant la petite porte à droite.*) Elle est là, dans le petit salon.

KARL, à voix basse.

C'est bien, je vais recevoir cette dame. (*L'huissier sort à droite.*)

LE DUC.

Je suis de trop, n'est-ce pas ?

KARL.

Mon Dieu, duc, excusez-moi..

LE DUC, *se retirant.*

Bien, bien... Je sais respecter le secret diplomatique... (*Il sort au fond.*)

SCÈNE III

KARL, LA COMTESSE.

Dès que le duc est sorti, la petite porte de droite s'entr'ouvre et la comtesse entre vivement, enveloppée dans une mantille.

KARL, *courant à la comtesse et lui prenant les mains.*

Vous! Vous, Mathilde, ici, à cette heure! dans le palais même du roi! Quelle imprudence!

LA COMTESSE.

J'avais besoin de vous parler sans délai.

KARL.

N'importe!... Ne pouviez-vous me faire un signe, comtesse? m'écrire d'aller vous rejoindre au lieu habituel de nos rendez-vous?...

LA COMTESSE.

Écrire ? Ah ! parlons de cela. C'est une heureuse idée que nous avons eue de nous écrire.

KARL.

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Ce billet que je vous ai adressé hier et que vous n'aviez pas reçu...

KARL.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Il n'a pas été perdu pour tout le monde, car, cette nuit, un quart d'heure après que vous eûtes quitté le salon de la reine douairière, il était remis par une main charitable à Sa Majesté.

KARL.

Grand Dieu ! mais alors... vous êtes perdue !

LA COMTESSE.

Soyez donc ! quel admirable scandale ! La comtesse Zéno, la belle veuve à qui sa prudence et sa dévotion ont valu l'amitié de la vieille reine, compro-

mise avec M. de Werner, le jeune ministre populaire et libéral! Déshonorer une femme jeune et jolie, quelle joie pour les baronnes à turban! Faire tomber un homme parvenu par son seul mérite, quelle volupté pour les chambellans et les grands cordons! Ah! je vous jure qu'hier soir leur triomphe était insolent. C'est dommage qu'il ait été si court.

KARL.

Comment! vous avez pu conjurer?...

LA COMTESSE.

Écoutez. Lorsque j'ai vu Sa Majesté, après avoir lu le papier, me lancer un regard sévère, j'ai eu comme un pressentiment. Les hommes causaient tout bas, groupés dans les embrasures des fenêtres, et j'entendais des rires étouffés derrière les éventails. La reine m'a appelée et m'a rendu la lettre en me disant à mi-voix, sèchement : « Comtesse, ceci est à vous. Ne laissez plus traîner ce que vous écrivez à votre amant. » Ah! ce fut un moment terrible, allez, et je payerai sans doute de plusieurs années de ma vie l'effort que j'ai fait pour ne pas rougir. Tout s'écroulait, ma réputation et votre fortune. Mais j'ai eu la présence d'esprit de me rappeler les termes de ma lettre et l'audace de dire sans hésitation : « Votre Majesté fait erreur. J'ai écrit ces quelques mots à mon fiancé. »

KARL.

Vous avez dit cela ?

LA COMTESSE.

Laissez-moi finir. La reine me regarda longuement dans les yeux. Je fus impassible. Puis elle relut la lettre rapidement, et, d'une voix plus bienveillante, elle me dit : « Vous avez raison, tous ces gens de cour sont méchants. » Je lus alors mon pardon dans le regard de la reine, qui, devant tous les courtisans pâles de rage, me tendit en souriant sa main à baiser. Nous étions sauvés !

KARL.

Mais ce mariage ?...

LA COMTESSE.

Vous demanderez ce matin même, à l'audience du roi, son agrément pour le contracter, et dans un mois, la comtesse Zéno s'appellera M^{me} de Werner, à moins...

KARL.

À moins ?...

LA COMTESSE.

Que vous ne m'aimez plus.

KARL.

Mathilde! au nom du ciel, comment ai-je pu mériter un pareil soupçon?

MATHILDE, *s'asseyant avec lassitude.*

Que sais-je? L'homme est si changeant... et depuis quelque temps, — pardonnez-moi, les femmes sont folles, — mais je vous voyais si triste, si abattu...

KARL.

Comment! vous pensez que j'ai pu oublier ce que vous avez été pour moi? Vous me croyez capable de vous abandonner, vous qui m'avez compris la première, qui m'avez servi de vos conseils, de votre influence; vous enfin qui en abjurant les préjugés de votre caste et de votre éducation, m'aidez chaque jour à vaincre la résistance de cette aristocratie dont vous êtes sortie, Mathilde, et dont vous acceptez la haine par amour pour moi?... Ah! qu'ai-je donc fait pour que vous m'accusiez d'une telle ingratitude?

LA COMTESSE.

Voyez, vous ne me parlez que de reconnaissance! Est-ce que cela existe en amour?

KARL.

Aussi vais-je vous donner du mien une preuve plus éloquente que toutes les protestations.

LA COMTESSE.

Laquelle ?

KARL.

Savez-vous l'odieux calcul qu'on m'attribue ?

LA COMTESSE.

Non.

KARL.

D'afficher notre liaison pour obtenir plus vite votre main et votre fortune.

LA COMTESSE.

Est-ce possible ?

KARL.

Ce billet remis à la reine douairière est le dénouement de cette intrigue, et je donnerai raison à la calomnie en vous épousant.

LA COMTESSE.

Et que comptez-vous faire ?

KARL.

La braver. J'annoncerai ce matin même notre mariage à l'audience du roi.

LA COMTESSE.

Ah!

KARL.

Je n'hésite pas une minute. Vous avez compromis votre réputation en m'aimant ; je puis bien risquer, — je dois, s'il le faut, vous sacrifier la mienne. Honneur pour honneur.

LA COMTESSE.

C'est bien ! Je vous retrouve, Karl, et je vous demande pardon d'avoir douté de vous. Laissez faire. Je vais de ce pas trouver la reine, et je lui ferai comprendre que mes deux millions ne sont rien auprès du nom glorieux et illustre que vous me donnez. Mais je vous quitte. Il doit faire grand jour et il ne faut pas qu'on soupçonne ma visite dans ce palais. Au revoir, et tout à l'heure, chez le roi...

KARL.

C'est entendu. (*Mathilde, après lui avoir tendu ses mains à baiser, sort par la petite porte.*)

SCÈNE IV

KARL, *seul*, puis UN DOMESTIQUE.

KARL.

Et je ne l'aime pas! Ah! il n'y a pas à être hypocrite avec moi-même : je ne l'aime pas. Certes, ma conscience ne me reproche rien. Si elle a été un des instruments de ma fortune, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée. J'ai cru l'aimer, c'est possible! La vanité, le désir m'ont fait illusion. Mais depuis, j'ai mieux compris ce caractère altier et dominateur. Enfin, je ne l'aime pas, voilà tout! Lié à jamais... pour un billet perdu, une maladresse de femme! car il faut que je l'épouse. Je serais un malhonnête homme si je ne le faisais pas. (*Il sonne, un domestique paraît.*) Ouvrez ces rideaux, enlevez ces lampes. (*Le domestique obéit et sort. Karl, près de la fenêtre.*) L'affreuse matinée d'hiver! ce ciel gris à perte de vue, ces flocons blancs qui fondent en touchant le sol humide, c'est horrible! Où sont donc tombés les désirs purs et les candides illusions de mon âme?... Voilà!... de la neige

sur de la boue. Quelle féerie étrange que ma vie ! Il y a bientôt un an que, entre ce cœur et ce pistolet chargé, s'est placée la main de cet homme qui m'offrait la volupté et la puissance, et ni l'une ni l'autre ne m'ont satisfait. Je vais m'unir à une femme belle, noble et riche, et je ne l'aime pas. Je suis le ministre d'un grand pays, admiré par le peuple, haï par les grands, envié de tous, et je succombe de lassitude et de dégoût. Mon travail m'écrase, quand il ne me répugne pas. Cette nuit même, devant ce dossier des fonds secrets de l'ancienne cour, dont j'ai enfin obtenu la communication, j'ai été suffoqué par cette bouffée d'infamies, et je n'ai pu en achever la lecture... Et cependant, j'ai la conscience du juste et du vrai... j'ai conçu des projets grandioses... Est-ce que je ne serais qu'un rêveur ?

SCÈNE V

KARL, LE DUC, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, *entrant, suivi du duc.*

Excellence, il y a là quelques personnes qui sollicitent une audience.

LE DUC.

Pardieu ! toute la ménagerie des coureurs d'anti-chambre. Ils se sont tous jetés sur moi pour implorer mon apostille, et si je reviens, c'est qu'ils ne m'eussent pas laissé sortir.

KARL.

Leurs noms ?

L'HUISSIER.

Le baron d'Arneim, le docteur Cornélius, le professeur Schwartzmuller...

KARL.

Oui, toujours les mêmes. Dites à ces messieurs que Sa Majesté m'attend, que je les recevrai dans l'après-midi.

L'HUISSIER.

Il y a aussi une demoiselle qui est déjà venue plusieurs fois.

KARL.

Quelle est-elle ?

L'HUISSIER.

Elle n'a pas dit son nom, monseigneur, prétendant

qu'elle était inconnue de Votre Excellence. C'est une jeune fille du peuple.

KARL, *au duc.*

Mon cher duc, rendez-moi un service, n'est-ce pas? Je ne veux point faire perdre leur temps aux pauvres solliciteurs, mais je suis déjà en retard pour l'audience du roi. Faites-moi l'amitié de recevoir cette jeune fille et de prendre note de son desir.

LE DUC.

Très volontiers.

KARL, *au domestique.*

Vous avez entendu, Wilhelm; introduisez cette demoiselle auprès de monsieur le duc. (*Le domestique s'incline et sort. — Au duc.*) Maintenant, je vais voir si les méchants propos dont vous m'avez informé sont parvenus jusqu'au roi. En tout cas, merci de l'avis, et à bientôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LE DUC, *seul*, puis MÉTA.

LE DUC.

Voilà un homme qui va se perdre. Cela devient plus intéressant. (*Le domestique introduit Méta, qui entre au fond, très timidement. Le domestique sort.*)

MÉTA, *très troublée, au duc.*

Pardon, monsieur... monseigneur... suis-je devant M. de Werner?

LE DUC.

Non, mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être le ministre. Mais si votre requête est de nature à être communiquée à un tiers, il m'a chargé de l'écouter et de la lui transmettre.

MÉTA.

Oh! monsieur, elle est toute simple et vous êtes bien bon...

LE DUC.

En ce cas, mademoiselle, veuillez vous asseoir, et parlez. (*A part.*) Il me semble que j'ai déjà vu cette jeune fille.

MÉTA.

Mon Dieu, la demande que je venais adresser à M. de Werner va peut-être vous sembler bien étrange; j'osais le distraire un moment de ses graves occupations, lui que je ne connais pas, pour un intérêt particulier et des plus humbles, pour le mien. Mais j'ai pris cette audace dans sa réputation de bienveillance, et j'espérais...

LE DUC.

Croyez, mademoiselle, que je vous écoute avec toute la sympathie que vous avez raison de lui supposer. (*A part.*) Positivement, je connais ce visage.

MÉTA.

Eh bien, monsieur, voici le fait... Il y a un an, dans la maison que j'habite, j'avais pour voisin, pour ami, — le seul ami que j'aie jamais eu, — un jeune homme que la misère a forcé de s'expatrier. Depuis lors, il m'a laissée sans nouvelles. Quand il est parti, j'étais aussi pauvre que lui et je ne pouvais rien faire pour le retenir. Mais aujourd'hui mon sort

est devenu meilleur. J'ai recueilli un petit héritage, — oh! juste de quoi vivre! et quand je songe que je suis à l'abri du besoin et que, pendant ce temps-là, il est je ne sais où, seul, et qu'il manque de tout peut-être, cela me fait un affreux chagrin, et alors, naturellement, je rêve au moyen de le retrouver.

LE DUC.

Je prends part certainement à votre inquiétude mademoiselle, mais comment M. de Werner pourrait-il?...

MÉTA.

Oh! je n'en sais rien, monsieur, et je vous disais bien que ma démarche n'était pas très raisonnable. Mais enfin, j'avais pensé qu'un ministre avait peut-être les moyens de savoir où résidaient nos compatriotes à l'étranger...

LE DUC.

En effet. Veuillez me donner des détails précis sur ce jeune homme, et nous ferons le possible. — Il s'appelait?...

MÉTA.

Voyez comme ce que je demande est difficile. Vous voulez connaître son nom et je ne l'ai jamais

su moi-même! Je crois que dans la position infime où il se trouvait, il le cachait par fierté; car il ne se faisait appeler que par son nom de baptême, celui de Karl.

LE DUC, à part.

Karl! Mais alors, cette jeune fille est celle dont il m'a parlé. (*Haut et vivement.*) Un autre renseignement, je vous prie. Où l'avez-vous quitté, la dernière fois que vous l'avez vu?

MÉTA.

Hélas! cela ne servira guère à vous mettre sur la voie. Nous nous sommes fait nos adieux sur la colline des Sept-Chênes, à l'endroit d'où l'on découvre toute la ville et où il y a un tir au pistolet.

LE DUC, à part.

C'est bien elle! (*Haut.*) Attendez donc... voilà un singulier hasard. Ce Karl dont vous me parlez n'est-il pas un homme de vingt-cinq ans environ, à peu près de ma taille, blond, pâle, avec un regard énergique dans ses yeux bleus?

MÉTA.

Mais oui... Justement... Est-ce que vous sauriez?..

LE DUC.

Peut-être. J'ai connu, dans un de mes voyages, à Londres... oui, c'était à Londres... un compatriote qui se faisait appeler aussi Karl tout simplement, et qui répondait assez au signalement que je viens de vous tracer... Il m'a dit être né dans cette ville, et y avoir vécu très misérablement pendant sa jeunesse, dans une maison du faubourg Saint-Paul...

MÉTA, *très émue.*

C'est lui! Ah! monsieur, excusez mon émotion... c'est bien lui!...

LE DUC.

Remettez-vous, mademoiselle...

MÉTA.

Oh! je vous en conjure, monsieur, vous devez comprendre mon impatience... Est-il heureux?

LE DUC.

Lorsque j'ai fait sa rencontre, mademoiselle, il était dans une situation à peu près désespérée...

MÉTA.

Mon Dieu!

LE DUC.

Mais j'ai été à même de lui rendre service.

MÉTA.

Vous, monsieur?... Oh! merci!

LE DUC.

Oui, un assez important service...

MÉTA.

Oh! votre nom, monsieur! Que je sache votre nom, pour le bénir!

LE DUC.

Peu importe, et ne vous hâtez pas trop de vous réjouir : car, si j'ai pu amener dans la fortune de votre ami une métamorphose aussi brillante que rapide, je crains que depuis il n'ait pas su profiter de cette chance favorable.

MÉTA.

Vraiment! pauvre Karl...

LE DUC.

Et s'il ne l'a encore que compromise, j'ai bien peur, je dois vous l'avouer, qu'il ne soit en passe de la perdre tout à fait.

MÉTA.

Oh ! mais, puisque vous l'avez connu, monsieur, vous devez l'aimer... Il est si bon, vous avez été son protecteur. Eh bien, ne pouvez-vous pas le sauver ? Ne pouvez-vous pas...

LE DUC.

Je le regrette, mademoiselle, mais maintenant le sort de Karl ne dépend plus de moi.

MÉTA.

Mais c'est affreux, ce que vous m'apprenez là ! En un instant, savoir qu'il était heureux, et puis qu'il va tout perdre. Du moins, si sa chute est certaine, qu'il n'ignore pas plus longtemps qu'il lui reste un asile et une amie... Oh ! mon Dieu, c'est vrai, pourtant. Je suis presque plus contente de le retrouver au moment où il va retomber dans la peine. Comme cela, je pourrai lui être utile et le consoler. N'est-ce pas, monsieur ? vous allez lui écrire bien vite, je vous en prie ! vous lui direz qu'il n'est pas oublié ; ou bien, non ! j'irai le retrouver, c'est plus simple. Oh ! c'est que tout l'attend à la maison. J'ai toujours eu l'idée qu'il reviendrait. Après son départ, on allait tout vendre... Quelques dettes, vous comprenez ; mais je n'ai pas voulu... Et puis, cette aisance est arrivée. Alors j'ai loué sa chambre qui

est à côté de la mienne. Il la retrouvera comme il l'a laissée ; ses livres sont sur les rayons, son fauteuil devant la table où il écrivait. C'est là que je travaille, en pensant à lui. Il y a un lierre qu'il avait planté, et qui maintenant entoure toute la fenêtre... Oh ! mais, je vous demande bien pardon, monsieur, je vous dis là des choses qui vous sont indifférentes. Mais c'est que je... c'est que M. Karl a été si bon pour moi !

LE DUC, *à part.*

Qu'a donc fait cet homme pour qu'on l'aime ainsi ? (*Haut.*) Mademoiselle, je ne puis vous dire à l'heure qu'il est, où se trouve l'ami auquel vous portez un si vif intérêt ; mais vous serez sans doute bien aise d'apprendre qu'il n'est pas à Londres, qu'il est beaucoup moins loin...

MÉTA.

Il est ici !

LE DUC.

Revenez dans une heure, mademoiselle. J'espère alors pouvoir vous apprendre où vous pourrez le trouver sûrement.

MÉTA.

Dans une heure ! si vite ! oh ! quel bonheur ! Mais

comment pourrai-je de nouveau pénétrer jusqu'à ce cabinet !

LE DUC.

Demandez le duc de Falkenberg. Mon nom lèvera tous les obstacles.

MÉTA.

C'est celui d'un homme qui a été secourable à mon pauvre ami. Croyez, monsieur le duc, qu'il sera désormais toujours prononcé dans ma prière ; car c'est le seul moyen qu'a une pauvre fille de vous prouver sa reconnaissance.

LE DUC, *après s'être incliné.*

Dans une heure, mademoiselle.

MÉTA, *saluant pour sortir.*

Monsieur le duc...

LE DUC, *la retenant d'un geste.*

Pardon, mademoiselle. Vous n'avez donc jamais vu M. de Werner ?

MÉTA.

Jamais. Je vis retirée au fond de mon faubourg, et je ne connais le ministre que par sa popularité.

LE DUC.

Au revoir, mademoiselle.

MÉTA.

Au revoir, monsieur le duc, et encore merci! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

LE DUC, *seul*, puis KARL.

LE DUC.

Cette enfant m'a presque ému. Il y aurait donc des cœurs si aimants et si fidèles! Bah! ce qui l'a séduite dans ce Karl, c'est je ne sais quel idéal de jeunesse et de misère qu'elle ne reconnaîtra pas dans l'homme déjà usé que je lui présenterai tout à l'heure. Gageons que je vais assister à un bel acte d'ingratitude. Pauvre petit! encore une à qui le sort me charge de faire perdre ses illusions. (*Karl entre vivement et dépose sur la table un portefeuille.*)

KARL, *avec agitation.*

Encore ici, duc ? Eh bien, vous aviez raison, et mes ennemis n'ont pas perdu leur temps... Oh ! je m'en suis bien aperçu à l'accueil du roi, à qui je viens d'annoncer mon mariage ; glacial, avec un regard plein de soupçon. Lui, à qui j'ai donné tant de gages de mon désintéressement, de ma probité, me croire capable de faire ce calcul, de commettre cette lâcheté contre une femme !... Et sans preuves ! sur des propos de laquais ! Ah ! si nous avions été seuls, j'aurais parlé ; je me serais adressé à sa raison, à son cœur, je l'aurais bien convaincu... Mais non, nous étions entourés, comme toujours, de ces faces de Judas. Et il m'a fallu essuyer leurs sourires équivoques, leurs compliments ironiques. Ils n'ont qu'à se bien tenir, allez ! je tirerai d'eux une vengeance.

LE DUC, *à part.*

Si cet homme-là s'attendrit de la constance d'une grisette... (*Haut.*) Et que comptez-vous faire ?

KARL.

Seulement justice. Je n'ai besoin que de ce dossier des fonds secrets du feu roi, lourd des témoignages de leurs turpitudes. Le même prince qui, ce matin, doute de mon honneur, me l'a confié hier, en me disant de porter la lumière dans ses honteuses

ténèbres. Qu'il soit calme ; elle sera faite et éclatante. Et moi qui, cette nuit, pris d'épouvante et de dégoût, reculais devant cette besogne ! Moi qui hésitais à faire rougir de nobles familles, à souiller des noms illustres ! Vous disiez vrai, mon cher duc, ce sont là des scrupules d'enfant, et je vous promets bien que je vais m'en défaire. Ah ! messieurs les courtisans, je vous ménageais encore, et vous redoublez de haine et de calomnie. C'est bon ! Dès demain, vous apprendrez qui je suis, et il n'en restera guère, parmi vous, que je n'aie frappé avec sa propre infamie, souffleté avec sa honte.

LE DUC.

Bien, cela ! Voilà parler comme un homme !

KARL, *s'installant fiévreusement à son bureau.*

Laissez-moi faire.

LE DUC.

Diable ! une bonne vengeance vaut la peine qu'on retrousse courageusement ses manches et qu'on se plonge les bras jusqu'aux coudes dans le cloaque des secrets d'État, et je ne veux pas vous distraire de cette voluptueuse occupation. Adieu, Karl, et bonne pêche. (*En sortant, à part.*) Cet homme-là se perd décidément. Je ne m'éloigne pas. Il faut que j'assiste au retour de la jeune fille.

SCÈNE VIII

KARL., *seul, feuilletant et parcourant
des papiers.*

Oui, voilà tout ce que j'avais déjà lu cette nuit. Des dettes ignobles, payées pour le petit Kusko... le descendant de celui qui est mort à Vienne, à côté de Jean Sobieski ; le petit-fils d'un héros !... Un Marienthal, espion politique... Les Marienthal, qui portent le blason des chevaliers teutoniques écartelé dans leurs armoiries... En vérité, je dois remercier la destinée qui m'a donné pour père un gentilhomme pauvre et inconnu. Car enfin, si je ne fais qu'appliquer en ce moment la justice dans toute sa rigueur, je la prends néanmoins pour complice de ma colère ; et si je découvrais dans ces immondes papiers de quoi déshonorer mon nom, je devrais le publier comme le reste... Mais à quoi pense-je ? Pour-tivons. (*Après avoir jeté les yeux sur quelques papiers.*) Hein ! qu'ai-je lu ? Le comte Zéno... le mari de Mathilde !... Qu'est-ce qu'un tel nom vient faire dans ce borbier, à pré-

sent ? (*Lisant.*) Comment ! ce sont les pièces relatives à cette conspiration avortée ?... Oui, presque toute l'aristocratie en faisait partie... Ce fut une vaste et généreuse entreprise... Quoi, le comte en était le chef... et ici on parle de s'adresser à lui pour en acheter le secret ?... Non, j'ai mal lu... c'est impossible !... Mais si ! si !... Terre et cieux !... En marge de ce rapport... écrit de la main même du feu roi : « Payez les deux millions à Zéno. » Mais alors, la fortune de Mathilde, cet argent qu'on m'accuse de convoiter, c'est le prix de cette délation ! Ah ! voilà qui est horrible !

SCÈNE IX

KARL, LA COMTESSE.

Elle entre joyeusement par le fond.

LA COMTESSE.

Karl, je vous annonce une femme heureuse. Vous voyez, j'entre par la grande porte, à présent ; votre fiancée en a le droit. Je sors de chez la reine mère.

Elle a été excellente. Elle sait les calomnies qu'on a répandues sur votre compte auprès de son fils. Elle n'en croit rien; elle le détrompera. Sa Majesté est pour nous, elle nous aime : elle m'a nommée ce matin même sa première dame d'honneur... Oh! mon Karl, je suis ivre de joie et d'orgueil! Mais qu'avez-vous donc? pourquoi me regardez-vous ainsi?

KARL.

Mathilde, répondez sans hésitation aux questions que je vais vous adresser, votre honneur et le mien en dépendent. Vous n'aviez pas de fortune, n'est-ce pas, quand vous avez épousé le comte Zéno?

LA COMTESSE.

Aucune, je l'avoue...

KARL.

Et lui-même était ruiné, lorsqu'il vous a prise pour femme?

LA COMTESSE.

En effet, mais...

KARL.

Mathilde, vous êtes-vous quelquefois demandé quelle pouvait être l'origine de cette richesse dont a

joui le comte pendant les dernières années de sa vie et qu'il vous a léguée en mourant ?

LA COMTESSE.

Les femmes s'occupent-elles de ces choses ? Je ne sais, on ne pouvait laisser un Zéno dans la misère. Sans doute, la générosité de la cour...

KARL.

Non ! vous n'ignorez pas que votre mari était en rébellion ouverte contre le feu roi, et qu'il n'est rentré en grâce que peu de temps avant sa mort. Les bienfaits d'un souverain ne peuvent enrichir un homme autant et si vite. Prenez garde à ce que vous allez me répondre, Mathilde !

LA COMTESSE.

Prenez garde vous-même, vous me parlez du ton d'un accusateur, et...

KARL.

Et j'en ai le droit, par le ciel ! car il y a eu un crime de commis. Encore une fois, je vous adjure de répondre comme si vous étiez au dernier jugement. Connaissez-vous la source de cette opulence dont vous jouissez et dont ils ont osé dire que je voulais m'emparer en rendant publiques nos relations ?

LA COMTESSE.

Karl, vous m'épouvantez!... Est-ce que je peux vous dire, moi?... Le comte n'a-t-il pu rendre au feu roi quelque service politique?...

KARL.

Ah! n'en dites pas plus! je ne devine que trop la vérité... Aussi bien vous ne savez pas mentir, et je lis dans vos yeux que vous connaissez l'ignoble secret! Mathilde, Mathilde, cet or qui vous permet de vivre dans le luxe et dans les fêtes, cet or que vous voulez me faire partager, c'est le même que celui qui, il y a dix-huit cents ans, a fait mettre Jésus en croix! C'est le paiement du crime le plus hideux et le plus infâme de tous; c'est le salaire d'une trahison.

LA COMTESSE.

C'est faux!

KARL.

D'une trahison! Ah! il est inutile de vous parjurer. J'ai en main toutes les preuves de ce que j'avance, — toutes! Vous ne savez peut-être pas bien à quel prix vous menez une vie exquise et délicate à quel prix vous courez aux bals de la cour, au galop de votre calèche, toute parfumée sous vos faurrures

et les cheveux semés de diamants. Eh bien, il a fallu pour cela que plus de cent familles alassent pleurer en exil, que cinq personnes illustres, un noble vieillard et quatre vaillants jeunes hommes, montassent sur un échafaud. Cette merveilleuse perle noire que vous faites admirer sur la blancheur de votre cou, votre misérable époux l'a sans doute troquée contre la tête du vieux duc de Sparzau, que le bourreau, pour la montrer au peuple, a prise par ses cheveux blancs ! Et elle soupçonnait tout cela ! et elle a consenti à vivre avec ce meurtrier gorgé d'or ! Et quand la mort en a eu fait justice, elle a continué à jouir de cette fortune ramassée dans le sang et dans la boue ! Ah ! tenez ! apprendre cela d'une femme qu'on a aimée, c'est à devenir fou ! car j'ai été votre amant, moi, et tandis que je m'enivrais dans vos bras, il y avait cette chose entre nous. Cette oreille, où je murmurais des paroles de tendresse, elle avait peut-être reçu l'épouvantable confidence ; ce front que je couvrais de baisers, il contenait cette idée monstrueuse !

LA COMTESSE.

Karl... au nom de notre amour...

KARL.

Vous voulez que j'y croie encore, après vous avoir vu rire et danser avec ce crime dans le cœur ? Ah !

vous pouvez pleurer et vous cacher la tête dans vos mains. Il est trop tard, et nous sommes bien décidément perdus ! car vous ne savez pas tout : le dossier où j'ai fait cette découverte a été confié à ma loyauté par notre jeune prince, pour que je lui livrasse les noms de ceux qui ont accepté les indignes faveurs du roi, son oncle. Et mon devoir, mon strict devoir, — entendez-vous bien ? — est d'aller lui dire de ce pas la trahison du comte Zéno et l'infamie de votre fortune...

LA COMTESSE.

Ah !

KARL.

Et cela, je dois le faire quand vous voilà compromise, quand notre union pouvait seule sauver votre bonheur. Oh ! maudit soit le jour où j'ai voulu sortir de mon néant ! Voilà l'alternative où j'en suis réduit maintenant : ou mentir à mon souverain comme un traître, ou abandonner une femme comme un lâche.

LA COMTESSE.

Karl ! par pitié ! Karl ! écoutez-moi. Vous ne pouvez pourtant pas me condamner sans m'entendre. Je ne suis pas si coupable... les femmes sont faibles, vous savez. Quand j'ai épousé le comte Zéno, il était encore un loyal gentilhomme. Est-ce que je pouvais

prévoir, moi?... Et si, plus tard, je me suis doutée de son crime, — car je ne savais pas, je n'étais pas sûre... oh! je vous le jure sur mon salut éternel, je n'étais pas sûre... eh bien, devais-je alors, par une séparation dont il eût fallu dire la cause, par un scandale, perdre celui qui m'avait donné son grand nom, à moi, pauvre fille et sans fortune; celui qui m'avait aimée, après tout, qui était mon mari et mon bienfaiteur? Non! je ne le pouvais pas. Vous devez comprendre cela, vous qui êtes généreux! car vous l'êtes, je le sais bien, et vous n'irez pas livrer ce secret au roi... (*Mouvement de Karl.*) Non! tu ne feras pas cela; n'est-ce pas? — Oui, ton devoir de ministre... ces hommes sont inflexibles avec leurs devoirs! Mais n'as-tu pas aussi celui de me sauver? et, si tu parlais, je serais perdue. Non, Karl, c'est impossible que je sois frappée par toi! Tu le disais toi-même tout à l'heure : c'est lâche de perdre une femme. Et puis, tu ne peux pas avoir oublié le passé, mon bien-aimé; tu dois encore te souvenir que celle qui pleure sur ta main et qui te supplie, c'est une femme qui a tout fait pour toi, c'est une femme qui t'a donné toute sa vie, et, ce qui est plus précieux que la vie, qui t'a sacrifié son honneur; que c'est la femme qui t'aime enfin, et que tu aimes?

KARL, *après un silence.*

Eh bien, j'ai une idée, et nous allons voir tout à l'heure, Mathilde, si, après ce que je sais maintenant,

je puis croire encore à vos serments. (*Il donne, puis va prendre dans un tiroir de sa table de travail un pli cacheté.*)

MATHILDE, à part.

Que va-t-il faire ? (*Un domestique paraît.*)

KARL.

Cette lettre à sa Majesté... sur-le-champ. (*Le domestique prend le pli et sort.*) Mathilde, je ne suis plus ministre. Je viens d'envoyer au roi ma démission que je tenais prête à tout événement. Vous, vous allez vous défaire de tout ce que vous tenez de votre mari... Il y a pour cela des œuvres de charité, des couvents, des hôpitaux. Vous deviez votre influence au nom du comte Zeno, je devais une partie de ma position à cette influence. Je me suis dépouillé de ma position, comme vous le ferez à votre tour de cet or, qui a coûté tant de sang et tant de larmes puis j'irai me jeter au pied du jeune roi, le suppliant de tenir secrets les motifs de ma retraite du ministère et de votre départ de la cour. Je connais son cœur, il me comprendra. Et alors, si vous m'aimez réellement, Mathilde, nous recommencerons la vie ensemble, pauvrement, courageusement, mais sans honte et sans remords.

MATHILDE.

Comment ! je devrais abandonner... toute ma fortune ?

KARL.

Tout! Il n'y a pas un écu dans votre trésor ni un bijou dans vos écrins qui ne soit à jamais souillé.

MATHILDE.

Vous renoncerez au pouvoir?

KARL.

Oui, puisqu'il y a un crime dans les causes qui me l'ont fait obtenir.

MATHILDE.

Et vous divulgueriez devant le roi toute ma honte?...

KARL, *prenant un papier sur la table.*

Il a seul le droit d'anéantir ce papier, unique preuve de la trahison du comte Zéno. (*Mathilde, d'un geste subit, lui arrache le papier des mains.*) Ah! (*Elle s'élançe vers la cheminée. Karl la poursuit et la rejoint. Courte lutte. Mathilde parvient à jeter au feu le papier qui flambe.*)

MATHILDE.

Elle n'existe plus.

KARL.

Mathilde!... Ce nouveau crime!

MATHILDE, *d'une voix vibrante.*

Monsieur de Werner, vous allez vous rendre immédiatement auprès de Sa Majesté et la conjurer de ne pas accepter votre démission.

KARL.

Non.

MATHILDE.

Vous allez prendre dès aujourd'hui toutes vos mesures pour que notre mariage soit célébré dans huit jours.

KARL.

Non.

MATHILDE.

Vous allez faire ce que je vous ordonne, ou bien...

KARL.

Non ! non ! mille fois non.

MATHILDE.

Prenez garde... je suis nerveuse, vous venez de le voir. — Voyons, Karl, pas d'enfantillage. Je vous croyais un homme d'esprit, et vous devriez comprendre qu'il faut que je vous aime bien encore

pour consentir, après toutes vos insultes, à devenir votre femme et à servir votre ambition. Vous réfléchirez.

KARL.

J'ai résisté à vos prières; je ne céderai pas à la violence.

MATHILDE.

Vous m'avez cruellement outragée, songez-y; si vous ne m'obéissez pas, enfant insensé que vous êtes, je donnerai du crédit à la calomnie qui court, je dirai que vous m'avez en effet compromise par cupidité, et que c'est moi, maintenant, qui ne veux plus de vous. Vous venez de renoncer au pouvoir et à la fortune : il ne vous reste que votre réputation d'homme d'honneur. Encore une fois, prenez garde ! Je puis vous déshonorer.

KARL.

Faites; il me restera toujours ma conscience.

MATHILDE.

Vous réfléchirez; je retourne chez moi, et j'y attendrai votre réponse pendant une heure... Au revoir, monsieur de Werner.

KARL.

Adieu, madame. (*Mathilde sort.*)

SCÈNE X

KARL., puis LE DUC et MÉTA.

Karl reste d'abord un moment seul, debout, appuyé sur la table, en proie à une violente agitation intérieure; une expression de douleur et de dégoût se peint sur son visage; puis, comme n'y tenant plus, il tombe assaibli dans son fauteuil, les coudes sur la table, le front dans les mains, et pousse un long et profond sanglot.

KARL.

Ah! (*Le duc entre au fond, introduisant Méta.*)

LE DUC, montrant Karl à Méta.

Je vous avais promis, mon enfant, de vous faire retrouver votre ami. Le voilà.

MÉTA.

Karl!

KARL, se retournant, la reconnaissant.

Méta!... Méta! .. Ah!... je ne sais pas... je ne

comprends pas... Mais... n'est-ce pas que tu viens me sauver.

LE DUC, *à part.*

Que s'est-il donc passé ? (*Karl tombe aux pieds de la jeune fille, lui prend les mains et fond en larmes.*)

MÉTA.

Karl!... monsieur Karl!... vous pleurez! Oui, c'est vrai, je me rappelle... on m'avait dit que vous étiez malheureux. Vos larmes me brûlent les mains... Oh! je vous en prie.

KARL.

Méta, je suis un homme perdu, déshonoré!... Demain, vous entendrez mon nom prononcé par tous comme celui d'un misérable. Au nom de ma jeunesse, au nom de la vie de courage et de misère que j'ai vécue auprès de vous, oh! je vous en conjure, Méta, promettez-moi que vous ne les croirez pas!

MÉTA.

Moi!... mais vous n'avez donc jamais vu... mais vous ne voyez donc pas que je vous aime?

KARL.

Ah! (*Il la serre dans ses bras.*)

LE DUC, *à part.*

Cette jeune fille arrive trop tard. Voilà tout.

KARL.

O Méta! ô fidélité, innocence, amour et devoir!
Tu me sauveras! Merci.

LE DUC, *à part.*

Tout cela existerait donc? Nous verrons bien.





ACTE TROISIÈME

La chambre de Karl. Au fond, à droite, une porte ouverte, et à gauche une grande fenêtre, également ouverte et encadrée de lierre. Par cette porte et par cette fenêtre, on aperçoit une rue de faubourg, des vieilles maisons et au loin des arbres. L'ameublement est très simple, presque pauvre. Sur une table, des papiers et des livres ouverts. Nombreux rayons chargés de volumes. Aux murailles, des objets suspendus : un violon, de longues pipes en porcelaine, deux fleurets avec le masque et les gants, etc. Près de la fenêtre, un vaste fauteuil et un rouet. A droite, une petite porte masquée par une tapisserie fanée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, LA COMTESSE.

Au lever du rideau, la comtesse, en toilette sombre, est assise dans une attitude pensive. Le duc est debout près d'elle.

LA COMTESSE, *relevant brusquement la tête et regardant le duc en face.*

Eh bien, oui ! je l'aime toujours.

LE DUC, à part.

L'ilet ordinaire de l'abandon et du dédain.

LA COMTESSE.

Oui, toujours! Et vous ne vous étonnerez plus maintenant, mon cher duc, de l'étrange caprice que j'ai eu de visiter, en l'absence de Karl, la demeure où il s'est retiré... Est-ce possible?... Lui, le ministre d'hier, l'ami du roi, la terreur de la cour! Il vivrait dans ce taudis?

LE DUC.

A rêver, à lire, comme un sage. Notre ambitieux fondroyé a remplacé par les livres et la pipe du étudiant le plant de choux de Dioclétien ou le musel de Charles-Quint dans sa cellule du monastère de Saint-Just. C'est invraisemblable, mais, vous le voyez, c'est vrai. Voilà la page commentée, la plume avec laquelle il a écrit ce matin encore; et même, si vous redoutez sa rencontre, vous ferez bien, comtesse, de ne pas vous attarder ici. Il y a déjà quelque temps qu'il est sorti avec Meta, et ils peuvent rentrer d'un moment à l'autre.

LA COMTESSE.

Cette jeune fille est sa maîtresse?

LE DUC.

Non, sur ma parole. Elle occupe, dans cette maison, un logis aussi modeste que celui-ci. Les deux jeunes gens ne se quittent guère, et Méta a même descendu son rouet dans cette chambre, où elle file auprès de Karl qui travaille. Mais nos mœurs allemandes autorisent cette intimité entre fiancés, surtout chez les petites gens, et je puis vous affirmer, moi qui seul suis admis dans cette retraite, qu'il ne s'y passe que des choses vertueuses jusqu'au ridicule. Comtesse, je vous introduis dans un tome de Gessner.

LA COMTESSE.

Et il aime cette petite sotte, cette fille de rien ?

LE DUC.

Il en a l'air.

LA COMTESSE.

Et il l'épousera ?

LE DUC.

Sous peu de jours... Vous n'ignorez pas, comtesse, par suite de quelles circonstances bizarres j'ai été amené à faire de Karl l'homme de cour dont vous aviez assuré le succès ?

LA COMTESSE.

Je sais même aussi la sorte de gageure que vous aviez faite.

LE DUC.

Eh bien, je commence à croire qu'elle est perdue... Comme je l'avais prévu, la satiété n'a pas été meilleure pour lui que la privation. Mais le retour de cette jeune fille a tout changé. Cette existence misérable et obscure, dont il voulait autrefois s'affranchir par le suicide, il l'accepte aujourd'hui avec une entière résignation. Savez-vous que pour vivre, il fait des compilations pour un libraire ? Depuis trois mois qu'il se cache ici, je le vois très souvent et je l'observe. Toujours le même, doux et calme, très tendre pour sa fiancée. A peine une nuance de tristesse. Avec moi, jamais un mot d'amertume ou de colère contre le passé. Que voulez-vous que je vous dise ?... Ou cet homme a vraiment retrouvé le bonheur, ou, sur ma foi, il sait courageusement souffrir.

LA COMTESSE.

Et moi, duc, je vous dis que toute cette tranquillité apparente n'est qu'un suprême effort de son orgueil. Je le connais bien. Lui, un homme d'imagination, fait pour désirer et pour agir, il se contenterait de ce bonheur médiocre et bourgeois ? Allons donc !

Lui, travailler tout le jour comme un artisan, filer le sentiment avec une niaise, et, sans doute, le dimanche, aller tirer de l'arc ou jouer aux quilles ? C'est impossible !... Mais nous perdons notre temps. Duc, voulez-vous que nous nous parlions en toute franchise ?...

LE DUC.

Très volontiers, madame. Je préfère le chambertin au vin de Bordeaux et un coquin à un hypocrite.

LA COMTESSE.

Je sais avec quelle curiosité de misanthrope vous suivez les actions de Karl. Avouez que vous doutez qu'il soit heureux maintenant ?

LE DUC.

Je conviens que mon scepticisme hésite à le croire, et que je ne serais pas fâché d'avoir la preuve du contraire.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous avez devant vous une femme qui aime Karl, qui a été offensée par lui, qui a songé à le perdre, mais qui lui a pardonné et qui l'aime plus que jamais ; une femme qui, pour le lui prouver, vient de sacrifier toute sa fortune... Vous comprendrez plus tard ce que je veux dire... Une femme, enfin, qui peut le ramener à la cour, triomphant et

plus fort qu'il n'était autrefois. Peu vous importent les moyens. Je puis faire ce que je promets. Cette vie de haute lutte, pour laquelle vous le jugez impuissant, moi, — vous voyez, je ne vous prends pas en trahise, — je suis persuadée que c'est la seule qui lui convienne... Voulez-vous être mon allié? Voulez-vous m'aider à reconquérir la confiance et l'amour de Karl, à le décider à me suivre? Vous aurez la satisfaction de vous dire d'abord que vous aviez raison et qu'aucune leçon ne guérit un ambitieux, et moi je tenterai ensuite de vous prouver, mon cher duc, que vous aviez tort, et que finalement Karl devait trouver les deux seules choses qui valent le cœur d'un homme : l'amour et la gloire.

LE DUC.

Mon Dieu! comtesse, je me suis habitué à considérer Karl comme mon ami. Vous vous offrez à lui rendre ce qu'il a perdu, c'est-à-dire, selon les idées du monde, à peu près le bonheur... Je ne vois pas pourquoi je vous refuserais mon concours.

LA COMTESSE.

Oui, mais j'ai deux obstacles à surmonter (le premier, c'est l'orgueil de Karl.

LE DUC.

Le fait est qu'à cet égard il rendrait des points à un poète.

LA COMTESSE.

Le second, c'est cette petite.

LE DUC.

Et c'est le plus sérieux. Notre homme a le cœur généreux. Dans une crise terrible, il a trouvé, pour s'y réfugier, la tendresse fidèle et dévouée de cette enfant ; il croit devoir son salut à Méta et ne pouvoir lui prouver sa reconnaissance qu'en lui consacrant sa vie tout entière.

LA COMTESSE.

Duc, il faut que je voie cette jeune fille, que je lui parle.

LE DUC.

A elle seule ?

LA COMTESSE.

A elle seule.

LE DUC.

Quand cela ?

LA COMTESSE.

Le plus tôt possible... Aujourd'hui même.

LE DUC.

Ce n'est pas trop aisé, mais enfin... Voyons, votre voiture est ici près, dans le jardin public. Allez m'y attendre, comtesse... et si une occasion se présente...

LA COMTESSE.

Merci. J'y vais, car je tremble à chaque instant que Karl ne revienne. *(Elle va pour sortir.)*

LE DUC.

Pardon, comtesse, mais une minute encore. J'ai été à même d'apprécier la fiancée de Karl. J'estime cette jeune fille. Je crois... et ce mot est grave quand je le prononce... je crois que son amour est sincère et désintéressé. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que vous ne chercherez pas à la tromper, que vous ne la combattrez, en un mot, qu'à armes courtoises ?

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'une réponse à vous faire, duc : vous assisterez à mon entretien avec elle.. Au revoir !
(Elle sort.)

SCÈNE II

LE DUC, *seul, après un silence.*

C'est étrange ! Moi qui, jusqu'à présent, assistais à la vie de cet homme comme à une comédie, moi qui me réjouissais de ses fautes et qui applaudissais naguère à sa chute, voilà que j'hésite à lui faire subir cette dernière épreuve... Et cependant, la comtesse a raison. Il regrette les vanités perdues, j'en suis sûr. Il a souffert, et bien longtemps, de cet humble bonheur dont il semble à présent se contenter. Peu à peu, je l'ai vu s'apaiser sur la douce influence de Méta, c'est vrai. Mais il accepte, comme s'ils lui étaient dus, cet amour inaltérable, ce dévouement de tous les instants. Il en est à peine reconnaissant. Demain, il se lassera et trouvera importun ce qui le console aujourd'hui. C'est un égoïste... Ah ! je servirai l'entreprise de la comtesse. Je veux savoir si le malheur peut rendre un homme meilleur et plus sage ; je veux... Oui, mais si mon expérience réussit, si Karl retourne à son ancienne folie, c'est cette

pauvre enfant que je trappe. L'ingratitude de son ami la tuera, et j'en serai cause! Oh! cette jeune fille! Combien de fois, lorsque j'arrivais ici et que ma seule présence réveillait dans l'âme de Karl toutes les tortures du passé, combien de fois ne l'ai-je pas vue le calmer d'un mot ou d'un geste, d'un mot de cette voix d'ange qui sait bercer les douleurs, d'un geste de cette main de femme qui sait panser les blessures... Pourquoi donc, dans ce logis de pauvre, où tout symbolise pour moi la vie acceptée comme elle est, depuis ces livres, les sévères et sûrs aïeux de la pensée de l'homme, jusqu'à ce roset où la femme file toute sa vie les langes de ceux qui doivent naître et le linceul de ceux qui mourront, pourquoi donc, devant tous ces muets témoins qui me parlent de famille, de devoir, de travail et d'amour, ai-je le cœur si crispé et si amer? Est-ce que le doute et la solitude m'auraient rendu si méchant que j'en arrive à envier le bonheur des autres? Est-ce que mon orgueil ne me suffrait plus?... Et voilà le soleil d'avril!... Et tandis que je suis là, essayant de nier tout, jusqu'à l'espérance, l'impassible nature fait reflourir les lilas et revenir les hirondelles. Hélas! me suis-je trompé toute ma vie? Et pourquoi suis-je si triste aujourd'hui, en songeant à tous mes printemps perdus? *(Il s'en va abasourdi. Karl et Méra entrent au fond et se donnent le bras.)*

SCÈNE III

LE DUC, KARL, MÉTA

KARL, *apercevant le duc.*

Monsieur le duc, vous êtes ici depuis longtemps ?

LE DUC, *comme après avoir secoué une pensée et reprenant le ton ironique.*

Comme vous voyez, mes gentils tourtereaux, je vous attendais au nid déserté.

KARL,

Toujours railleur !

LE DUC.

Mon vieux scepticisme vient saluer votre récente misanthropie, un peu comme le cynique Apennantus rend visite dans sa grotte à Timon d'Athènes. N'ayant pas eu de flatteries pour votre triomphe, j'ai le droit de refuser mon admiration à votre bou-

derie. Pour moi, mon cher Karl, permettez-moi de vous le dire, elle n'est qu'une nouvelle forme de votre orgueil.

MÉTA, à part.

Les sarcasmes de cet homme me font peur!

KARL.

Vous vous trompez, duc. Pour bouder, il faudrait se souvenir, et maintenant mon passé me fait l'effet d'un cauchemar évanoui. Pareil à l'homme de la fable, j'ai trouvé, après un long voyage, le bonheur assis à ma porte; je me suis enfermé avec lui et je ne songe plus à repartir.

LE DUC.

Des mots! des mots! J'attends des preuves.

KARL.

Je n'irai pas les chercher bien loin. (*Il lui montre Méta.*) Regardez-la.

MÉTA.

Mon bon Karl!

LE DUC.

Après un madrigal pareil, je n'aurais plus qu'à vous donner ma bénédiction, mais je craindrais

qu'elle ne vous portât malheur. Parlons d'autre chose. Mille florins ne sont pas à dédaigner pour un jeune ménage. Je viens vous proposer de gagner honnêtement cette somme.

KARL.

De quoi s'agit-il?

LE DUC.

Votre successeur au ministère, le comte de Bramberg, doit prononcer son discours d'entrée devant la chambre des barons. Or, le brave comte est éloquent comme un poisson; et contre quelques feuillets noircis de niaiseries solennelles qu'il apprendrait par cœur en étudiant les attitudes devant son miroir, il serait tout près à donner les mille florins.

KARL.

Merci. Mais les recherches historiques que je fais pour le libraire Grün suffisent à assurer ma modeste vie. (*S'approchant de la table et rangeant quelques papiers.*) Tenez, voici justement un travail très pressé que j'ai fini cette nuit et que je vais lui porter tout à l'heure.

LE DUC.

Vous avez tort de refuser. La chose se serait faite discrètement, et...

KARL.

Vous n'y pensez pas, mon cher duc!... Exprimer les idées de ce Bramberg, un homme à vues bornées, un routinier politique... Quand la besogne serait dix fois mieux payée, je refuserais.

LE DUC.

A la bonne heure, si c'est pour ce monde; mais vous voyez que je ne me trompais pas et que vous n'avez pas encore tout à fait dépouillé le vieux homme.

KARL.

Tenez, monsieur le duc, je n'ai qu'une réponse à vous faire... Tout à l'heure, nous sommes allés, Méta et moi, dans la boutique du faubourg où les paysans et les gens du peuple se procurent leurs pauvres bijoux et j'y ai acheté cette alliance d'or. (*A Méta.*) Viens, Méta, viens, sainte et pure enfant, et devant ce témoin de mes erreurs et de mes folies, laisse-moi fiancer à la tienne cette vie où tu as fait renaitre l'espérance. (*Il lui met la bague au doigt.*)

MÉTA.

Oh! Karl, je ne méritais pas tant de joie!... Vous seul êtes trop généreux et trop bon!

LE DUC.

Allons ! je vois que j'ai tort de troubler un aussi gracieux tête-à-tête... Ne me disiez-vous pas, Karl, que vous alliez sortir encore ?...

KARL.

Dans un instant... le temps de rassembler ces papiers...

LE DUC.

Et vous descendez en ville ?...

KARL.

Oui.

LE DUC.

En ce cas, je vous quitte, car nous ne pourrions faire route ensemble. J'ai un rendez-vous au jardin public... Tous mes respects, mademoiselle ; adieu, Karl, et bonne chance à votre idylle. (*Le duc sort.*)

SCÈNE I

KARL, MÉTA.

MÉTA.

Karl, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, de vous dire cela si franchement?... La vue de cet homme m'est pénible.

KARL.

Que veux-tu ? Il a naguère fait pour moi une action étrange, mais que je dois considérer comme un service, puisque, s'il n'avait pas retenu ma main, je ne serais pas aujourd'hui, près de toi.

MÉTA.

Je devrais donc l'aimer alors... Du reste, ce n'est pas de la repulsion qu'il m'inspire, c'est plutôt de la pitié.

KARL.

Et pourquoi ?

MÉTA.

Oui, ses ironies sonnent si douloureusement ! Enfin, je n'aime pas vous voir ensemble ; car lorsque vous le quittez, Karl, vous me paraissez toujours plus triste.

KARL.

C'est vrai... pardonne-moi. Tout à l'heure, je faisais le brave devant lui ; mais ma chute a été si lourde et si profonde que parfois... Laissons cela. Il faut que j'aie à porter ce manuscrit.

MÉTA.

Un mot encore. C'est dans un élan de générosité que vous venez de me mettre au doigt cet anneau de fiancée, et je suis bien délicieusement émue et bien fière de l'y sentir. Je vous aime de toute mon âme, Karl, et vous le savez bien ; mais si la vie de devoir et de pauvreté que vous trouverez auprès de moi devait vous devenir pesante, si la nostalgie des grandeurs perdues devait vous faire souffrir un jour... Oh ! Karl, je ne veux rien tenir de vous par surprise... Cet anneau que voici, ma main n'a pas la douce habitude de le porter. N'hésitez pas ! Il est encore temps de le reprendre.

KARL.

O Méta ! j'ai donc bien mal su te dire combien

je te dois de gratitude et d'amour, ou ta sublime humilité ignore donc à ce point ton charme infini de douceur et de consolation, que tu me croies capable de regretter près de toi les passions et les fièvres qui m'ont brisé?... Non, chère fiancée, chère femme, garde cet anneau comme un gage du serment que je fais de t'appartenir à jamais et de ne demander qu'à toi mon bonheur!

MÉTA.

Hélas! Karl, tout est là pour moi. Êtes-vous heureux?

KARL.

Où, je le suis... ou du moins... car je ne sais pas mentir... je suis sûr que je le serai. Que dis-je? je le deviens chaque jour davantage, et c'est toi seule qui en est cause... et je t'aime.

MÉTA.

Oh! merci. C'est le mot que j'attendais.

KARL, *prenant des papiers sur la table.*

Au revoir, car je me suis mis en retard, et ce travail est très attendu... Je serai de retour dans une heure à peine... Un baiser?... (*Il l'embrasse au front.*) Va! je ne penserai qu'à toi en chemin, je te le promets. (*Il sort.*)

SCÈNE V

MÉTA, seule.

Elle regarde par la fenêtre Karl qui s'éloigne, puis s'assied dans le fauteuil, près du rouet.

Il n'est pas heureux. Non!... Autrefois, j'ai vu une mère présenter un jouet à son enfant moribond; le pauvre petit eut un rayon de joie dans les yeux et son visage s'éclaira d'abord d'un sourire. Mais presque aussitôt sa main abandonna le joujou qui l'avait un instant amusé et il laissa retomber sa tête pâle sur l'oreiller. Eh bien, lorsque Karl me parle d'amour, je ne puis m'empêcher de songer à cet enfant malade, car je reconnais alors dans le regard de mon fiancé ce même sourire fatigué et ce même éclair de bonheur fugitif... M'aime-t-il seulement?... Qui sait? Il est capable de me donner sa vie par reconnaissance. Il est si bon!... Comme je suis inquiète et oppressée aujourd'hui... Cette belle matinée ne me réchauffe pas le cœur. Hélas! qui m'eût dit, naguère, quand je n'aimais pas, qu'il viendrait un temps où je serais toujours triste, même les jours de soleil. (*Le duc entre, introduisant la comtesse.*)

SCÈNE VI

MÉTA, LA COMTESSE, LE DUC.

LE DUC, à voix basse.

La jeune fille est seule, comtesse, et la voici. (La comtesse s'approche de Méta, qui est tombée dans une profonde rêverie, et la regarde ardemment.)

MÉTA, s'apercevant qu'elle n'est plus seule.

Ah!... pardon, madame. (Voyant le duc.) Monsieur le duc!... Que désirez-vous de moi?

LE DUC, s'approchant, à Méta.

Mademoiselle, le nom de madame, qui m'a prié de lui faire avoir un entretien avec vous, ne doit pas vous être inconnu. Vous êtes devant la comtesse Zéno.

MÉTA.

En effet, monsieur le duc, j'ai quelquefois en-

tendu mon fiancé prononcer ce nom; mais c'était toujours aux heures où Karl paraissait souffrir.

LA COMTESSE.

S'il a été juste, mademoiselle, Karl n'a pourtant pas dû vous laisser ignorer que mon nom était celui d'une amie qui l'a servi avec dévouement.

MÉTA.

Je n'ai jamais cherché à connaître quelle a été la vie de Karl à la cour; ce sont là des sujets trop élevés pour ma faible intelligence. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'il est sorti de là très malheureux.

LE DUC, *s'interposant.*

Vous avez tort, mademoiselle, d'accueillir avec cette froideur madame la comtesse... Dans la démarche qu'elle fait auprès de vous, elle n'est guidée que par l'intérêt sincère qu'elle porte à Karl, et je vous suis garant que vous pouvez l'écouter, sinon avec sympathie, du moins avec confiance.

MÉTA.

Parlez donc, madame.

LE DUC, *se retirant au fond, à part.*

Enfin, je vais donc connaître ce qu'il y a dans l'âme de cette jeune fille.

LA COMTESSE, après un silence.

Mon enfant, je sais que vous aimez Karl. Je sais quelle religieuse fidélité vous avez gardée à son souvenir et de quel secours vous avez été pour lui dans un moment de douleur et de découragement. Je sais cela et je vous en ai une profonde gratitude. Oui ! car tout ce qui arrive de favorable à Karl doit me toucher, puisque, moi aussi, je l'aime.

MÉTA, avec un air.

Vous l'aimez ?

LA COMTESSE.

Vous voyez que je suis franche avec vous. Oui, je l'aime, mais ne me supposez pas les sentiments d'une rivale ; je l'aime d'un amour désintéressé comme est le votre, je n'en doute pas, et je suis prête à me sacrifier, si son intérêt l'exige.

MÉTA.

Vos paroles sont loyales et généreuses, madame, et je dois en effet me défendre de tout mouvement de jalousie, puisque vous venez me parler de celui que j'aime plus que ma vie.

LA COMTESSE.

C'est bien cela. Toutes deux, nous le voulons

heureux; mais ce n'est pas le même bonheur que nous lui souhaitons. Moi, j'ai connu Karl en plein succès; j'ai cru à son génie et m'y suis dévouée. Vous, vous l'avez recueilli dans une heure de désespoir. Vous lui avez donné ce qui calme et ce qui console, le labeur obscur, la paix du foyer, les douces habitudes. Nous avons eu toutes deux raison, et nous avons fait ce qu'il fallait, pour lui, aux moments de son existence où nous l'avons rencontré. Maintenant, quel est l'avenir vraiment digne de lui, celui auquel il a renoncé par colère, ou celui auquel il se résigne par lassitude? L'homme qui a tenté de conduire un empire, pourra-t-il se contenter de la destinée du dernier des artisans? C'est la question que, dans mon amour pour Karl, je me pose chaque jour avec angoisse, et c'est ce que vous devez aussi vous demander si vous êtes plus jalouse de sa gloire que de votre repos, si vous le préférez à vous-même, en un mot, si vous l'aimez.

MÉTA. *à part.*

Mon Dieu! cette femme parle comme ma conscience.

LA COMTESSE.

Je vous assure, mon enfant, que ce n'est pas à votre bonheur que j'en veux, et que c'est seulement celui de Karl que je désire. Jurez-moi, dans la sincérité de votre âme, que vous n'avez découvert en

lui ni souvenirs ni regrets, et je n'ajouterai pas un mot. Je n'ai pour vous, craignez-le bien, ni haine ni envie. Je souffre de l'abandon de Karl comme vous avez souffert de son absence, et nos larmes nous ont fait une sorte de fraternité. Jurez-moi qu'après de vous et par vous Karl est heureux et le sera toujours, et je me retirerai mortellement atteinte, mais en vous bénissant comme une sœur mieux partagée.

MÉTA.

Madame... madame, pourquoi me dites-vous ces choses ? Oh ! je sens bien que vous l'aimez et je ne doute pas de vos sentiments. Au contraire, j'en suis jalouse, et moi qui ne suis qu'une humble fille, je voudrais vous prouver que je l'aime autant que vous, S'il est heureux ? Vous me demandez s'il est heureux ? Ah ! dites-moi donc plutôt ce que vous pouvez faire pour qu'il le soit. Car, moi, je ne pouvais que lui donner mon âme et ma vie, et je l'ai fait.

LA COMTESSE.

Ah ! votre trouble vous trahit. Avouez qu'il n'a pas oublié son passé, qu'il le regrette.

MÉTA.

Et quand cela serait ? Quand même ma tendresse et mon dévouement n'auraient pu que bercer sa dou-

leur sans l'endormir, qu'y puis-je?... Que venez-vous me demander ?

LA COMTESSE.

Vous le comprendrez tout à l'heure. Mais, le pouvoir qu'il a perdu, je puis le lui rendre ; la grande œuvre qu'il a rêvée, je puis lui donner une seconde fois les moyens de l'accomplir. M. le duc que voici, vous dira que je ne cherche pas à vous tromper.

MÉTA.

Et c'est tout ce que vous avez à lui offrir?... C'est cette lutte inégale, dans laquelle il a déjà succombé, que vous lui proposez de reprendre ?

LA COMTESSE.

Il y serait vainqueur aujourd'hui. Sa fière retraite a confondu ses ennemis. Tous lui rendent justice... On désire son retour... On l'appelle.

MÉTA.

Non ! non ! je n'entends rien à ces grands intérêts, mais je sens là le pressentiment d'un malheur. Je l'ai entendu trop souvent se plaindre de l'ingratitude et de l'injustice !

LA COMTESSE.

Préférez-vous l'entendre maudire... sa médiocrité et son inaction ?

MÉTA.

Quelque chose me dit que le salut, pour lui, c'est de vivre inconnu auprès d'un être dont il soit aimé et qu'il aime.

LA COMTESSE, *se laissant emporter.*

Êtes-vous donc si sûre d'être aimée ?...

MÉTA, *trébuchant.*

Ah ! vous m'avez pourtant dit que vous ne valiez pas en rivale !... (*Silence.*)

LA COMTESSE.

Voyons, voyons, ne vous emportez pas ! Je vous jure encore que je n'ai qu'une pensée : son bonheur. Oh ! je sais bien que je vous fais mal, pauvre enfant... mais... réfléchissez. Vous voulez retener Karl dans sa vie présente, et vous venez de convenir qu'il en souffre. Est-ce raisonnable ? Karl est un grand et noble esprit qui se doit à son œuvre. Voulez-vous toujours le voir languir dans cette atmosphère où il étouffe ? Prenez garde ! Plus tard, quel remords ne serait-ce pas pour vous de l'entendre vous reprocher ce que ce généreux cœur nommerait sa lâcheté, et ce que vous, femme au désespoir, vous seriez tentée d'appeler votre égoïsme ?

MÉTA.

Assez! assez! de grâce, assez! vous me torturez cruellement. Si vous croyez tout cela, pourquoi n'allez-vous pas trouver Karl? Pourquoi ne pas lui offrir à lui-même toutes ces grandeurs maudites?

LA COMTESSE.

Mais, parce qu'il refuserait à présent. Parce que, dans une heure d'entraînement et de reconnaissance, il a lié sa vie à la vôtre. Parce que ce n'est plus de lui, mais de vous qu'il dépend aujourd'hui. Parce que vous seule, enfin, pouvez lui rendre sa liberté.

MÉTA.

Sa liberté! ah! je comprends. Vous le voulez libre, mais c'est pour le reprendre.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste, Méta. Si je n'avais voulu que vous reprendre un amant, serais-je d'abord venue à vous? Ne pouvais-je pas m'adresser à Karl, lui rappeler les serments qu'il ne peut avoir tout à fait oubliés? Non! Méta, je vous ai crue plus généreuse. Étouffant tout sentiment d'orgueil et de dépit, je suis venue vers vous, la préférée, pour vous dire ce que je pouvais rendre à Karl et pour vous prier de

m'aider à le faire consentir. Je lui apporte un sort magnifique, sans rien exiger en retour, et vous, dans votre amour aveugle, alléguant de vaines craintes que votre ignorance de la vie ne vous permet pas même de formuler, vous refusez tout pour lui. Laquelle de nous deux aime le mieux ? Je vous en fais juge

MÉTA.

Ah ! pas cela ! Dites moi que je fais obstacle à son bonheur, qu'il faut que je me sacrifie, mais ne dites pas que vous l'aimez plus que moi !

LA COMTESSE.

Méta !...

MÉTA.

Eh ! n'ai-je pas deviné ce que vous voulez ? Toutes ces terribles questions que vous me posez, croyez-vous qu'elles ne se soient pas dressées devant moi bien souvent, pendant mes nuits sans sommeil ?... Le perdre !... le perdre !... Dieu !... ah ! j'ai bien souffert à cette pensée ; mais je ne me doutais pas que ce malheur arrivait, qu'il était là, tout proche. Le perdre ! je me l'étais pourtant dit bien des fois, que mon passé le ressusciterait tôt ou tard, ce passé que j'ignore, mais que je haïs et qui me fait trembler pour lui ; ce passé que je retrouve là, dans vos yeux, à vous, madame, que je ne connais pas, mais que

j'attendais ! Qu'est-ce que vous m'avez dit ?... Il serait malheureux... et malheureux par moi ; et cet amour, qui est l'unique raison de ma vie, je ne puis le lui bien prouver qu'en y renonçant ? Car je vous ai comprise, allez ! Si simple et si ignorante que je vous semble, je sais bien que je ne puis pas le suivre dans la carrière brillante où vous voulez l'entraîner ; et, d'ailleurs, madame, je soupçonne trop le prix dont vous lui ferez payer toutes ces faveurs nouvelles. Le quitter ? le perdre ? Mon Dieu ! c'est donc impossible de faire le bonheur d'un homme à force de l'aimer ?... Et il était là, tout à l'heure... il me parlait avec douceur... il me tenait les mains... Ah ! c'est trop affreux. Je ne pourrai jamais ! Je ne peux pas !

LA COMTESSE.

Pauvre, pauvre enfant ! je sais que je vous brise le cœur. Ces tortures de la séparation devant lesquelles vous reculez, je les ai subies, Méta, et je vous plains. Mais songez à la grandeur du sacrifice ! Songez qu'en renonçant à l'amour de Karl... dont vous doutez, car vous l'avez dit, vous en doutez... vous rendez votre amant à son génie ; songez que par votre dévouement, à vous, humble fille du peuple, vous aurez l'orgueil de vous dire, en le voyant s'élever dans la gloire : C'est mon œuvre.

MÉTA.

Enfin !... ah ! que vous m'avez fait mal !... si je

voulais bien... si, pour le bonheur de Karl, je consentais...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE DUC, au fond, à part.

Elle ferait cela ?

MÉTA.

Mais non ! quand j'offrirais à Karl sa liberté, il ne l'accepterait pas. Il est trop généreux. Et s'il acceptait, j'aurais bien peu fait pour son bonheur, puisqu'il emporterait en me quittant le remords de me savoir éternellement malheureuse à cause de lui.

LA COMTESSE.

Et si vous étiez plus héroïque encore... S'il fallait ..

MÉTA.

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Que Karl ignorât votre sacrifice...

MÉTA.

Comment ?

LA COMTESSE.

Mais... en le délivrant de tout scrupule... vous savez, c'est pour lui que je vous parle, pour lui!... en le trompant sur les motifs de la séparation, en lui disant...

MÉTA.

Que je ne l'aime plus, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Ou, du moins...

MÉTA.

Cherchez autre chose, madame, mais cela, il ne le croira pas !

LA COMTESSE.

Oui, si vous le lui dites seulement ; mais si vous lui en donnez une preuve apparente, s'il vous croit infidèle.

MÉTA.

Moi!... Ah ! tenez, madame, en voilà assez. J'ai l'air de vous marchander la liberté de Karl, et le ciel m'est témoin que je suis prête à mourir pour lui. Je cède ! Faites de moi ce qu'il vous plaira. J'espère

bien que vous ne me proposerez rien d'analogue. Mais discuter avec vous la façon dont il faut que je meure... c'est trop ! Cherchez, imaginez un moyen : vous êtes une femme du monde, vous avez de l'esprit, vous... Moi, je suis brisée ! vous m'avez fait douter de l'amour de Karl, vous avez tué en moi la seule espérance qui y végût : celle de le rendre heureux. Je ne suis plus capable de vous écouter... Les sanglots me montent à la gorge... j'étouffe... et je ne pour plus... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (*Elle fond en larmes.*)

LE DUC, *bas à la comtesse.*

Comtesse, savez-vous que cette enfant va faire une action sublime ?...

LA COMTESSE, *de même.*

Eh !... je l'admire autant que je la déteste. Elle l'aime mieux que moi !...

LE DUC.

Savez-vous que cette jeune fille vient d'ébranler toutes les convictions de ma vie ?

LA COMTESSE.

Où voulez-vous en venir ?... Je ne l'ai pas trompée... je ne me suis adressée qu'à son cœur... Prendriez-vous son parti contre moi ?

LE DUC.

Si peu que je vais vous aider encore, en la soumettant à une épreuve suprême. C'est le démon qui m'inspire ; mais, si elle résiste à la tentation, alors... ah ! alors... je croirai qu'il y a des anges.

LA COMTESSE, *à part.*

Que va-t-il faire ?

LE DUC, *qui s'est approché de Méta accablée.*

Méta ! (*La jeune fille relève la tête et le regarde.*) Méta, je sais que vous vous défiez de moi, mais je vais vous faire une proposition qui vous révélera mes véritables sentiments pour vous. Je vous aime, Méta ! (*Geste de surprise effrayée de la jeune fille.*) Je vous aime depuis longtemps, et c'est cette passion que je cachais sous ma constante ironie. Consentez à devenir ma femme. Un nom illustre et des millions sont un prix trop faible, je le sais, pour payer même votre pitié. Mais Karl se croira délié de tout engagement envers la duchesse de Falkemberg. S'il vous maudit d'abord, peut-être, il vous aura vite oubliée dans ses nouvelles grandeurs ; et, quant à moi, je ne serai pour vous qu'un ami respectueux de votre douleur, et qui, si vous le voulez bien seulement, tentera, à force de tendresse et de patience, de vous devenir à la longue moins indifférent.

LA COMTESSE, à part.

Ai-je bien entendu ? Cette petite fille, duchesse !
Oh ! elle acceptera.

MÉTA.

Monsieur le duc... je ne comprends pas bien.
Êtes-vous sincère ou me tendez-vous un piège ?...
Mais, qu'importe d'ailleurs ! j'aime Karl et je refuse.

LE DUC ET LA COMTESSE, à part.

Ah !

MÉTA.

Mais si c'est là votre moyen de délivrer Karl de moi... puisqu'on veut que je l'en délivre, s'il faut qu'il me méprise pour m'abandonner sans douleur et sans remords, faites ! Qu'il croie que je consens à vous épouser, qu'il suppose que la vanité m'a rendue parjure, et madame pourra faire alors son bonheur, si elle peut. Seulement, ne me demandez pas de jouer longtemps cette odieuse comédie, car dès que Karl semblera m'avoir oubliée, j'ai caché mes larmes dans une retraite inconnue où, dès aujourd'hui, je défends à quiconque de me suivre.

LA COMTESSE.

Mon enfant...

LE DUC.

Méta, laissez-moi du moins espérer...

MÉTA.

Ah! pas de consolations hypocrites. Tout est comme vous le vouliez, n'est-ce pas? Aidez-moi seulement à achever le sacrifice, et que ce soit rapide. Emmenez-moi d'ici. Karl peut rentrer à l'improviste, et si j'étais en sa présence, je ne répons plus de rien. Emmenez-moi, et ne tardez pas; car tout ici me le rappelle et semble me reprocher mon départ et me retenir. Partons! Vous me trouverez bien un refuge? Madame doit avoir prévu cela.

LE DUC, *regardant à la fenêtre au fond.*

Hâtons-nous en effet... J'aperçois Karl qui revient là bas.

MÉTA ET LA COMTESSE, *ensemble.*

Lui!

LE DUC.

Il marche à pas lents, mais nous n'avons pas un

moment à perdre. (*Il va fermer la porte. Puis, à Misa, montrant la petite porte à droite.*) On peut sortir par là, n'est-ce pas?... Venez.

LA COMTESSE, dans le plus grand trouble.

Quoi! je vais me trouver seule en sa présence... comme cela... tout à coup!

MÉTA.

Reculeriez-vous devant votre œuvre?

LA COMTESSE.

Non! mais quand je vais lui annoncer votre fuite, il ne voudra pas me croire... Quelle preuve lui donner?

MÉTA, lui donnant son anneau.

Tenez, madame, voici notre alliance de fiançailles. Ce matin même, il me l'a mise au doigt. Ce sera un gage suffisant de ma trahison. Prenez, madame... mais je devrais vous laisser l'attacher vous-même de ma main, comme vous m'avez attaché moi-même du cœur.

LE DUC, entraînant Misa.

Ces retards vont tout perdre... Venez... venez!

MÉTA, *sur le seuil de la petite porte.*

Ah! madame, c'est la première fois que je me défends de la haine. Mais rendez Karl heureux, et je vous bénirai. (*Elle sort.*)

LE DUC, *sortant derrière elle.*

Ah! j'irai jusqu'au bout.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, *seule.*

Voilà que j'ai peur, maintenant.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, KARL.

Il entre au fond, reconnaît la comtesse et s'arrête stupéfait.

KARL.

Vous, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, mais écoutez-moi avant de me repousser, Karl! Celle que vous aviez devant vous est bien changée; elle s'est cruellement repentie du mal qu'elle vous a fait et vient implorer son pardon.

KARL.

Comtesse...

LA COMTESSE.

Laissez-moi vous dire. Le jour où j'ai pris votre fier langage pour une insulte et où j'ai parlé de m'en venger... j'étais fille... Mais dès le lendemain, j'ai tout compris, et l'or de la trousse m'a fait horreur. J'ai réalisé toute ma fortune, j'ai vendu mes diamants jusqu'au dernier, et j'ai tout donné... tout... au couvent où j'ai été élevée, aux Dames du Sépulcre. Aujourd'hui, Karl, je suis aussi pauvre que vous, et si la reine ne m'avait prise pour lectrice, je n'aurais plus même un morceau de pain. Mais il ne suffisait pas de purifier mes mains; je vous devais une autre réparation. J'ai donc tout avoué à la reine mère et au roi, ils ont été assez bons pour me pardonner. Tous deux vous regrettent et vous admirent, et si je viens aujourd'hui en suppliante, ce n'est pas pour vous parler de moi, que vous n'aimez plus, mais bien pour vous rendre au

jeune souverain qui réclame vos lumières, à la patrie à qui vous devez votre génie.

KARL, *avec un mouvement de joie.*

On me regrette!... Mais non! je devrais rougir de ce premier mouvement d'orgueil. Je n'ai pas à hésiter. Quand même j'aurais assez de vanité pour me croire indispensable, quand même j'abandonnerais pour des rêves qui m'ont déjà déçu et dont je doute à présent, le calme et vrai bonheur que j'ai trouvé ici, je n'en devrais pas moins rester où me lie la reconnaissance et le devoir. Je pourrais revenir à ce qui m'a perdu; je ne puis quitter ce qui m'a sauvé. En écoutant vos offres, je serais pire qu'un fou, madame, je serais un ingrat!

LA COMTESSE, *à part.*

Il faudra donc user du dévouement de cette jeune fille... Oh! cela me répugne bien pourtant. (*Haut.*) Je vous entends, Karl; mais ne vous exagérez-vous pas ce que vous impose la gratitude? N'en devez-vous aucune, non plus, à ceux qui vous ont aimé et servi naguère, et qui sont prêts à le faire encore?... Et n'a-t-on pas profité de votre caprice de repos, de votre fantaisie de solitude, pour vous engager?...

KARL.

Permettez-moi de vous arrêter, madame. Il ne

convient pas que je vous dise ce que j'éprouve pour celle à qui je me suis fiancé, mais toute tentative pour m'éloigner d'elle serait superflue. C'est à Meta que mon cœur et ma vie appartiennent désormais.

LA COMTESSE.

Alors, demandez-moi donc pourquoi elle n'est pas ici !

KARL, *avec effroi*.

Méta... En effet... Comment êtes-vous seule dans cette demeure ? Ah ! y aurait-il là quelque nouvelle trahison ?

LA COMTESSE.

Non ! Karl, j'hésite seulement à vous causer une grande douleur.

KARL.

A moi ?

LA COMTESSE.

Oui... supposez-vous donc que, fière comme vous me connaissez, j'aurais franchi cette porte si elle avait pu m'être barrée par une rivale ?

KARL.

Ah ! Dieu !

LA COMTESSE.

Et croyez-vous que je viendrais vous dire que je vous aime encore, si je ne vous savais pas libre?

KARL.

Libre!... moi!... Qu'est-ce que cela signifie? Quelle affreuse nouvelle allez-vous m'apprendre?

LA COMTESSE.

Que l'on vous trompe, pauvre esprit crédule! que cette enfant, pour laquelle vous renonciez à un splendide avenir, est faible et perfide comme les autres femmes; que le duc l'aime.

KARL.

Ah!

LA COMTESSE.

Qu'il lui a offert sa main, son titre, ses millions; qu'elle a tout accepté... elle qui avait l'honneur d'être aimée de vous... et que, tout à l'heure, le duc vient de vous l'enlever.

KARL.

Le duc... enlever Méta?... Ah! vous ne la connaissez pas... C'est impossible.

LA COMTESSE.

Mais, soyez donc moins aveugle... Rappelez-vous donc la présence continuelle de Dieu dans votre retraite. L'attribuerez-vous à la fidèle amitié, chez cet égoïste féroce?

KARL.

C'est vrai... Mais non, je ne puis me résoudre à croire... Il me faudrait voir, toucher...

LA COMTESSE, lui donnant l'anneau.

Voyez donc!

KARL.

Son anneau!... son anneau de fiancée!... Ah!

LA COMTESSE, à part.

Ce que je viens de faire est infâme!

KARL.

Son anneau! Je m'explique maintenant pourquoi elle voulait me le rendre... Ah! cela, c'est la foi!

LA COMTESSE.

Non! Karl, il vous reste la consolation des forts: la gloire. Vous reparaîtrez demain à la cour, grand

par l'absence et par le malheur, et je vous reste, moi, qui fus bien coupable, mais que votre amour a purifiée; moi qui, si vous me refusez comme compagne de votre vie, me contenterai d'être une esclave soumise et dévouée au service de vos nobles ambitions et de vos grandes entreprises!

KARL.

Assez, madame, tout cela est inutile... Il vient de se faire un vide dans mon âme que rien ne saurait combler... Vous m'aimez, dites-vous? Ah! sincèrement je vous plains, mais tout est fini pour moi! Le seul bonheur possible était ici; je le vois bien maintenant qu'il est perdu, et qu'il est perdu par ma faute. Car si cruel que soit le coup dont tu me frappes, Méta, la souffrance ne me rend pas injuste. Je sens que je t'ai mal aimée, et que tu n'es pas si criminelle, puisque je ne trouve pas la force de te maudire... Oui, malgré tout, je devine encore du dévouement dans ton parjure... L'homme pour qui tu m'abandonnes ne doit plus être le dur et froid sceptique que j'ai connu, puisqu'il t'a choisie entre toutes et que tu lui donnes ce bonheur que tu m'as offert et dont je n'ai pas été digne. Sois donc heureuse auprès de celui que tu m'as préféré, Méta! Sois heureuse et sois pardonnée!

LA COMTESE, *à part.*

Elle! toujours elle!

KARL.

Madame, êtes-vous autorisée à me donner cet anneau ?

LA COMTESSE.

Oui, comme une preuve de sa trahison.

KARL, *mettant l'anneau*

Qu'il reste donc à cette main, comme un gage de la fidélité que je jure à la chère absente, que je ne puis croire coupable. Ce serment, je n'aurai sans doute pas longtemps à le tenir, Méta, car tu m'as laissé ton amour dans le cœur, et c'est assez pour mourir... Oh!... *(Il pleure, la tête dans ses mains.)*

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! cette fois, je suis vaincue. *(Haut.)* Karl, on me donnera bien une cellule dans le couvent où j'ai jeté cette fortune. Adieu, je vous aime toujours et je vais prier pour vous. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

KARL, *seul.*

Et celle-ci encore, à qui je suis fatal! Méta! Méta!... Partiel... Ah! je souffre trop! Infâme duc! ton pari est gagné! Un pistolet! Un couteau!... A moi quelque chose pour mourir!

SCÈNE X

KARL, LE DUC, MÉTA.

Le duc, soutenant Méta défaillante, paraît sur le seuil de la porte de droite.

LE DUC, à Méta.

Embrassez votre fiancé, il est digne de vous.

MÉTA, *courant à Karl.*

Karl!

KARL.

Elle! Ah! ce n'est pas vrai... Je n'ai pas douté d'elle! *(Ils se tiennent embrassés.)*

LE DUC.

Non! mais elle se sacrifiait pour vous et j'ai voulu savoir si vous le méritiez... Elle vient d'assister, invisible, à votre entrevue avec la comtesse. Et maintenant, il y a au monde une femme que j'admire et un homme que j'estime... Pardonnez-moi l'épreuve que je vous ai fait subir à tous deux. Elle assure votre bonheur, et, quant à moi... *(A part.)* Oh! moi, elle me confond.

KARL, à Méta.

Ainsi, c'était un mauvais rêve? Je t'ai bien là, dans mes bras, et je te vois, et je te tiens...

MÉTA.

Et je t'aime!

LE DUC, à part, très sombre.

Il y avait cela dans la vie et je ne l'ai pas su.

MÉTA, se dégageant des bras de Karl et lui montrant le duc.

Karl, regarde-le... Ne nous aimons pas ainsi devant lui... Il sourit.

LE DUC.

Karl, Méta est orpheline... Me permettez-vous de l'adopter?... Celle qui a bien voulu passer un instant pour ma femme, consentira à devenir ma fille... Voulez-vous?

MÉTA.

Oh! quelle joie!... Monsieur le duc, vous aussi, vous êtes bon!

LE DUC.

Non! je suis heureux, et du premier vrai bonheur que j'aie eu de ma vie tout entière.

KARL.

Et lequel?

LE DUC, *leur tendant les mains.*

J'ai des amis!

Février 1874.

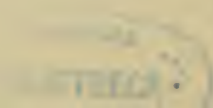


TABLE



TABLE

LE PATER.	1
POUR LA GOUVERNE.	39
L'HOMME ET LA FORTUNE.	183



Paris. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

POÉSIES — (1864-1869). — <i>Le Reliquaire. — Intimités. — Poèmes modernes. — La Grève des Forge-rons</i>	I vol.
POÉSIES — (1869-1874). — <i>Les Humbles. — Écrit pendant le Siège. — Plus de sang! — Promenades et Intérieurs. — Le Cahier rouge</i>	I vol.
POÉSIES — (1874-1878). — <i>Olivier. — Les Récits et les Élégies</i>	I vol.
POÉSIES — (1878-1886). — <i>Contes en Vers et Poésies diverses</i>	I vol.
POÉSIES — (1886-1890). — <i>Arrière-Saison. — Les Paroles sincères</i>	I vol.
POÉSIES — (1890-1905). — <i>Dans la Prière et dans la Lutte. — De Pièces et de Morceaux. — Des Vers français</i>	I vol.
THÉÂTRE — (1869-1872). — <i>Le Passant. — Deux Douleurs. — Fais ce que dois. — L'Abandonnée. — Les Bijoux de la Délivrance</i>	I vol.
THÉÂTRE — (1872-1878). — <i>Le Rendez-vous. — Le Luthier de Crémone. — La Guerre de Cent Ans</i>	I vol.
THÉÂTRE — (1878-1881). — <i>Le Trésor. — La Bataille d'Hernani. — La Maison de Molière. — Madame de Maintenon</i>	I vol.
THÉÂTRE — (1881-1885). — <i>Severo Torelli. — Les Jacobites</i>	I vol.
THÉÂTRE — (1885-1895). — <i>Le Pater. — Pour la Couronne. — L'Homme et la Fortune</i>	I vol.
PROSE. — Tome I ^{er} . — <i>Une Idylle pendant le Siège. — Contes en prose</i>	I vol.
PROSE. — Tome II. — <i>Vingt Contes nouveaux</i>	I vol.
PROSE. — Tome III. — <i>Contes rapides. — Henriette</i>	I vol.
PROSE. — Tome IV. — <i>Toute une Jeunesse</i>	I vol.
PROSE. — Tome V. — <i>Longues et Brèves</i>	I vol.
PROSE. — Tome VI. — <i>La Bonne Souffrance. — Contes pour les Jours de Fête</i>	I vol.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Lib
University of**

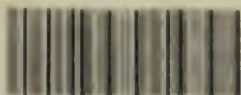
Date

For failure to return before the last date stamped will be a fine of five cents and one cent for each day of delay.

31 JAN 1922



a 39003



002548047b

CE PQ 2211

.C3A19 1907 V005

COO COPPEE, FRAN CEUVRE

ACC# 1221260

